



THÉATRE

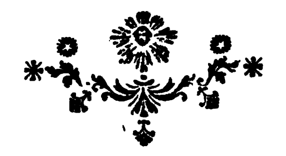
ET

ŒUVRES DIVERSES

DE M. PANNARD, François Charles

TOME IV.

Suite des PIECES fugitives.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

POUR CE QUATRIEME VOLUME.



PIECES
ANACRÉONTIQUES.

LA DOUCEUR ET LA BEAUTÉ.



UN jour la Beauté vaine & fiere
Reçut avis que la Douceur
Lui disputoit l'honneur de plaire,
Et le don de parler au cœur.

Quoi! dit-elle, cette sucrée
S'arroge avec témérité,
La palme qui fut consacrée
Dans tous les tems à la Beauté!

Soudain, jalouse & furieuse,
Elle porta sa plainte aux Cieux;
L'affaire devint sérieuse:
On la plaida devant les Dieux.

Auprès du Tribunal céleste,
La Beauté fit un grand éclat ;
Un doux langage, un air modeste
De l'autre furent l'Avocat.

Le Destin, leur juge & leur maître,
Tout entendu, trois fois toussa ;
Puis son bon sens se fit connoître,
Par cet Arrêt qu'il prononça :

Sans vous deux l'Amour ne peut être ;
Ses jours seroient mal assurés.
Vous, Beauté, vous le ferez naître ;
Vous, Douceur, vous le nourrirez.

LE RUISSEAU DE CHAMPIGNI.

IDILLE.

RUISSEAU, qui baignes cette plaine,
Je te ressemble en bien des traits :
Toujours même penchant t'entraîne ;
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes ;
J'en produis aussi quelquefois.
Tu gazouilles sous ces coudrettes ;
De l'Amour j'y chante les loix.

Ton murmure flatteur & tendre
N'y cause ni bruit ni fracas ;
Plein du souci qu'Amour fait prendre ;
Si j'en murmure, c'est tout bas.

Rien n'est, dans l'Empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots ;
L'ardeur qui dans mon sein réside,
N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents, qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés ;
Des jeux cruels de la Fortune,
Mes sens ne sont jamais troublés.

Je ressens pour ma tendre amie
Cet amoureux empressement,
Qui te porte vers la Prairie
Que tu chéris si constamment.

Quand Thémire est sur ton rivage ;
Dans tes eaux l'on voit son portrait ;
Je conserve aussi son image :
Dans mon cœur elle est trait pour trait.

Tu n'as point d'embuche profonde ;
Je n'ai point de piége trompeur :
On voit jusqu'au fond de ton onde ;
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

Au but prescrit par la Nature,
Tu vas toujours d'un pas égal,
Jusqu'au tems où, par sa froidure,
L'hyver vient glacer ton crystal:

Sans Thémire je ne puis vivre,
Mon but à son cœur est fixé;
Je ne cesserai de la suivre,
Que quand mon sang sera glacé.

L'AMOUR AVEUGLÉ PAR LA FOLIE.

CANTATE.

RÉCITATIF.

MALGRÉ les doux transports qu'inspire l'ambroisie,
L'ennui s'étoit introduit dans les Cieux.
Une triste langueur assoupissoit les Dieux.
Jupiter, pour bannir cette mélancolie,
Dit à Mercure: pars, va chercher la Folie,
Dis-lui que, dans ce jour,
A la table des Dieux Jupiter la convie.
Mercure fend les airs, &, par un prompt retour,
Amene la Folie au céleste séjour.

AIR.

Déesse charmante,
Regnez à jamais:
Que sans cesse on chante

Vos brillans attraits.
Tout, ſous votre empire,
Flatte nos deſirs,
Et votre délire
Préſide aux plaiſirs.

La vive Jeuneſſe
Vous doit ſes appas :
Les jeux, l'allégreſſe
Volent ſur vos pas ;
Le doux badinage,
Les charmes flatteurs,
Sous votre eſclavage
Rangent tous les cœurs.

RÉCITATIF.

Tandis que dans les Cieux cette aimable Déeſſe
Fait ſuccéder les jeux à la triſteſſe,
L'Amour, le traître Amour, né pour troubler la paix,
L'oſe bleſſer d'un de ſes traits.
Pour ſe venger de cette offenſe,
Le croira-t-on, grands Dieux ? ô ſpectacle étonnant !
Sur le fils de Vénus la Déeſſe s'élance,
Le ſaiſit, le déſarme, & l'aveugle à l'inſtant.

AIR.

Tremblez, Dieux & Mortels, tremblez; ce noir outrage
Deviendra pour jamais la ſource de vos pleurs.
Quelles fureurs, Ciel ! quel ravage
Vont de ce jour fatal expier les horreurs !

Bientôt la nuit la plus profonde
Fera de l'Univers un ténébreux séjour ;
Et l'aveuglement de l'Amour
Dans un abîme affreux va plonger tout le monde.

RÉCITATIF.

C'est ainsi que Vénus & le Dieu de Cythere
Exhaloient les transports de leur vive colere :
De leurs cris, de leurs pleurs tout l'Olympe est troublé.
Le Souverain des Dieux, pour calmer leur furie,
Condamna la Folie
A conduire l'Amour qu'elle avoit aveuglé.

ARIETTE.

Amans dont la peine est extrême ;
N'accusez pas l'Amour de causer vos malheurs ;
Ce Dieu, par une loi suprême,
N'est plus maître de ses faveurs.

De la Déesse qui le guide
Dépend le fruit de vos soupirs ;
Son caprice toujours décide
De vos maux & de vos plaisirs.

Amans, &c.

LE PETIT MÉNAGE.

QUE Bélise & Damon, ce petit couple heureux,
Dans leur petit ménage ont de plaisir tous deux !

L'Aurore, en se levant, de leur bonheur jalouse,
Voit le petit Epoux & la petite Epouse
Confier au petit Amour
Tous leurs petits secrets, sans feinte & sans détour;
Sur ces secrets on dort; le jour hausse, on se leve.
Le caffé, qui bientôt s'acheve,
Leur offre un petit déjeuné.
Le Mari sort & fait ses petites affaires;
La Femme, à la maison, prend les soins nécessaires
Pour l'aprêt d'un petit dîné.
Damon, qui n'est jamais content qu'en sa demeure,
Longtems avant midi croit qu'il est plus d'une heure.
Il arrive, on l'embrasse: on dîne, on cause, on rit;
On dit à sa moitié ce qu'en ville on apprit.
Après avoir joué la petite partie,
Notre bon petit homme & sa petite amie,
Quand Phœbus dans les eaux va plonger son fanal,
Vont faire un petit tour dans le Palais Royal.
C'est-là que s'écartant de la commune voye,
Pour n'être point du vice, en passant, coudoyés,
Dans de petits propos de tendresse & de joye,
Leurs petits cœurs sont déployés.
C'est-là que ces Epoux qui, grace à la Sagesse,
Font leur étude & leur bonheur
D'être grands dans leur petitesse;
Méprisent la vaine splendeur
Des favoris de la Richesse,

Qui sont petits dans leur grandeur.
Revenus de la promenade,
Ils mangent tous les deux, à leur petit couvert,
Un petit soupé qu'on leur sert,
Délicat sans recherche, & sain sans être fade;
On apporte un petit dessert.
Le petit Champenois pétille à la lumiere:
On boit le petit coup, on chante un petit air,
Et, pour quitter la table, on prend un petit verre.
Ils vont ensuite, à petit bruit,
Gagner tous deux leur petit lit:
Là, sans aucun souci ni crainte,
Se livrant au Dieu des pavots,
Leur petite bougie éteinte,
Ils prennent leur petit repos.
Repos? Repos ou non: ce n'est pas mon affaire;
Il me suffit à moi que le petit Compere,
Vivant en petit Roi, dans son petit réduit,
Avec sa petite Commere,
Soit garant de ce que j'ai dit,
Et me serve à vous rendre chere
L'excellence du mot *Petit*.

PETITS moutons, confiés à ma foi,
Si vous vous égarez dans cette vaste plaine,
Ne vous en prenez pas à moi:
Sans cesse occupé de Climene,

Rien ne peut m'arracher à mes triſtes ennuis;
Ce n'eſt plus moi qui vous conduis,
C'eſt l'aveugle enfant qui vous mene.



TENDRES Amans, faut-il pour des cruelles
Toujours en vain vous déſoler!
Non, non, qu'un prompt dépit vous entraîne loin d'elles.
C'eſt une erreur de s'immoler.
Du Deſtin les loix immortelles
Donnerent à l'Amour des traits, des feux, des aîles.
Ses traits ſont pour percer, & ſes feux pour brûler;
Mais ſes aîles ſont pour voler,
Charmant Plaiſir, où tu l'appelles.



J'AIME une liberté qui n'ait rien de hardi,
Une aimable vertu qui n'ait rien de ſauvage,
Une vivacité qui n'ait rien d'étourdi,
Un air vif & léger qui n'ait rien de volage;
Une bouche agréable & ſincere à la fois,
Dans cette bouche un doux ramage;
Des yeux remplis de feu, dans ces yeux un langage
Qui s'explique mieux que la voix.



DANS les trois emplois qu'Apollon
Du Deſtin reçut en partage,
Je le plains fort, & j'ai raiſon.

Jamais ce Dieu n'y fit usage
D'une gracieuse boisson.
Dieu de la Médecine, il boit à tasse pleine
Une eau de riviere peu saine,
Qu'on ne lui rougit qu'au dessert;
Dieu des Vers, il ne boit que de l'eau de fontaine;
Dieu du Jour, il ne boit que de l'eau de la mer.



QUAND Phœbus nous éclaire
De ses rayons naissans,
Tes traits, Dieu de Cythere,
Sur nous sont bien puissans.
Que d'ardeurs voit éclore
Le matin des beaux jours!
Les larmes de l'Aurore
Font rire les Amours.



TOUS les matins, vous êtes mon Aurore;
Le Soleil ne me luit que lorsque je vous vois.
Vous êtes, au Printems, ma véritable Flore;
Celle de nos jardins près de vous perd ses droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du Sage,
Vous êtes ma Minerve, & je suis bien guidé.
Vous êtes mon Iris dans le tems de l'orage;
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'ame assez bonne

Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serois content, & j'aurois
Tout l'Olympe en votre personne.



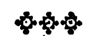
SUIVANT l'opinion commune,
Dans l'Olympe l'on voit quatre Aveugles fameux ;
L'Amour & le Destin, Plutus & la Fortune.
La Bonne-Foi, je crois, n'a pas de meilleurs yeux ;
J'en ferai l'Aveugle cinquiéme.
L'intérêt du Public en demande un sixiéme,
Et pour sauver bien du souci,
Il faudroit, suivant son systéme,
Que l'Hymen fût Aveugle aussi.

LA Fontaine nous dit, dans son style mignon,
Que de Vénus le fils aimable
Fut jadis enterré sur les bords du Lignon.
Ce discours tant gentil me paroît une Fable :
S'il est vrai que l'Amour, ce pauvre Compagnon,
De mourir ait eu le guignon,
Je soutiens que ce fut au sortir de la table,
Dans un charmant caveau du pays Bourguignon.



RUISSEAU dont le murmure agréable & flatteur
Sçait charmer les ennuis dans ce riant bocage,
Qu'il m'est doux de goûter, sous ce naissant feuillage,

Et le repos & la fraîcheur !
Près de vous, je ferois le plus heureux du monde ;
Non, rien ne manqueroit à mon heureux destin,
Si je sentois couler le vin,
Comme je vois couler votre onde.



DANS un Bosquet, l'autre semaine,
Un de mes moutons s'écarta :
J'en eus une mortelle peine ;
Et, quoique la nuit fût prochaine,
Ma tendresse m'y transporta.
Le jeune Berger qui m'engage,
M'attendoit-là sur le gazon.
Hélas ! hélas ! Ah ! quel dommage !
Si j'avois pû fuir ce bocage,
Je n'aurois perdu qu'un mouton.



UN jour à l'Agrément la Beauté fit querelle :
Partez, laissez-moi, lui dit-elle,
D'un ton d'aigreur & de courroux ;
Vous vous vantez de m'être nécessaire :
De vos secours je n'ai que faire ;
Je me passerai bien de vous.
L'Agrément obéit ; le voilà qui déloge.
Lui parti, plus d'amour, plus de soins, plus d'éloge.

Qu'arriva-t-il enfin ? L'insolente Beauté,
Dupe de son mépris, pleura sa vanité.



ANIMER une Beauté brute,
Donner à son esprit des traits vifs & charmans ;
C'est un ouvrage qu'exécute,
Sans efforts & dans la minute,
Le Dieu des tendres sentimens.
Un Sculpteur que les Arts ont gravé dans leur Temple,
Vous en fournit un bel exemple.
Lorsqu'au puissant Dieu de Paphos
Pigmalion courut pour l'objet de sa flamme,
Croyez-vous qu'il sentît son ame
Brûler pour un morceau de marbre de Paros ?
Non, non ; voici le fait : la Statue excellente
Dont son cœur se laissa charmer,
Etoit une Belle indolente,
Que l'Amour instruisit & prit soin d'animer.



SITOST qu'Amaryllis vit la clarté du jour,
Tout l'Olympe chargea les Graces & l'Amour,
Afin que nul Mortel n'échappât à ses armes,
D'agir d'une commune ardeur ;
Les Graces pour former ses charmes,
Et l'Amour pour former son cœur.

Dieu charmant, qu'est-ce qui t'engage
A négliger si fort & ta gloire & ton bien ?
Les Graces ont fait leur ouvrage :
Qu'attends-tu pour faire le tien ?

PAR des chants dignes de mémoire,
J'avois du tendre Amour célébré la victoire :
Il en fut satisfait. Pour t'en donner le prix,
Je te promets, dit-il, cent baisers de Cypris.
Fort bien, dis-je à ce Dieu : mais tu pourrois mieux faire ;
Ne m'en donne qu'un de Cloris :
Je serai mieux payé que de cent de ta mere.

JE rêvois l'autre jour
Qu'avec vous & l'Amour
Je jouois sur l'herbette,
A certain jeu, Nannette,
Où l'on va jusqu'à neuf en comptant tour à tour.
Je te tiens, dit ce Dieu : suivant la loi commune,
De trois choses tu dois, pour le moins, en faire une :
Aime Nannette tendrement,
Aime-la sans partage,
Aime-la constamment.
Tout autre, soumis à l'usage,
N'eût rempli qu'une de ces loix ;
Pour moi, volontiers je m'engage
A les accomplir toutes trois.



PUISQUE du Dieu Bacchus le baume ſans égal
Contre l'Amour m'eſt néceſſaire,
Le feu dévorant qui m'altere
Ne me paroît plus ſi fatal.

Dure, dure à jamais l'ardeur qui me poſſede:
La douceur du remede
Me fait aimer le mal.

QUE vos yeux ſont touchans ! Que leur regard eſt
[tendre !
Si je les crois, Tircis, vous m'aimez ardemment;
Mais parlent-ils ſincérement ?
Et votre cœur ſent-il ce qu'ils me font entendre ?

Si vous ne m'aimez pas, hélas !
Ne cherchez point à me ſéduire;
Et que vos yeux ne parlent pas,
Si votre cœur n'a rien à dire.



EN VAIN, pour appaiſer tes déplaiſirs ſecrets,
Tu cherches, tendre Amant, l'ombrage des Forêts;
Crois-tu que les Echos, les Zéphyrs, les Fontaines
Calmeront la douleur qui te mene au tombeau ?
Non, non; tout leur ſecours ne préſente à tes peines
Que du vent, des ſons & de l'eau.

Pour combattre l'Amour, cours au jus de la treille :
Oppose à son effort
Un bacchique transport ;
Le silence des bois l'éveille ;
Mais le bruit des verres l'endort.

LE RHUME.

COMMENT voulez-vous que je chante ?
Un rhume affreux nuit & jour me tourmente,
Et je ne cesse de tousser :
Il m'étouffe, je meurs, hâtez-vous de verser ;
Versez, versez tout plein : la toux est violente.

Quel changement
Doux & charmant !
A peine ai-je vuidé mon verre ;
Déjà mes sons brillans s'élancent dans les airs.
Je roule, je fredonne & du fond des Enfers
J'éleve mes accens au-dessus du tonnerre.

O Bacchus,
Sans ton jus,
Tout languit sur la terre ;
La voix que tu me rends ne cessera jamais
D'annoncer aux Mortels ta gloire & tes bienfaits.

❀❀❀

JE n'ose croire, ô Fleur, que l'aimable Sylvie
Daigne vous approcher aujourd'hui de son cœur;
Mais si vous aviez le bonheur
D'occuper un instant ce lieu digne d'envie,
Même en perdant la vie,
Votre sort seroit beau;
Le berceau des plaisirs seroit votre tombeau.

❖❖❖

QUOIQUE la jeune Hébé, par ses traits gracieux,
Ait acquis le droit honorable
De verser le nectar aux Dieux,
Jamais autant que vous elle ne fut aimable;
Et je parierois bien que le Maître des Dieux,
S'il voyoit vos beaux yeux,
Ne vous prendroit pas pour sa table.

❖❖❖

AH! que vos yeux ont de pouvoir!
Qui s'expose à les voir,
Ne peut fuir l'esclavage;
Ils sont l'ouvrage de l'Amour,
Et chaque jour
L'Amour est leur ouvrage.

❖❖❖

QUAND on boit à mes amours;
C'est à vous que l'on boit, Sylvie,

Que je pafferois d'heureux jours,
Et que d'un doux plaifir j'aurois l'ame ravie,
Si l'on bûvoit à moi, Sylvie,
Quand on boit à vos amours !



QUAND Bacchus reçut la naiffance,
La Vieilleffe prit foin d'élever fon enfance.
Aujourd'hui, par un doux retour,
Bacchus, plein de reconnoiffance,
Nourrit la Vieilleffe à fon tour.



DEUX Déités, fur ce rivage,
Se difputent l'honneur d'enchanter nos efprits.
Elles ont toutes deux même grace en partage,
Même port, même teint, d'attraits même affemblage.
Plus je les vois, & plus je dis,
Que l'une de l'autre eft l'image.
L'une des deux, pourtant, contrainte en fon fouris,
Fait voir quelque dépit tracé fur fon vifage:
Celle-là, c'eft Cypris.
L'autre d'un front ferein confervant l'avantage,
Fait voir, par la douceur dont fes yeux font remplis,
Que la rivalité ne lui fait point d'ombrage:
Celle-ci, c'eft Cloris.



L'AMOUR
SUR LE MONT HYMETTE.

LES bonbons & la friandise
Sont du goût de tous les enfans.
L'Amour surtout si fort les prise,
Qu'il en voudroit à tous momens.

L'autre jour, sur le Mont Hymette,
Son appétit fut excité,
Par le fruit qu'une jeune Avette
Sur un arbre avoit enfanté.

Il en approche, il se contente;
Mais hélas ! ô cruel destin !
Soudain la petite méchante
Lui lança son dard inhumain.

Dieux immortels ! est-il possible,
S'écria-t-il dans sa douleur,
Que l'on souffre un mal si sensible,
Où l'on goûte tant de douceur ?

Non satisfait de ses murmures,
Il s'abandonne à son dépit,
Et vomit un torrent d'injures,
Contre l'Abeille qui s'enfuit.

Amour, connois ton injuſtice,
Tandis que tu te plains ſi fort,
Par les rigueurs de ton caprice,
Mille amans ont le même ſort.

Partout où l'on ſuit ton empire,
J'entends dire ces triſtes mots :
Pour quelques plaiſirs, quel martyre !
Pour un peu de bien, que de maux !

DES Graces les Auteurs fixent le nombre à trois :
Pour moi, j'en admets plus, & franchement je crois
Qu'il en eſt de toutes eſpéces,
Dont le Dieu du Hazard,
Suivant ſon caprice, fait part
Aux Mortelles, comme aux Déeſſes.
Les piquantes ſont chez Hébé :
C'eſt à Minerve qu'eſt tombé
Le lot des Graces ſérieuſes ;
Les touchantes ſont chez Cypris,
Chez Junon les majeſtueuſes,
Les folâtres chez ma Cloris.



ARRESTE, Papillon, arrête ;
Prends garde où tu vas t'engager.
Si tu ne fuis, ta mort s'aprête ;
Dérobe tes jours au danger.

Sourd à ma voix, il vole où son penchant l'entraîne.
Malheureux ! Mais, hélas ! mon sort est-il plus beau ?
Et n'ai-je pas trouvé dans les yeux de Climene
Le destin qui l'attend auprès de ce flambeau.

❖❖❖

PLEUREZ, pleurez, divine Aurore ;
Vos larmes sont notre bonheur ;
Vous arrosez le sein de Flore,
Ses dons vous doivent leur fraîcheur,
Par vous, Pomone se décore ;
Cerès ressent votre faveur.
Mais, par un don plus cher encore,
Du Dieu qu'à Naxos on adore
Vous hâtez la douce liqueur.
Pleurez, pleurez, divine Aurore ;
Vos larmes sont notre bonheur.

❖❖❖

QUELLE erreur vous séduit, Sujets du Dieu du verre,
Vous qui croyez que son pouvoir
Vous fera triompher du maître de Cythere !
Vous vous flattez d'un vain espoir.
Avez-vous oublié, troupe vaine & légere,
Qu'au foible & tendre enfant de la fille des flots,
Il n'a fallu qu'un trait, pour renverser par terre
De l'Inde le fameux Héros,
Le terrible enfant du tonnerre.

❖❖❖

CUPIDON revenoit de Paris à Cythere.
Mon fils, lui dit sa mere,
Qu'avez-vous vû de beau?
Je n'ai rien vû, dit-il, de pareil à Climene:
Pour en être certaine,
Regardez ce tableau.

Quand la mere d'Amour, d'un si parfait modele
Vit le tableau fidele,
De crainte elle frémit.
Et soudain se livrant à sa rage cruelle,
La jalouse Immortelle
Le brisa de dépit.

En vain, lui dit l'Amour, votre fureur barbare;
Contre un objet si rare,
Fait éclater ses traits.
Dans le cœur d'un Berger j'en ai gravé l'image;
Que toute votre rage
N'effàcera jamais.

LORSQUE les Papillons voltigent dans les airs,
Le Soleil fait briller leurs agrémens divers:
Ils n'en plaisent que davantage.
D'un Berger inconstant c'est le juste tableau.
Jamais à nos regards il ne paroît si beau,
Que quand on voit fuir le volage.

J'AI fait choix d'un bon Médecin,
Qui m'entretient joyeux & sain.
Il n'a pourtant, chose avérée,
Porté, depuis qu'il est vivant,
Ni bonnet, ni robe fourrée.
C'est en bon vin qu'il est sçavant.
Par sa belle humeur il m'enchante.
Léger, brillant, vif, rubicond,
Il rit toujours, il danse, il chante.
En traits saillans il est fécond.
Au rebours, l'École salubre
N'a point de Membre qui ne soit
Noir, pesant, fâcheux & lugubre;
La Gaité fuit, dès qu'elle en voit.
Or, quand je vous aurai dit comme
Ce Médecin charmant se nomme,
Vous voudrez d'abord le choisir.
Amis, il s'appelle *Plaisir*.



UNE bouche, & des yeux mesurés au compas,
Ne m'offrent bien souvent que de foibles appas.
Doux Agrément, tu les surpasses.
Vénus même à mes yeux sans toi ne plairoit pas,
Et la Beauté, chez moi, ne vient qu'après les Graces.



ESt-ce l'Amour ou l'Amitié,
Qui dans ce Madrigal pour vous s'est employé ?
Le respect me défend d'expliquer ce mystere;
Mais voici sur ce point ce que vous dit mon cœur:
Si c'est l'Amour, il est constant comme sa sœur;
Si c'est la sœur, elle est tendre comme le frere.

❖❖❖

VOus à qui le tendre esclavage
De l'enjoûment ôte l'usage;
Pour conserver un bien si cher,
Recourez vîte à la bouteille;
Quand sur la fougere on le perd,
On le retrouve sous la treille.

❖❖❖

ETRENNES.

TRois couplets font mon Etrenne.
Au pouvoir de vos appas
Tout se rend, charmante Ismene.
Ah! qui ne s'y rendroit pas?

Vos façons, votre langage,
Votre esprit, votre beauté,
Nous ont rendu l'esclavage
Plus doux que la liberté.

Près de vous, nos cœurs fideles
Trouvent les momens bien courts.

Au

Au Tems vous donnez des aîles ;
Vous les ôtez aux Amours.

❦❦❦

L'Autre jour, au bal de Cythere,
L'Amour voulut aller, sans qu'on le reconnût ;
Masque moi, dit-il au Mystere.
Le Mystere fit ce qu'il put ;
Mais il ne fit que de l'eau claire :
Tout reconnut l'Amour, aussitôt qu'il parut.

❦❦❦

Le jeune & verd gazon, la naissante fougere ;
Qu'arrose en serpentant le crystal d'un ruisseau,
Sont le trône charmant de l'enfant de Cythere ;
Mais ce trône souvent est aussi son tombeau.

BOUQUET
A Mademoiselle D***.

Nous lisons dans bien des Auteurs,
Que souvent le serpent est caché sous les fleurs.
Dans celles qu'à vos yeux j'expose,
Vous n'en verrez pas sûrement.
Lisette, si, dans ce moment,
Mes fleurs vous cachent quelque chose,
C'est un petit enfant délicat & mignon,
Qui par vous & pour vous respire ;
C'est, permettez-moi de le dire,

Un enfant de votre façon ;
Un enfant qui languit à l'ombre du myſtere ,
Qui craignant de fâcher ſa mere ,
S'il paroiſſoit ſur l'horiſon ,
N'oſe ſe montrer , ſçait ſe taire ,
Et vous cache juſqu'à ſon nom.

AUTRE,

COMPOSÉ DE PENSÉES.

Air : *Pour la Baronne.*

DE la penſée,
Pour vous je me ſers en ce jour.
Vous penſez en fille ſenſée ;
Il faut , pour vous faire ſa cour ,
De la penſée.

De ma penſée ,
Contentez-vous donc , s'il vous plaît.
Si je l'ai chez vous adreſſée ,
C'eſt que toujours , où le cœur eſt ,
Va la penſée.

AUTRE.

JE me garderai bien de vous dire , Zelime ,
Que du nouveau tribut que vous offre mon cœur ,
L'Amour eſt la ſource & l'auteur.
Je ſçais trop à quel point le courroux vous anime ,

Quand on vous fait l'aveu d'un tendre vertigo.
Sçachez donc que ces fleurs sont le fruit de l'estime :
Mais dans l'estime encor je mets un *distinguo.*
La mienne pour vous n'est pas telle
Que vous avez lieu de penser.
Si vous le permettez, je vais vous en tracer,
Par des comparaisons, la peinture fidelle.
L'estime dont mon cœur pour vous se sent comblé,
Dans tous ses traits, ressemble à celle
Qu'Egée eut jadis pour Eglé,
Lycus pour la Reine Dircé,
Léandre pour Hero, Pyrame pour Thisbé;
Le brave Renaud pour Armide,
Tancrede pour Clorinde, Atis pour Sangaride,
Céphale pour Procris, Hercule pour Hebé,
Ceyx pour Alcione,
Télamon pour Hesione;
Cadmus pour Hermione,
Apollon pour Issé,
Jupiter pour Latone,
Vertumne pour Pomone;
Bacchus pour Erigone,
Et l'Amour pour Psyché.

AUTRE.

HIER matin, je portai mes pas dans le Vallon
Où tous les Sujets d'Apollon

Vont chercher le repos, la fraîcheur & l'ombrage,
Laſſé d'un pénible voyage,
Je m'aſſoupis ſur un gazon,
Qui couvroit le tombeau du tendre Anacréon;
De ce gazon fleuri la vertu ſpécifique,
Diſſipant tout à coup mon humeur léthargique,
Mon eſprit échauffé ſe ſentit émouvoir;
Et pour m'acquitter de l'offrande
Que votre fête me demande,
Je fis dans le moment ce que vous allez voir.

MADRIGAL.

POUR aller chez l'Objet dont mon cœur eſt épris,
Des Amours, jeunes fleurs, vîte ſuivez les traces.
Parmi ſes blonds cheveux, ſon goût toujours exquis
Sçaura ſi joliment vous placer, que Cypris
Ne pourra s'empêcher de quereller les Graces,
Quand elle vous verra ſur la tête d'Iris.

AUTRE.

OU vont ces fleurs?... Chez la belle Thémire....
Qui les cueillit? ... Quelqu'un qui l'aime bien....
Quel eſt leur but?...Qu'on donne à mon martyre...
Quoi?.. Prompt ſecours...Qu'obtiendront-elles?..
[Rien.

AUTRE.

DUssiez-vous me nommer groſſier & malhonnête ;
Duſſe-je être par vous regardé de travers,
Quoique ce jour ſoit votre fête,
Pour vous louer, au Dieu des Vers
Je ne ferai point de requête.
Eſt-ce un grand mal en vérité
Qu'un Monſtre ne ſoit pas fêté ?
Un Monſtre ! A ce langage, hélas ! trop véritable,
Le rouge au front vous eſt monté,
Et vous me croyez bien coupable ;
Mais, non. Dût votre orgueil être encor plus fâché ;
Vous ne m'en verriez pas démordre pour un diable,
Et je ſerois plutôt haché.
Oui, vous êtes, Philis, un Monſtre impitoyable ;
Un Monſtre, pour nous perdre, à nos cœurs attaché ;
Un Monſtre encor plus redoutable,
Mais, hélas ! encor plus aimable,
Que ne fut autrefois le Monſtre de Pſyché.

ADMIREZ du Deſtin la conduite profonde :
L'Amour reçut le jour dans l'onde ;
Son emploi cependant eſt de brûler les cœurs.
Bacchus dans le feu vint au monde ;
Ce Dieu nous rafraîchit & calme nos ardeurs.

LA Fortune, ou plutôt la tendre rêverie,
Me conduisit un jour au bout d'une prairie,
Dans l'enceinte d'un petit parc,
Consacré de tout tems au Dieu de la tendresse.
Ce Dieu vint m'y trouver. Éprouvons ton adresse.
Mieux que moi, me dit-il, sçais-tu tirer de l'arc?
Tu t'es vanté de cette gloire....
Je n'en sçais rien: mais, en tout cas,
Voyons, dis-je, & mettons un prix à la victoire.
Ce prix réglé, je crus devoir céder le pas.
Non, non, dit-il, je n'en veux pas:
L'Amour du premier coup t'accorde l'avantage.
Commence. J'obéis; mon trait part à l'instant,
Et va donner tout droit au beau milieu du blanc.
Outré de dépit & de rage,
L'Amour tire à son tour; mais, voyez le méchant!
Au lieu d'aller au but, il me perce le flanc.
De la voix & des sens ce coup m'ôta l'usage.
Le prix est à toi, beau tireur:
Mais moi, dit-il, j'aurai ton cœur.



QUAND la Beauté qui nous engage,
Par un juste & tendre retour,
Veut récompenser notre hommage,
Raison, laisse faire l'Amour:
Mais quand sa rigueur nous outrage,

Et traite nos maux de chanson,
Pour nous délivrer d'esclavage,
Amour, laisse agir la raison.



QUE d'objets doux & gracieux
S'offrent à mes yeux dans ce verre !
J'y vois Bacchus quitter les Cieux,
Pour me couronner de lierre ;
J'y vois l'Amour & tous les Dieux,
Descendre pour moi sur la terre ;
J'y vois la Déesse des Fleurs
Parfumer l'air que je respire ;
J'y vois Phœbus & les neuf Sœurs
D'Amphion me prêter la lyre ;
J'y vois, par mille dons flatteurs,
La Fortune à mes vœux sourire ;
J'y vois la charmante Philis,
Qui m'offre des lys & des roses.
Enchanté de ce verre exquis,
Je vais le vuider, & pour causes :
Qu'il me sera doux, chers Amis,
D'avaler de si belles choses !



LA Déesse sauvage & prude
Des bois aima la solitude ;
Quel étoit l'objet de ses soins ?

Etoit-ce pour fuir la présence
Du Dieu qu'à Paphos on encense,
Ou pour en jouir sans témoins ?



AMIS, si le Destin répond à mon envie,
Deux endroits désormais partageront ma vie :
Ma vigne, tout l'Eté, deviendra mon séjour,
Et pendant tout l'Hyver ma cave aura son tour.
Est-il amusement plus flatteur pour un Sage,
Que de voir sous un verd feuillage,
Naître une fleur d'un parfum tout divin,
Cette fleur se changer en grain,
Ce grain se changer en raisin,
Ce raisin devenir breuvage ;
Et ce breuvage devenir
Un charmant Elixir,
Qui de tous maux dégage ?

VOUS allez chez Damon ; dites-lui, je vous prie,
S'il ose en ma maison porter encor ses pas,
Qu'aujourd'hui, ni demain, je n'y resterai pas.
De le voir mes yeux sont si las !
Dites-lui bien, je vous supplie,
Qu'afin de m'épargner le déplaisir de voir
Ce ridicule Personnage,
Je vais m'en aller, jusqu'au soir,
Dans le plus épais du bocage.

Vous allez dans les bois pour fuir ce Monſtre affreux :
Grands Dieux ! Quelle colere !
Bergere, Bergere,
Ne ſerai-je jamais, comme lui, malheureux ?



QUE ces lieux
Sont délicieux !
Amis, nous y trouvons les plus charmans des Dieux.
Sous les traits de Collet, le Dieu de la Saillie
Fait briller ſon Génie.
Fagan cache à nos yeux le Dieu de l'Hélicon.
Sous l'habit & le nom
Du gentil Saint-Simon,
Bacchus vient nous verſer ſa charmante ambroiſie,
Que ces lieux, &c.

De l'aimable Delorme
Vénus a pris la forme.
Comus eſt déguiſé ſous les traits gracieux
Du maître de ces lieux ;
Et pour chaſſer d'ici la Raiſon importune,
Cupidon s'eſt caché dans les yeux d'Opportune.
Que ces lieux, &c.



SI vous voulez voir mes amours,
Jettez les yeux ſur la bouteille ;

Vous verrez ce qui me réveille,
Et ce qui me plaira toujours.
Pour connoître l'objet qui fixe mon hommage,
Prenez donc en main ce flacon.
Regardez, regardez. Eh! bien? belle Manon,
N'y voyez-vous pas votre image?

❖❖❖

CELLE que j'aime a des attraits
Qui méritent toute mon ame.
Raiſon, laiſſe mon cœur en paix;
Ne t'oppoſe plus à ma flamme.
Si tu me condamnois, ô Ciel! que diroit-on?
Chacun t'accuſeroit d'une injuſtice extrême,
Et l'on trouveroit la Raiſon
Plus aveugle que l'Amour même.

❖❖❖

QUAND l'Amour ne fait que d'éclore,
C'eſt un petit Oiſeau dont l'enfance promet.
Fringant, alerte, guilleret,
Son réveil précede l'Aurore.
Les moineaux ſont ardens; il eſt plus vif encore.
Toujours auprès de ſon Objet,
Il le carreſſe, il le cajole;
Mais ce feu, qui ſemble parfait,
N'eſt qu'une tendreſſe frivole,
Qui le quitte avec le duvet;
Quand la plume vient, il s'envole.

QUE l'on donne au Dieu de Cythère
Des traits, un carquois, un bandeau;
J'y consens: mais pourquoi, s'il est Dieu du mystère,
Lui fait-on porter un flambeau?



ROSSIGNOLS que j'entends dans ce sombre séjour;
Cédez à la Beauté pour qui mon cœur soupire.
Votre voix sçait chanter l'Amour,
Mais celle de Philis l'inspire.



L'AUTRE jour l'enfant de Cythère,
Comblé des baisers de sa mere,
Se livroit, dans ses bras, aux douceurs du repos;
Les roses de Cypris lui servoient de pavots.
Une mouche, en volant, voit ce Dieu qui sommeille;
Elle vient, le pique, & d'abord
L'enfant a la puce à l'oreille.
Belles, cette leçon doit régler votre sort.
Carressez l'Amour, il s'endort;
Picquez-le, bien-tôt il s'éveille.



PAR hazard, l'autre jour, Lisette
Dans un bois rêvoit à l'écart;
Son Berger, qui toujours la guette,
Y fut conduit par le hazard;

Le hazard fit que la Bergere,
Sans y penser, tomba sur la fougere,
Et le hazard permit que le Berger
S'y laissa cheoir, sans y songer.

IRIS, dans ce repas, votre gloire est plus belle
Que celle de Vénus, quand, sur le sein des mers,
De ses charmes naissans elle orna l'univers.

De fades bûveurs d'eau rassemblés autour d'elle
Formoient sa triste Cour; mais vous, dans ce festin,
Vous faites à la fois le plaisir & la gloire
D'un cercle de bûveurs de vin,
Qui, le verre à la main,
Chantent votre victoire.



C'EST en vain, doux sommeil, que sur ce gazon frais
Mon tendre cœur t'appelle & veut trouver la paix.
Mes paupieres jamais n'y sçauroient être closes.
Ah! que j'éprouve bien, charmant Dieu du repos,
Qu'aux lieux où ma Philis a rafraîchi ses roses,
Tu ne peux semer tes pavots!

AMANT, si vous voulez apprendre
Quel sort on réserve à vos feux,
De la Beauté qui vous rend tendre,
Consultez avec soin les yeux.

C'eſt dans le regard que réſide
L'expreſſion du ſentiment.
Bien ſouvent la bouche eſt perfide ;
Mais les yeux le ſont rarement.



UN jour en badinant, l'Amour, ſans le vouloir,
Fit une bleſſure à Climene.
J'en ſuis, dit-il, au déſeſpoir :
Mais, pour vous ſoulager, ma recette eſt certaine.
Soudain le petit Jouvenceau,
Pour connoître le mal détachant ſon bandeau ;
Ses beaux yeux, excités par ſon ame attendrie,
Verſerent quelques pleurs deſſus ;
Le remede opéra, Climene fut guérie.
Les larmes de l'Amour ſont l'huile de Vénus.



QUOIQUE la porte ſoit cloſe ;
Et toute fenêtre auſſi,
Quoiqu'aucun fâcheux ne cauſe,
Que tout Jaſeur ſoit banni,
L'Amour dort-il bien ? Nenni.
Le lit où ce Dieu repoſe,
Par le Sort fut fait ainſi :
La couverture eſt de roſe,
Et l'oreiller de ſouci.

❧❧❧

Pour qui donc, Amour ?... Que t'importe ?..
Contente, sur ce point, celui dont la maison
Sera tienne en toute saison.
Puisque de le sçavoir ton envie est si forte,
C'est, dit-il, en posant ce flambeau sur mon cœur,
Pour embrâser ton sein d'une amoureuse ardeur,
Et punir, avant que je sorte,
D'un Mortel curieux l'indiscrette fureur.



PAR tous les Docteurs de Cythere,
L'autre jour il fut agité,
Qui de l'Amour ou de sa mere
Possédoit le plus de beauté.
Le cas fut trouvé difficile,
Et l'examen, fait à huis clos,
Lassa d'une peine inutile
Tout le Collége de Paphos.

Aujourd'hui chez certain Notaire,
Je trouve le même embarras,
Et je ne sçais qui de la mere
Ou de la fille a plus d'appas.
Ne voulant pas sur cette affaire
Me fixer par un choix douteux,
Je ne vois rien de mieux à faire
Que de les aimer toutes deux.

❦❦❦

VOLEZ, volez, près de ma Belle,
Disois-je à Zéphyr l'autre jour ;
Peignez-lui bien mon tendre amour ;
Dites-lui que mon cœur fidele
Mérite un sensible retour.

Ce Dieu m'en donne la promesse ;
Il part ; mais, ô revers fatal !
Dès qu'il vît l'Objet sans égal
Pour qui mon ame s'intéresse,
Ce confident fut mon rival.

Vous avez part à cet outrage ;
Belle Flore ; vos tendres feux,
Comme les miens, sont malheureux ;
Par un Dieu léger & volage,
Nous sommes trahis tous les deux.

Cependant ma douleur profonde
Doit l'emporter sur vos ennuis.
Je perds un bien d'un plus grand prix :
Il est plus d'un Zéphyr au monde,
Mais il n'est qu'une Amaryllis.



VOUS qui de l'intérêt portant les tristes fers ;
Entre mille embarras dont le poids vous altere,
Voyez flotter vos jours amers,

Ecoutez, & ſuivez un avis ſalutaire.
Pour vous débarraſſer de tous ces ſoins divers,
Aimez, vous n'aurez qu'une affaire.

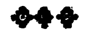
❖❖❖

ENTRE l'Amour & la Raiſon,
La Diſcorde a longtems entretenu la guerre:
L'une traitoit l'Amour de funeſte poiſon;
L'autre de tous les cœurs chaſſoit ſon adverſaire.
Ils vont ſigner enfin un accord ſalutaire,
Et le cœur de la jeune Iris
Eſt le rendez-vous qu'ils ont pris,
Pour ſceller par leur paix le bonheur de la terre.

❖❖❖

UN jour, ſous un naiſſant feuillage,
Cupidon dormoit à l'ombrage;
J'apperçus dans ſa main le portrait de Cloris.
Frappé de cet objet, à petit bruit j'avance,
Et ſans trouver de réſiſtance,
Tout doucement je m'en ſaiſis.
Bien loin d'éclater en murmure,
L'Amour, en s'éveillant, ſourit à mon larcin.
Va, va, dit-il d'un air malin,
Je n'y perdrai rien, je te jure.
Je devois employer ce portrait enchanteur
Pour faire à mille amans ſentir ma vive flamme:
Tu réuniras dans ton cœur
Tout l'amour & toute l'ardeur
Qui devoient embrâſer leur ame.

ENFIN donc je ne vous vois plus,
Dit un jour à l'Amour la jalouse Vénus ;
Quelque nouvel Objet sans doute vous enchante.
Mon cher fils, avec moi, n'ayez rien de caché.
Que votre mere au moins soit votre confidente :
De celle qui vous tient à son char attaché
Faites-moi le portrait sincere.
Je m'en garderai bien, dit l'Amour à sa mere :
Si de la beauté de Psyché
Votre cœur autrefois me parut si fâché,
Quelle sera votre colere,
Quand vous sçaurez combien sçait plaire
La Belle dont mon cœur est aujourd'hui touché !



O L'heureux âge que l'enfance !
L'on n'y connoit point la puissance,
Ni le faux éclat des grandeurs.
Des vices l'utile ignorance
De tout venin garde les cœurs.
C'est le regne de la Nature,
C'est-là qu'entiere & toute pure,
Brillante de ses propres fleurs,
J'amais de l'art menteur, jamais de l'imposture
Elle n'emprunte les couleurs.
L'Amour lui-même dans cet âge
Trouve un avantage si grand,

Il le trouve si doux, si beau, si triomphant,
Qu'il a demandé pour partage
L'honneur d'être toujours enfant.

DE ces lieux la maîtresse aimable
De toutes les saisons est l'image agréable:
C'est le Printems par les fleurs de son teint;
C'est l'Eté par la flamme
Dont elle embrâse notre sein;
C'est l'Automne par le bon vin
Dont elle réchauffe notre ame;
C'est l'Hyver par le froid qui régne dans son cœur,
Et dont le tendre Amour ne peut être vainqueur.

QUEL est l'objet qui sur la terre
Me paroît le plus gracieux,
Et dont l'aspect me plaît le mieux?
C'est le vin dans mon verre.

Quel est l'objet dont la douceur
De la Beauté la plus sévere
Me fait oublier la rigueur?
C'est le vin dans mon cœur.



D'UNE tranquillité profonde
Je goûterois ici la charmante douceur,
Si ma raison, qui toujours gronde,
Me faisoit triompher d'un penchant trop flatteur.

Mais sur elle en vain je me fonde ;
J'ai trois ennemis dans le monde,
Dont ses efforts jamais ne me rendront vainqueur :
Vos beaux yeux, l'Amour & mon cœur.



A Chanter le vainqueur des Dieux
Longtems j'ai borné mon envie,
Et de son joug impérieux
J'espérois garantir ma vie.

L'autre jour encor dans nos bois,
De ce Dieu ma lyre fidelle
Célébroit les fameux exploits,
Qui rendent sa gloire immortelle.

Les oiseaux secondoient mes chants ;
L'onde y mêloit son doux murmure ;
J'animois par mes sons touchans
Toutes les voix de la Nature.

Bientôt au céleste séjour
Nos concerts se font un passage ;
Le ciel s'ouvre, je vois l'Amour
Fendre les airs sur un nuage.

Il vient à moi d'un air joyeux.
J'aime, dit-il, ton zele extrême ;
Mais, pour me chanter encor mieux,
Connois mon pouvoir par toi-même.

L'ingrat, à l'inſtant pour Cloris,
Me lance un trait qui me déchire.
Dieu cruel ! eſt-ce-là le prix
Que tu réſervois à ma lyre ?

Berger, dit l'enfant de Vénus,
J'aurois du plaiſir à l'entendre ;
Mais les ſoupirs m'honorent plus
Que le ramage le plus tendre.

ENVOI.

Vous qui chantez ſi bien l'Amour,
Soumettez-vous à ſa puiſſance,
Ou craignez d'éprouver un jour
Le trait cruel de ſa vengeance.



L'AUTRE jour je vis Cupidon
Qui traçoit de ** la fidelle peinture.
De lui j'approchai ſans façon.
Comment donc ? Rien n'eſt mieux, on croiroit tout de bon
Qu'elle eſt peinte d'après nature.....
N'eſt-il pas vrai, Tircis ?... Amour, rien de plus vrai.
Cette œuvre, j'en ſuis ſûr, n'eſt pas ton coup d'eſſai.
Mais il faut à préſent renfermer cette image
Dans un cadre qui ſoit digne de ton ouvrage.....
Ce cadre eſt tout prêt, & je l'ai....

De la Sculpture encor permets que je décide ;
Amour, je m'y connois au mieux.
Voyons ce cadre... Oh! non... Pourquoi non? .. Je
[ne peux....
Fais moi sçavoir du moins dans quels lieux il réside ;
Je l'irai voir. Il est, dit-il d'un ton moqueur,
En me frappant soudain d'une flèche homicide,
Il est, Tircis, il est dans le fond de ton cœur.



MON petit nez, mon petit cœur,
Mon petit Roi, petite Reine ;
C'est-là le langage flatteur
Dont usent Tircis & Climene,
Pour se témoigner leur ardeur.
Fanfan, Raton, petite amie.
Ce qu'on aime est toujours petit.
D'où vient cette tendre folie ?
Personne encor ne me l'a dit.
Je puis me tromper ; mais je pense
Que l'Amour étant un enfant,
On veut que ce qui plaît ait de la ressemblance
Avec ce petit Dieu charmant.



ENIVRÉ de faveurs, gros & gras comme un Moine,
Le petit Amour, dans son lit,
Dormoit un jour comme un Chanoine ;

Tellement même il s'assoupit,
Son ame paroissoit si fort appesantie,
Que sa bonne maman craignit
Qu'un sommeil éternel n'envoyât le petit
A Pluton faire compagnie.
On fut au Médecin, Amour plus fort dormit;
Plus de pouls, plus d'haleine, aucun signe de vie.
Tant fut enfin cherché, que de sa maladie
On rencontra qui le guérit.
Un enfant de la Jalousie,
Que l'on appelle le Dépit,
Fut celui qui mit fin à cette léthargie.
L'Amour sans lui mouroit; c'est par lui qu'il revit.

UN jour l'Amour, par aventure,
Vis-à-vis d'une glace étoit;
Charmé d'y trouver sa figure,
Sans bandeau ce Dieu s'admiroit.
Cloris derriere lui se glissa de maniere,
Qu'il ne put s'en appercevoir.
La chose est, dit-il, singuliere;
Je me vois double en ce miroir.



PEUT-ON rimer pour une Belle,
Sans lui parler un peu d'amour?
Ne me faites point de querelle,
Si je vous en parle en ce jour.

La

La fiction nous est permise ;
En intéressant, elle instruit :
Je vais, puisque l'on m'autorise,
Vous conter la fable qui suit.

Le petit Lutin de Cythere
Etoit un jour à vos genoux ;
Je ne sçais ce qu'il vouloit faire
D'un carquois qu'il mit près de vous.

J'avois souffert sous son empire.
Pour me venger, je m'approchai ;
Puis de ses traits, sans lui rien dire,
Je me saisis & les cachai.

Le fripon les trouva bien vîte.
Mieux que toi, dit-il, je m'y prends ;
Et j'en vais mettre un dans un gîte,
Qui le gardera plus longtems.

Il dit : & soudain la vengeance
Lui mettant une fleche en main ;
Malgré toute ma résistance,
Le cruel m'en perça le sein.

J'ignorois d'où le petit traître
Tenoit ce trait victorieux ;
Mais la suite m'a fait connoître
Qu'il l'avoit pris dans vos beaux yeux.

Car depuis ce moment funeste,
Je ressens pour vous tant d'ardeur,
Que pour toute autre il ne me reste
Qu'indifférence & que froideur.

Votre chiffre, par ma houlette,
Est gravé sur tous les ormeaux;
Et par le seul nom de Lisette,
J'éveille aujourd'hui les Echos.

Du sort la rigueur inflexible
Peut à son gré m'ôter le jour;
Mais il tenteroit l'impossible,
S'il vouloit m'ôter mon amour.

De ma promesse, Objet aimable,
Ce récit m'a plus qu'acquitté;
Je n'avois promis qu'une fable,
Et j'ai dit une vérité.

Mais voyez un peu le délire,
D'un Peuple qu'on nomme Rimeur;
Et quel détour il prend pour dire :
Je vous aime de tout mon cœur.

VERS SUR LE PIGEON DE MADEMOISELLE LE L**.

AUx fameux oiseaux de Cypris,
Que tu dois, cher Pigeon, causer de jalousie!

Le nectar dont ils sont nourris
Vaut-il la charmante ambroisie
Que ton bec va chercher sur les lévres d'Iris?

Les Amours auront beau se servir de leurs armes;
Quel sera, cher Pigeon, le fruit de leur travail?
Pourront-ils, comme toi, chez l'Objet que tu charmes,
Baiser l'ambre & les fleurs, l'ivoire & le corail?

Rival, heureux rival des oiseaux de Cypris;
Cher Pigeon, que ta destinée
Est glorieuse & fortunée!
Tu donnes chaque jour, en carressant Iris,
Des desirs aux amans, des leçons aux maris.

Un des Pigeons de Cytherée
De son char un jour s'envola;
Le hazard dans cette contrée
Le conduisit, & le voilà.
Faut-il à présent qu'on s'étonne
Si d'Iris il est tant aimé?
Venus elle-même en personne
Dans l'art de plaire l'a formé.

Cet oiseau si beau, si mignon
N'est pas sûrement un Pigeon:
C'est le petit Dieu de Cythere,
Qui, lassé des rigueurs d'Iris,
S'est déguisé de la maniere,
Pour triompher de ses mépris.

POURQUOI nous peint-on l'Amour nu ?
Eft-ce à deffein de nous apprendre
Que ce lubrique enfant de honte eft dépourvu ?
Non. Voudroit-on nous faire entendre
Qu'il dépouille de tout ceux qui fuivent fa loi ?
Ce n'eft pas pour cela, je croi.
Pourquoi donc ? Cela fignifie
Que l'Objet dont l'ame eft ravie
N'a befoin, pour charmer, ni d'art, ni d'ornement;
Que l'odieux déguifement
Ne doit point, quand on aime, être de la partie;
Et que deux vrais Amans, dans leur tendre concert,
Doivent toujours avoir leur cœur à découvert.

❁❁❁

LES Amours qui du Tybre habitent le rivage
Sont triftes, dolens & plaintifs;
Ceux qui font fur les bords du Tage,
Sont méchans, foupçonneux, cruels, vindicatifs;
Ceux qui voguent fur la Tamife
D'une bouillante ardeur fuivent leur entreprife;
Ceux du Danube font épais, lents & maffifs;
Les Bataves, les Helvétiques
Dans leurs difcours font peu brillans:
Mais robuftes & forts, nous les voyons longtems
Conferver leurs flammes ruftiques.
Ceux de France, tout au rebours,

Polis dans leurs façons, galans dans leurs atours,
Sçavent l'art d'arranger des termes magnifiques :
Mais ils sont tellement fluets, chétifs, étiques,
Qu'ils n'ont pas la vie à deux jours.

LA NAISSANCE DE LA VIGNE.
CANTATILLE.
RÉCITATIF.

DÉLICES des Mortels, Arbrisseau salutaire,
Vigne, vous méritez nos vœux & nos concerts.
Votre naissance est un mystere,
Dont je veux en ce jour instruire l'Univers.

AIR.

Charmant breuvage,
De mon hommage
Sois l'appui, l'objet & le prix :
Fais dans mon ame
Couler ta flamme ;
Qu'elle réveille mes esprits.
Toi qui d'Horace
Soutins l'audace,
Sois aujourd'hui mon Apollon.
Donne à ma Lyre
L'heureux délire,
Qui fit briller Anacréon.
Charmant breuvage, &c.

RÉCIT.

Sous les charmantes loix du Dieu de la tendresse,
Erigone & Bacchus furent longtems heureux.
Il fallut se quitter, ô mortelle tristesse!
L'adieu fut si touchant qu'ils pleurerent tous deux.
La terre, qui reçut ces larmes bienfaisantes,
Dans son sein les sentit germer:
Elle enfanta soudain la plus chere des plantes;
Et la Vigne aussitôt venant à se former,
Fit couler un nectar dont les vertus puissantes
Réjouirent Bacchus, & sçurent le calmer.

ARIETTE.

Amans, c'est ainsi que les charmes
Succedent bientôt aux soupirs,
Et c'est ainsi que de vos larmes
Vous voyez naître vos plaisirs.

Pour appaiser votre martyre,
Que le vin soit votre recours.
Sa douce puissance fait rire
Ceux que font pleurer les Amours.

Amans, c'est ainsi que les charmes, &c.

CHARMÉ d'une Rose naissante,
Cupidon lui tint ce discours:
Que votre fraîcheur est charmante!
Que votre odeur est ravissante!

Vous êtes l'ame des beaux jours.
Belle Fleur, tout vous rend les armes;
Flore même n'a point de charmes
Si dignes du Dieu des Amours.

Séduite par ce doux langage,
La Rose alors s'épanouit.
L'Amour lui rend un tendre hommage;
Mais, hélas! quel en est le fruit?
Son bonheur le rendit volage;
Dès qu'il fut content, il s'enfuit.
Victime de sa perfidie,
Bientôt la Fleur fut enlaidie;
Tout son éclat s'évanouit.

Belles, qu'un ton flatteur engage,
Redoutez un pareil outrage.
Traitez toujours avec rigueur
Les Conteurs de tendres sornettes;
Et pour conserver votre fleur,
N'écoutez jamais les fleurettes.



LA Beauté conçut l'autre jour
Le dessein d'enchaîner l'Amour.
Les Graces en étant instruites,
S'offrirent de bon cœur à lui prêter la main.
Vous êtes, leur dit-elle, un peu trop décrépites;
Allez, allez, sans vous mon succès est certain.

Pour captiver le Dieu volage,
La voilà dans l'inſtant qui met tout en uſage.
Vains efforts ! conſtamment l'Amour ſçut réſiſter.
Les Graces à leur tour du combat ſe mêlerent,
Il leur céda ſans diſputer ;
La Beauté n'auroit pû qu'un inſtant l'arrêter ;
Les Graces bientôt l'enchaînerent.

❖❖❖

L'Amour, un beau matin, ſe rendit chez Cloris.
Votre talent, dit-il, auprès de vous m'appelle ;
Vous poſſédez l'art de Zeuxis,
Vous marchez ſur les pas d'Apelle :
Voyons comme aujourd'hui, ſur le fils de Cypris,
Vous ſçaurez exercer votre pinceau fidele.
Peignez-moi ; ſur ce point on a peu réuſſi.
Souvent même j'ai vû qu'une main criminelle,
Par les fauſſes couleurs dont elle m'a noirci,
M'á fait fuïr de plus d'une Belle.
Je n'oſe me flatter d'un ſort plus glorieux,
Dit Cloris, en baiſſant les yeux ;
Tout mon eſpoir eſt dans mon zèle.
A ces mots, prenant ſon pinceau,
Et regardant le Dieu, qui ſe fixa près d'elle ;
Son art parfaitement imita le modele :
Elle rendit l'Amour ſi beau,
Qu'on ne ſe ſouvint plus des traits dont l'impoſture
Avoit plus d'une fois enlaidi ſa figure.

Lui-même, pour se voir, écartant son bandeau,
Il vit dans son portrait des beautés si charmantes,
De si vives couleurs, des graces si touchantes,
Qu'il pensa devenir un Narcisse nouveau.
Ce Dieu, par le plus doux langage,
Remercia Cloris & lui rendit hommage;
Puis au feu de ses yeux allumant son flambeau,
Vous n'aurez point, dit-il, en vain fait cet ouvrage;
Pour vous payer de ce tableau,
Mes traits dans tous les cœurs graveront votre image.

VAUDEVILLE.

POUR vous, Philis, j'aurois dessein
De faire une Chanson nouvelle;
Mais au vif transport de mon zèle
Certain embarras met un frein.
Avouerai-je, ou non, le martyre
Que me font ressentir vos coups?
Si je n'en parle pas, que dire?
Si j'en parle, que direz-vous?
Vos yeux, malgré vous, malgré moi,
M'ont soumis au Dieu de Cythere;
La raison ne sçauroit soustraire
Mon ame à la commune loi:
Mais, si j'ose vous en instruire,
Vous allez vous mettre en courroux.
Si je n'en parle pas, que dire?
Si j'en parle, que direz-vous?

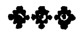
Il vaut mieux, au fond, que mon cœur
Tienne ses vœux dans le silence,
Que d'aller avec imprudence
Vous étourdir de mon ardeur.
Nuit & jour pourtant je soupire;
Je sens un feu .... Chut, taisons-nous.
Si je n'en parle pas, que dire?
Si j'en parle, que direz-vous?

L'AMOUR & l'Amitié, depuis un certain jour,
Ne font guère ensemble ménage.
Ils étoient tous deux en voyage.
Arrivés dans un lieu propre à faire séjour;
Il est tems de souper, lui dit le Dieu volage;
Mangeons...Soit...On servit; quoi? gracieux langage,
Douceurs, carresse, égards, petits soins, doux retour,
Sont les mets dont ils font usage.
Comme ils sont très-légers, le souper fut très-court.
L'Amour, dont l'estomach est aussi chaud qu'un four,
Mangea comme un Antropophage.
Sa Compagne, à grand'peine, eut après lui son tour;
Et l'Amitié, pour tout potage,
N'eut que les restes de l'Amour.



QUAND tous les Dieux, d'intelligence,
Eurent formé la jeune Iris,
Tout se soumit à sa puissance,

Et pour elle on quitta Cypris.
Les Graces & l'Amour, accourant sur ses traces,
Voulurent, dans sa Cour,
Etablir leur séjour.
Mais pour nos cœurs, hélas! quelles disgraces!
Elle a renvoyé l'Amour,
Et n'a gardé que les Graces.



LA Raison & l'Amour
Se disputoient un jour,
A qui régneroit sur mon ame.
Bacchus finit leur guerre avec maint rouge-bord.
Il remplit mon cœur de sa flamme;
Et, les chassant tous deux, ce Dieu les mit d'accord.



L'AUTRE jour une Rose
Nouvellement éclose,
Enchantoit tous les yeux de son éclat naissant.
Un Papillon passant
La voit, l'aime, lui plaît, la carresse, & s'envole.
Cet exemple est pour moi, Tircis, une leçon.
Pour répondre à vos vœux, si j'étois assez folle,
Vous vous envoleriez comme le Papillon.



AMIS, dans les grands airs, ma voix ne brille pas;
Sa foiblesse à vos chants doit céder la victoire;

Mais le peu que j'en ai suffit dans un repas ;
Et je m'en trouve assez pour demander à boire.

❖❖❖

LE redoutable Mars, pour combattre l'Amour,
Fit aiguiser un jour
Son large cimeterre ;
Il prit dans ses mains son tonnerre.
Certain de se voir triomphant,
Son courroux employa, contre le tendre enfant,
Toutes les forces de la guerre.
Dans ces grands aprêts Cupidon
Ne vit aucun sujet d'allarme.
Plus fier, plus hardi qu'un lion,
Mais avec certain air qui charme,
Il marche droit au Champion,
L'arrête, le saisit, l'abbat & le désarme.
La fierté quitte le Gendarme,
Le coq devient oison.
La jeune Amaryllis, l'honneur de ce Canton,
D'une hauteur voisine avoit vû la victoire ;
Par un trait digne de son cœur,
Cette Belle en voulut consacrer la mémoire,
Et vint avec des fleurs couronner le vainqueur.
Le Dieu la regarda, soupira, fut rêveur.
Quelle fut la fin de l'histoire ?
Un enfant de quinze ans, avec quelques regards,
Un sourire & deux mots, eut l'éclatante gloire
D'enchaîner le vainqueur de Mars.

POURSUIVI par la Discorde,
L'Amour fuyoit à grands pas;
Las de courir, il m'aborde,
Et se jette entre mes bras.

Berger, sauve-moi la vie,
Tu vois quel péril je cours;
Contre une affreuse ennemie,
Protege mes tristes jours.

Amour, lui dis-je, en mon ame
Glisse-toi subtilement;
Je vais d'ùn jus plein de flamme,
T'arroser abondamment.

Si le Monstre ose t'y suivre,
Il y périra soudain;
La Discorde ne peut vivre,
Où regne le Dieu du vin.

❖❖❖

LE Philosophe, de nos jours,
Que j'aime le mieux, c'est Grégoire;
A sa thèse il revient toujours,
Et tous ses *ergò* vont à boire.
Pendant tout le cours de l'Hyver,
Le froid ne permet pas qu'on aille prendre l'air;
Ergò, près d'un bon feu, vuidons chacun bouteille.
Dans l'Eté, le beau tems attire au promenoir;
On est las, on a chaud: *ergò*, pour nous ravoir,

Allons nous rafraîchir à l'ombre de la treille.
J'ai joué de bonheur, je gagne ; *ergò*, bûvons.
Le Sort m'en a voulu, je perds ; *ergò*, lampons.
Catin me quitte ; *ergò*, noyons-en la mémoire.
Nannette m'aime ; *ergò*, bûvons à sa santé.
Ces *ergò* n'ont-ils pas plus de solidité
Que Descarte & tout son grimoire ?
J'ai donc raison de tenir ce discours :
Le Philosophe, de nos jours,
Que j'aime le mieux, c'est Grégoire ;
A sa thèse il revient toujours,
Et tous ses *ergò* vont à boire.

UN jour l'enfant de Cythere,
Panier & serpette en main,
S'offrit à Bacchus pour faire
La cueillette de son vin.

Bacchus reconnut le traître.
Ah ! c'est vous, beau vendangeur !
Je vais vous faire connoître
Comme on traite un imposteur.

Vîte, vîte, que l'on mette
Dans la hotte l'étourdi ;
Qu'on le porte & qu'on le jette
Dans la cuve tout brandi.

La Sentence s'exécute,
Et le pauvre Cupidon
Fut baigné, dans la minute,

Des pieds jusques au menton.

Il fuit enfin : mais il reste
Dans le vin dont il sortit,
Certaine vapeur funeste,
Qui fait que l'on s'attendrit.

Ah! c'est de ce vin sans doute
Qu'Iris nous verse en ce jour;
Je n'en ai bû qu'une goutte,
Et mon cœur brûle d'amour.

❖❖❖

JE ne puis rien comprendre au petit Dieu des cœurs;
Toutes ses qualités semblent se contredire.
Pere des ris, auteur des pleurs,
De quiconque suit son empire,
Tantôt ses flatteuses douceurs,
Tantôt ses injustes rigueurs
Font le plaisir & le martyre.
Triste & gai, vif & languissant,
Docile & mutin tout ensemble,
Doux & cruel, fier & rempant,
Il brave tout, & toujours tremble.
Toujours ardent, toujours contraint,
Il cherche, fuit, désire & craint.
Adroit & rusé pour surprendre,
Dans les moindres panneaux il donne en vrai butor.
Plus il est délicat & tendre,
Plus il est vigoureux & fort.
Très-âgé, quoique dans l'enfance;

Quoiqu'aveugle, très-clairvoyant;
Quoique petit, il est immense;
Quoique foible, il est tout-puissant.
Dévoré nuit & jour par une faim gloutonne,
Un mets léger le repaît bien;
Et par un effet qui m'étonne,
Il mange tout, & vit de rien.

✣✣✣

Les Destins l'ont donc arrêté,
Sur moi votre victoire est sûre.
Jamais mon cœur trop enchanté
Ne guérira de sa blessure.
Ma raison, quelquefois, quand je suis loin de vous,
Me reproche une ardeur si pure.
Accablé, tout percé de coups,
J'ai honte des maux que j'endure.
Je l'avouerai même entre nous,
Contre votre ame ingrate & dure,
Dans les transports de mon courroux,
Il m'échappe plus d'une injure.
Mais enfin de cette aventure,
Quel est le fruit, jeune Lison?
Je vous entends, adieu murmure;
Vous paroissez, adieu raison.

SONGE.

Assoupi, cette nuit, par le Dieu des pavots,
J'éprouvois dans ses bras un tranquille repos,

Quand un réve flatteur vint offrir à ma vûe
Un ſpectacle charmant, dont mon ame éperdue
Se repréſente encor les objets merveilleux.
Le ciel s'ouvre, & ſoudain dans un char lumineux,
Que portoient les Zéphirs entourés d'une nue,
Je vis auprès de moi deſcendre en ce ſéjour,
Junon, la Fortune & l'Amour.
Le Deſtin, dit Junon, notre Arbitre ſuprême,
Prétend qu'à l'avenir ton bonheur ſoit extrême;
Et nous venons tous trois, te donner, de ſa part,
Tous les biens qu'aux Mortels chacun de nous départ.
La Déeſſe, à ces mots, de ſa main libérale,
Dans la mienne remit de beaux titres d'honneur;
La Fortune y joignit le métal enchanteur
Dont la puiſſance eſt ſans égale;
Et le petit Amour, pour combler mon bonheur,
Et rendre ma gloire parfaite,
Me donna, Dieux! quel bien! le cœur de ma Liſette.
Du dernier de ces dons l'ineſtimable prix
Pénétra tous mes ſens d'un plaiſir ſi ſenſible,
Qu'au ſommeil il fut impoſſible
De regner plus longtems ſur mes joyeux eſprits.
Je m'éveille, & d'abord, Ciel! quelle eſt ma ſurpriſe!
Adieu ma gloire, adieu mon bien;
Je me vis dans l'inſtant paſſer de tout à rien.
Dans les deux premiers dons il n'eſt rien que je priſe;
Je m'en vis privé ſans regret;
Mais le troiſiéme eſt un objet

Qui fixe tous les feux dont mon ame eſt épriſe :
C'eſt votre cœur, Liſette, il eſt le ſeul tréſor,
Dont je pleurai la perte, & qui m'afflige encor.
D'un ſonge ce récit ſincere
Pourra-t-il vous cauſer quelques amuſemens ?
C'eſt ce que je déſire, & non ce que j'eſpere :
Trop heureux ! ſi cette chimere
Vous pouvoit informer de mes vrais ſentimens.

L'AMOUR eſt un petit oiſeau,
Qui provigne fort à Cythere ;
L'Alcyon fait ſon nid ſur l'eau,
Lui fait le ſien ſur la fougere.

Qu'il faſſe aujourd'hui ſes petits,
Ils croiſſent d'étrange maniere ;
Demain je vous les garantis
Tout auſſi drus que pere & mere.

Si vous voulez les élever,
Il ne tiendra qu'à vous, Bergere ;
Pour les inſtruire & captiver,
La cage n'eſt pas néceſſaire.

Celui que votre goût prendra,
Vous amuſera, je l'eſpere ;
Comme le coq il chantera,
Sitôt qu'il verra la lumiere.

Bientôt tout ſeul il mangera,
Vous n'avez qu'à le laiſſer faire ;

Sur votre bouche il cherchera
Sa nourriture la plus chere.

Mais, non, Philis, vous auriez tort
D'être avec lui si familiere;
Le petit méchant pince & mord,
Dans le tems qu'on n'y songe guère.

Pour lors vous auriez beau courir
Au baume le plus salutaire;
Sur un tel mal, pour en guérir,
Il faut étouffer la vipere.

LA NATURE ET L'ART.
ALLÉGORIE.

VOUS verrai-je toujours à mes desirs contraire?
Dit un jour la Nature à l'Art,
Qu'avec étonnement, & contre l'ordinaire,
Dans un séjour champêtre, elle vit à l'écart.
Quelle bizarre humeur vous excite à me nuire?
Contre moi, chaque jour, pourquoi vous déchaîner?
Les Dieux vous ont fait pour m'orner,
Vous ne cherchez qu'à me détruire.
Pour la gloire de mon empire,
Pour le bien général de tout ce qui respire,
Faisons dès aujourd'hui la paix,
Soyons frere & sœur désormais.
Volontiers, répond l'Art, avec un doux sourire;
J'en ai depuis longtems conçu la volonté,
Et dans ce séjour écarté,

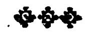
Je vous cherchois pour vous le dire.
Qu'un bon & ſolide traité
Soit donc entre nous deux pour toujours arrêté :
Viſons au même but, qu'un même ſoin nous preſſe,
Donnons-nous mutuellement
Les gages les plus ſûrs d'une vive tendreſſe.
Bref, ne nous quittons plus ; ils en firent ſerment,
Et le Fleuve où Caron vogue & rame ſans ceſſe,
Atteſté ſolemnellement,
A la face des Dieux, garantit leur promeſſe.
De ce ſage accommodement,
Cécile fut l'heureux & le premier ouvrage.
Auſſi voit-on chez elle un couple ſi charmant
S'allier, comme au premier âge,
Et vivre fraternellement.
L'un & l'autre voulant en former un modele,
S'y livrent d'une égale ardeur.
Nature qui ne peut être un inſtant loin d'elle,
L'enrichit chaque jour de quelque don flatteur ;
Elle eſt inceſſamment ſur le ſein de la Belle,
Dans ſes yeux, dans ſa bouche, & même dans ſon cœur.
Et l'Art que devient-il ? Compagnon très-utile,
Il habite le même aſyle :
Mais ſe cachant ſans ceſſe avec dextérité,
Sous le voile enchanteur de la ſimplicité,
Ce Dieu toujours humble & docile,
Malgré ce qu'il ajoute aux bons ſoins de ſa ſœur,
Laiſſe, des charmes de Cécile,
A la Nature tout l'honneur.

LA Déesse qu'Amour
Voit toujours si rigide,
Me prêta l'autre jour
Son flambeau, son égide:
Va, dit-elle, tu peux, sans crainte désormais,
De l'orgueilleux enfant repousser tous les traits:
Pars, cours jusques dans Amathonte,
Vas combler ta gloire & sa honte.
Je pars. Vain projet, fol espoir!
Glycere que le sort en chemin me fait voir,
De ses yeux dans mon cœur lance un trait plein de flame;
Soudain le flambeau meurt, l'arme quitte ma main,
Le trait vainqueur me perce l'ame,
Et l'Amour, qui parut, me dit d'un ton badin:
Rends grace à l'aimable Glycere;
Ses yeux, mon doux ami, t'ont dispensé de faire
Un long & pénible chemin.

❖❖❖

JADIS, lorsque j'étois encor dans la jeunesse,
Le desir de sçavoir quel choix, pour la tendresse,
Me feroit faire Cupidon,
Me fit, sur son trépié, consulter Apollon.
» Celle qui fixera, me dit-il, ton hommage,
» Aura le flatteur avantage
» D'être un modele d'agrémens;
» Rien ne l'égalera pour le joli langage,

» La fineſſe, le goût, l'eſprit, les ſentimens,
» Tout ce qui rend recommandable,
» Dans la ſociété tout ce qui peut flatter,
» Embellira l'Objet aimable,
» Qui dans ſes nœuds doit t'arrêter. «
Par des prédictions ſi belles,
Mon cœur, à l'amour excité,
Rendit un tendre hommage à plus d'une Beauté.
Je n'ai vû dans aucune d'elles
L'Objet dont on m'avoit flatté.
Le ſort à mes regards vous fit enfin paroître :
J'eus le bonheur de vous connoître ;
L'oracle s'eſt exécuté.



LA feuille d'une Roſe, un jour,
Sçut meurtrir le petit Amour.
L'Honneur, j'oſe ici vous le dire,
Eſt encore plus délicat ;
Le ſouffle léger d'un zéphyre,
Dans les ſoirs d'Eté, vous l'abbat.
Plus d'une fois, au pauvre Sire
La plume a porté grand guignon ;
Et quelquefois même il expire
Sur le duvet de l'Aigledon.

UN jour le petit Cupidon
Fut attaqué d'une inſomnie ;

Le pauvre enfant, à l'abandon,
Succomboit à la maladie :
Déja pour le mettre au tombeau,
La Parque apprêtoit ſon ciſeau.

Toute la Faculté parut,
Et voulut lui donner de l'aide.
Toute la Faculté s'en fut,
Sans lui trouver aucun remede.
L'Hymen, par bonheur, vint le voir;
Il dormit un peu dès le ſoir.

Nouveau ſecours, le lendemain,
Le fit dormir une heure entiere;
Toujours de mieux en mieux : enfin,
Son frere Hymen ſçut ſi bien faire,
Que l'Amour, ſans ſe réveiller,
Fut plus d'un mois ſur l'oreiller.

❖❖❖

DANS une charmante maiſon
L'Honneur placé par la Raiſon,
S'en croyoit le propriétaire.
Ce Dieu, dans ſon gîte emprunté,
N'avoit pour toute locataire,
Que la rigoureuſe Fierté.

L'Amour, piqué de jalouſie,
De l'en débuſquer eut envie.
Il vint : l'Honneur eut ſon congé.
Vainement celui-ci tint ferme;

Par l'Amour il fut obligé
De déménager à mi-terme.

✿✿✿

D'Où venez-vous, disoit un jour
Venus à l'enfant de Cythere:
Vous osez, fils ingrat, abandonner ma Cour!
Craignez que ma juste colere
Ne vous bannisse sans retour.

Excusez, dit l'Amour en pleurs,
Je viens de chez une Mortelle,
Où j'ai vû tout l'éclat de vos attraits vainqueurs;
Chacun l'adore, & cette Belle,
Comme vous, charme tous les cœurs.

Elle a votre bouche & vos yeux,
Des couleurs aux vôtres semblables;
Elle a cet air divin, ce souris gracieux;
Et les agrémens admirables,
Dont vous enchantez tous les Dieux.

De tant d'appas mes yeux épris
N'ont pû la voir sans se méprendre.
J'ai cru que c'étoit vous, adorable Cypris;
Et si son cœur étoit plus tendre,
Je m'y serois toujours mépris.



FABLES.



FABLES.

FABLE PREMIERE.

LE SINGE ET LA LYRE.



Par un Pantomime excellent,
La moindre ſcêne paroît bonne,
Et le ridicule ſouvent
Devient riſible en ſa perſonne.
L'autre jour le Dieu de Delos,
Après avoir, dans ſon yvreſſe,
Du Pinde amuſé les échos,
Sur le rivage du Permeſſe,
Pour ſe donner quelque repos,
Laiſſa ſa Lyre enchantereſſe.
Un Singe la voit, & la prend;
D'abord il la tourne & l'admire:
Puis fait entendre, en la touchant,
Un air de caprice, un délire
Qu'il imagina ſur le champ.

Quelqu'un, par esprit de satyre,
Se mit en devoir d'arracher
L'instrument que tenoit le Sire.
Contre lui, pourquoi vous fâcher,
Dit Phœbus? laissez-lui ma lyre;
Il ne sçait pas bien la toucher:
Mais ses grimaces me font rire.

FABLE II.

LE GOURMAND ET SON ESTOMACH.

CONTRE son estomach sujet à s'exhaler,
Un Gourmand, l'autre jour, sçut ainsi lui parler:
Tyran de mes plaisirs, voudras-tu bien m'entendre?
Que tu sers mal ton Maître! Au lieu de profiter
Des bienfaits, que sur toi je m'empresse à répandre,
Ton insolence va jusqu'à les rejetter.
Mais, mais, je ne sçaurois comprendre
Pourquoi tu ne veux pas à mes vœux te prêter.
Si quelques maux souvent te viennent tourmenter,
Est-çe à moi, dit Gaster, que tu devrois t'en prendre?
C'est à toi, gros Goulu, qui, sans me consulter,
M'en donne deux fois plus que je n'en puis porter.

FABLE III.

LE LAPIN ET LE FURET.

DANS son terrier Janot Lapin
Ne craignoit aucune embuscade;

Certain Furet, un beau matin,
Vint lui donner mauvaiſe aubade;
Janot fut attrapé ſoudain.
Adieu, dit-il à ſon voiſin,
Contre le Furet ſois en garde;
Que le Ciel à jamais te garde
De tout ennemi ſoûterrain.

FABLE IV.

L'AIGLE ET LE PAON.

L'Aigle au fier oiſeau de Junon
Tint un jour ce malin langage:
Que d'attraits! Que d'appas! Non, non;
Rien n'égale votre plumage;
Pour vous je deſcends en ces lieux,
De la part du Dieu du tonnerre:
Tout vous appelle chez les Dieux;
Ami, fiez-vous à ma ſerre;
Nous y ſerons bientôt tous deux;
Le deſtin le plus glorieux
Y deviendra votre ſalaire:
Vous avez la couronne en terre;
Vous l'aurez auſſi dans les cieux.
Le Paon, que la louange enyvre,
Donne aiſément dans le panneau;
Aux ſerres de l'Aigle il ſe livre.

Que devint le crédule Oiseau?
Dans les airs il cessa de vivre;
Son encenseur fut son bourreau.

FABLE V.
LE RICHE ET LE PAUVRE.

UN Riche, un Pauvre étoient dans le même bateau,
Et faisoient ensemble un voyage.
Ils furent en chemin accueillis d'un orage,
Qui fit faire capot à leur petit vaisseau.
Le Pauvre, qui n'avoit ni denier, ni bagage,
Sçut gagner la rive à la nâge,
Le Riche chargé d'or périt au fond de l'eau.

FABLE VI.
LE RENARD ET LA BREBIS.

UN jour maître Renard, guidé par l'appétit,
Suivit un gros troupeau jusques dans la Prairie;
D'une jeune Brebis il s'approche & lui dit:
Cette herbe-là, ma douce amie,
N'est pas de bon aloi, j'en sçais une là-bas
Qui vaut quatre fois mieux; allons-y, je vous prie:
Nous aurons le plaisir d'y faire un bon repas,
Où grande compagnie
Ne nous troublera pas.

La Pécore fut assez bête
Pour suivre ce conseil ; aussitôt le gueulard,
Se voyant à son aise & loin de tout regard,
Sans qu'aucune pitié l'arrête,
L'égorge & la mange à l'écart.
O la folle Brebis ! ô le vilain Renard !

FABLE VII.

LE NEUF DE CHIFFRE ET LE ZERO.

Un jour le Neuf de Chiffre au Zéro fit querelle ;
Palsembleu, lui dit-il, vous nous la baillez belle,
Et vous êtes plaisant, Monsieur le Galfretier,
De vouloir avec nous entrer en parallele,
Vous qui ne valez pas ce qu'on nomme un denier !
Cesse, répond Zéro, cet injuste langage ;
Je me connois, & je sçais bien
Qu'étant tout seul, je ne suis rien ;
Mais les autres de moi tirent grand avantage ;
Toi-même qui prétends me faire ici la loi,
N'est-il pas vrai, dis-moi,
Que tu vaux neuf fois davantage,
Quand on me place auprès de toi !



FABLE VIII.

LE MARONIER D'INDE ET LE VIEUX POIRIER.

DANS les beaux jours où régne la verdure,
Un Maronier des Indiens climats,
De ſa brillante & vaſte chevelure
Pompeuſement étaloit les appas.
Il auroit volontiers, d'une morgue inſolente,
Etouffé ſon voiſin ; c'étoit un vieux Poirier,
Qui promettoit encor moiſſon très-abondante.
Mon ami, lui dit ce dernier,
Vous êtes un peu trop plein de votre perſonne ;
C'eſt à tort que l'orgueil ſi fort vous éblouit.
Il eſt vrai qu'au Printems votre beauté ſéduit :
Mais attendons un peu, nous verrons, cet Automne,
Quel ſera votre fruit.

FABLE IX.

LES FRELONS ET LE VIEUX SAULE.

D'IMPERTINENS Frelons, paſſant par la Prairie,
Se moquoient ſottement de la caducité
D'un vieux Saule entr'ouvert & ſec de tout côté.
Un orage ſurvint, avec tant de furie
La grêle alors tomba, qu'en cette extrémité

Des railleurs l'essain volatile
Fut contraint de prendre un asyle
Dans le tronc de l'arbre insulté.
Lui, charmé que la troupe à l'abri se repose;
Dans son corps tout cicatrisé;
Vous voyez, leur dit-il, que ce vieux Saule usé
Est encor bon à quelque chose.

FABLE X.

LE LIMAÇON ET LE VERMISSEAU.

L'Autre jour un gros Limaçon,
Clos & couvert dans sa maison,
Jouissoit d'un sommeil tranquille.
Un Vermisseau, qui le crut mort,
Voulut usurper son asyle;
L'Imprudent y trouva sa mort.

FABLE XI.

LE CIMETERRE ET LE TAMBOUR.

Le Cimeterre, un jour,
Eut avec le Tambour
Une grande querelle.
Celui-ci, d'orgueil enyvré,
Faisoit à l'autre un long narré
De tous les combats où son zele

S'étoit autrefois signalé.
Grands Dieux ! s'écrioit-il, que ma gloire est extrême !
Tout m'obéit, les Héros même
Ne partent que quand j'ai parlé.
Dans la lice de Mars vit-on foudre de guerre
Plus courageux que moi ? Jamais je n'ai tremblé ;
De cent coups cependant je me suis vû criblé.
Fort bien, lui dit son Adversaire,
Rien n'égale votre valeur ;
Vous êtes des Guerriers le modele & la fleur.
Mais enfin, dites-moi, beau rival du tonnerre ;
Combien votre courage en a couché par terre ?
De vos brillans travaux quel est donc le produit ?
Du fracas, rien de plus ; tout votre beau langage ;
Dénué de faits & sans fruit,
Monsieur l'Olibrius, est un sûr témoignage,
Que ceux qui font le plus de bruit
Ne sont pas toujours ceux qui font le plus d'ouvrage.

FABLE XII.

ZEPHYR ET LA CLOCHE.

La Cloche un jour disoit
A Zéphyr qui passoit :
Que mon destin est beau ! voisine de la nuë,
Sur le vaste horizon quand je porte la vûë,

Je domine partout, & tout ce que je voi
Eſt au-deſſous de moi.
Je donne des loix à la terre;
La nuit, dès que je parle, eh! vîte on eſt debout.
Je n'ai qu'à dire un mot, & dans l'Europe entiere,
Pour m'obéir, on quitte tout.
Je fus plus d'une fois redoutable au tonnerre;
Et quand il s'approche de moi,
Loin de reſſentir de l'effroi,
J'oſe, pour l'écarter, lui déclarer la guerre.
Surpris de ce diſcours, Zéphyr lui répondit:
Votre ſort eſt flatteur, il eſt ſans contredit
Gracieux autant qu'honorable;
Mais, avouez-le-moi, (ſans feinte il faut parler;)
Par vous ſeule êtes-vous ſi fort recommandable?
De rien n'êtes-vous redevable
A la main qui vous fait aller?

FABLE XIII.

FLORE ET L'IMPÉRIALE.

A La Déeſſe Flore un jour l'Impériale
Oſa tenir ce propos orgueilleux:
De la Nature libérale
J'ai reçu des attraits charmans & merveilleux;
Dans le vaſte Univers, il n'eſt rien qui m'égale,

Et cependant pour me cueillir
Aucun Mortel ne vient s'offrir.
Flore lui répondit : l'éclat qui vous décore
Vous rend l'honneur de ce séjour ;
Mais pour inspirer de l'amour,
Trop d'ambition vous dévore,
Et vous exposez trop vos charmes au grand jour.
Voyez dans ces Jardins la simple Violette :
Cette fleur, avec soin se cachant sous l'herbette ;
Des passans curieux excite les souhaits.
Si vous voulez charmer comme elle,
Prenez-la pour modele ;
Faites, en vous cachant, désirer vos attraits.

FABLE XIV.

LE SAUVAGE.

Un Sauvage ignorant les effets du Miroir,
Y vit de loin une figure
Qui copioit en tout son geste & son allure.
Soudain, par le courroux il se sent émouvoir ;
Croyant tout bonnement que derriere la glace
Quelqu'un s'étoit caché pour lui faire un affront.
Il avance ; &, d'un bras très-prompt,
Frappe le Miroir & le casse.
Tel est votre destin, vous que la haine aigrit
Contre un juste Censeur, qui dans un sage écrit

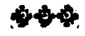
Vous peint de vos défauts un tableau véridique.
Calmez, foibles Mortels, le dépit qui vous pique.
De l'affront qu'on vous fait, vous êtes les Auteurs;
Evitez le Miroir, ou devenez meilleurs.

FABLE XV.

LE BAUDET PRUDENT.

L'AUTRE jour un Baudet de très-haute stature,
En vit un autre à la pâture
Dans un verger de murs enclos.
Pour le joindre, à l'instant d'un pied vif & dispos,
Il court; mais en entrant, ô fâcheuse aventure!
La porte étant trop basse, il s'écorche le dos.
Toujours depuis ce tems une fiévre intestine
Le fait trembler pour son échine.
La plus grande ouverture allarme ses esprits,
Et du plus loin qu'il voit la Porte Saint Denis,
Pour ne point s'écorcher, prudemment il s'incline.

O vous, que l'on voit aujourd'hui,
Dans certaine carriere, à certains maux en bute,
Aurez-vous, pour fuir la rechûte,
La même prudence que lui?



FABLE XVI.

LE BICHON TONDU.

ON tondit un bichon dans le cœur de l'Hyver;
Tous les Chiens du quartier vinrent lui faire fête.
Ah! Que vous êtes beau! Que vous avez bon air!
Cessez, cessez, dit-il, de me rompre la tête:
Au diantre soit la mode, & la main malhonnête.
Qui me tondit ainsi la peau!
Il est vrai que je suis plus beau:
Mais je géle, & le froid me va mettre au tombeau.

FABLE XVII.

LE BROCHET ET LE GARDON.

L'Autre jour compere Brochet
Vit un Gardon dans la Riviere;
Réveillé par ce doux objet,
Le bon repas que je vais faire,
Dit-il! A ces mots le Gourmand
Vous le saisit avidement,
Pour le croquer jusqu'à l'arrête.
Mais, quel est son étonnement,
Lorsqu'il sent au même moment
Certain hameçon qui l'arrête!

Au bout d'une ligne un Pêcheur
Avoit mis cet appât flatteur.
Notre homme, en son métier habile,
S'appercevant que le fardeau
Enfonçoit la ligne dans l'eau,
Tire vite, & voit maître Gille
Pendant au bout de son cordeau.
Dans l'instant, avec grande joie,
A la cuisine on vous l'envoie,
Et, comme il faut, poivré, salé,
Puis sur la serviette étalé,
De maint convive il fut la proye.
Bref, l'avaleur fut avalé.
On voit par cette Fable nôtre,
(Et le sens n'en est pas obscur,)
Qu'on se perd en perdant un autre,
Et que *par pari refertur*.

FABLE XVIII.

L'OISILLON.

SORTANT du nid de pere & mere,
Un Oisillon posa le piê
Sur une branche trop legere,
Trop foible pour lui de moitié.
La branche rompt, l'oiseau par terre
Tombe à la merci d'un passant,

Qui dans une cage resserre
Le captif en vain gémissant.
Vous que l'ambition inspire,
Jeunes & foibles candidats,
En voulant trop tôt vous produire;
Vous tombez dans le même cas;
Tâchez, en entrant dans le monde,
Qu'un solide appui vous seconde;
Car tout dépend du premier pas.
Lorsque par malheur on culbute,
De cette périlleuse chûte
Les trois quarts ne relevent pas.

FABLE XIX.

LE MOUCHERON ET LE LION.

VAINQUEUR des plus gros animaux,
Le superbe Lion se croyoit un Héros,
Dont jamais nul effort n'abattroit le courage.
Prosternés à ses pieds Cerfs, Sangliers, Taureaux;
Eléphans & Rhinoceros,
Tout lui rendit un humble hommage.
Le petit Moucheron, dont le Roi des Forêts
N'avoit fait aucun cas au fort de sa victoire,
S'opposa seul à tant de gloire,
Et changea la joye en regrets.

Comment donc! dit-il en lui-même;
Je laisserai jouir de son orgueil extrême
Ce Monstre, ce Tyran maudit!
Non, non: dans mon juste dépit,
Je m'en vais contre lui, moi seul, tout entreprendre.
Je suis petit; d'accord: mais l'Histoire nous dit
Qu'Eugene, Luxembourg, & le fier Alexandre,
Quoique d'un genre très-petit,
Forcerent maintefois les plus Grands à se rendre.
A ces mots, l'Insecte effronté,
Choisissant pour champ de bataille
L'oreille de sa majesté,
Lieu qui convenoit à sa taille,
En approche sans bruit, s'y loge avec fierté.
Le Lion, vainement de fureur transporté,
Rugit, se bat les flancs, s'agite & se travaille.
Rien ne peut déloger l'insolent embrion.
Dans sa griffe & ses dents, au Tyran nuls remedes;
Tellement & si bien qu'un simple Moucheron
Réduisit aux abois le Roi des Quadrupedes.

Cette Fable est pour enseigner
Qu'un petit ennemi n'est pas à dédaigner.

❧❧❧

FABLE XX.

FLORE ET LA TULIPE.

Un jour, en s'étalant au milieu d'un parterre,
La Tulipe, d'une voix fiere,
Dit à Flore: je vous soutien
Qu'à la terre je ne dois rien.
De la terre je serois fille!
Moi! Quel conte! Oh! que non; mon pere est Dieu
[du jour.
C'est par lui que je brille
Dans ce riant séjour.
Alors, pour s'élever hors du sein de la terre,
Elle fit un effort si grand qu'elle en sortit;
Mais, hélas! en quittant sa mere,
La fleur insolente périt.

FABLE XXI.

L'OR ET LA TRUFLE.

L'Or & la Trufle un jour s'entretenoient ensemble.
Je ne puis concevoir, dit la Trufle au Métal,
Comment de tant d'Humains la foule se rassemble,
Pour vous aller chercher dans votre lieu natal;
Vous de tous leurs malheurs l'instrument si fatal;

Vous qui portez partout & le trouble & la guerre,
Pourquoi vous tirent-ils du centre de la terre?
Et vous, répondit l'Or, quoique tous vos appas
Ne soient auprès de moi que piétre marchandise,
Pour vous ne font-ils pas souvent même sottise?
Quels soins pour vous trouver ne se donnent-ils pas?
A leur goût dépravé vous êtes plus exquise
Que le plus délicat morceau,
Et tous les jours leur gourmandise,
Pour enflammer leur sang, vous dérobe au pourceau.

FABLE XXII.

LE RUISSEAU AMBITIEUX.

UN Ruisseau sortant de sa source,
Fit des projets ambitieux.
Je suis bien fou, dit-il, de rester en des lieux
Où j'éprouve un destin chétif & langoureux.
Aprochons-nous des Grands, ce sont gens à ressource;
L'Océan peut me faire un sort délicieux,
Portons-lui sans délai mon hommage & mes vœux.
A ces mots Maître Rû précipita sa course;
Des eaux qu'il ramasse en chemin
Il s'enfle, il s'élargit: le voilà Fleuve enfin;
De vallons en vallons, allant d'un train rapide,
Et marchant à grands pas vers la plaine liquide.

Voulez-vous voir à quoi ſon projet aboutit ?
Plein du fol eſpoir qui le berce,
Après mainte & mainte traverſe,
Il vient à l'Océan ; l'Océan l'engloutit.

FABLE XXIII.

LA POULE ET LA FERMIERE.

PAR la Maîtreſſe, un beau matin,
Certaine Poule du jardin
Se vit honteuſement chaſſée ;
De ce ſenſible affront Cocote courroucée
Jura de s'en venger. Quand ? Dès le lendemain.
En effet, lorſqu'elle eut, au lever de l'Aurore,
Dépoſé ſon œuf en ſon nid,
La vindicative Pécore
Vîte le caſſe, & s'en nourrit.
Même choſe dix jours de ſuite.
La Maîtreſſe à la fin s'irrite.
Puiſque vous refuſez de payer votre écot,
Dit-elle, en la prenant, écoutez bien ce mot :
Poule qui ne pond pas, ne doit plus manger d'orge.
A ces mots, lui mettant le couteau ſous la gorge,
On l'envoya bouillir au pot.
Ceci nous fait voir l'imprudence
De ceux qu'aveugle la fureur ;
Et c'eſt ainſi que la vengeance
Tombe ſouvent ſur ſon auteur.

FABLE XXIV.

LE CARNAVAL DES DIEUX.

LES Dieux, au tems du Carnaval,
Se trouvant de loiſir pendant une journée,
Jugerent qu'ils devoient, juſqu'à l'heure du bal,
A divers petits jeux paſſer l'après-dînée.
Jupiter & Junon prirent leurs doux ébats
A cache-cache Mitoulas.
Le vieux Saturne avec Cybele
Aux proverbes, dit-on, s'égaya de plus belle;
L'Amour, la Fortune & Plutus
A Colin-Maillard s'amuſerent.
Cocqs-à-l'Aſne, rébus, propos interrompus;
Furent les paſſe-tems que les Muſes aimerent.
A cauſe de la rime, on vit Sire Apollon
Porter ſes vœux au corbillon.
Vulcain choiſit le ſolitaire.
Mars & la Reine de Cythère
Préfererent à ce jeu-là
Cache-cache, qui bais'ra-ça.
Pomone, avec le Dieu dont le cœur l'intéreſſe;
Par le gage-touché diſſipa ſa triſteſſe.
Mercure, Hebé, Flore & Zéphir,
D'autres Déïtés en grand nombre,

Pour mettre à profit leur loisir,
S'en furent tous jouer à l'ombre.
Chacun a sa chacune au céleste lambris.
Au milieu d'un cercle de Ris,
Tout jouoit, tout goûtoit une entiere allegresse ;
Tout, hormis certaine Déesse,
Qui porte le nom de Thémis.
L'Intérêt ce jour-là bâilloit à ne rien faire ;
C'est à moi que Thémis aura, dit-il, affaire.

FABLE XXV.

REPROCHES DE LA FORTUNE AUX HOMMES.

LA Fortune disoit un jour :
La plûpart des Humains viennent jusqu'à ma cour
M'accuser hautement des plus légers caprices ;
Je leur fais, disent-ils, grand nombre d'injustices ;
C'est moi qui les culbute au ténébreux séjour,
C'est moi qui sous leurs pas creuse des précipices.
Pour parler ici sans détour,
Peut-être à quelqu'un d'eux ai-je fait quelque tour.
Mais combien me doit-on de plaisirs, de services !
Combien, par mon soin bienfaisant,
Se sont tirés de la détresse !
Combien du plus bas lieu montés au plus haut rang
S'enyvrent des douceurs d'une entiere allegresse !

A combien de Mortels sans vertu, ni talens,
Me voit-on tous les jours prodiguer la richesse!
Rien n'est si commun; cependant
J'entends des reproches sans cesse,
Et jamais de remercîment.

FABLE XXVI.

L'IROQUOIS A PARIS.

UN jour aux environs d'une Place publique,
Qu'on nomme la Halle, à Paris,
Un Iroquois, tout frais arrivant d'Amérique,
Vit de gros potyrons & des melons petits,
Etalés en même boutique.
Il entre, on lui dit de choisir.
Le Sauvage ignorant à ses yeux s'en rapporte,
Et par la quantité se laissant éblouir,
Au mépris du Langeais, digne de son desir,
Il prend la citrouille, & l'emporte.
Ne nous moquons point de son choix:
Tous les jours sur cet Hémisphère,
En toute autre matière,
Nous voyons bien des Iroquois.

FABLE XXVII.
LES PLAINTES DU NOYER.

L'AUTRE jour un Noyer, qu'une Etoile fatale
Du grand chemin fit voisin de trop près,
Exprima par ces mots ses douloureux regrets :
Quelle peine, ô Fortune, à ma peine est égale ?
Pour me piller & dépouiller,
Chaque jour on me fait outrage sur outrage.
Les passans, animés de fureur & de rage,
Font leur plaisir de m'accabler.
Suis-je digne, grands Dieux ! d'un si cruel partage ?
Tandis que tant d'Humains, dans le sein de la paix,
Jouissent tous les jours de leurs larcins secrets,
Les biens que je produis me rendent misérable ;
Et je me vois, hélas ! par un sort déplorable,
La victime de mes bienfaits.

FABLE XXVIII.
LE MOUTON PUNI.

DANS une marre, Jean Mouton
Voulut boire un jour, ce dit-on ;
Le bord ne pouvant lui suffire,
Il fut au milieu bien & beau :
Mais il périt, le pauvre Sire,
En voulant boire en trop grande eau.

FABLE XXIX.

L'AMOUR ET LA RAISON.

LA Raiſon dit un jour
Au petit Dieu d'Amour :
Te verra-t-on toujours faire tant de folies ?
Mes yeux, lui répond-il, d'un bandeau ſont couverts;
Et mon aveuglement excuſe mes travers.
Mais vous, qui m'avez fait plus de cent avanies,
Madame la Raiſon, vos deux yeux ſont ouverts.
Malgré ce ſecours favorable,
(Avouez-le de bonne foi,)
Vous montrez-vous plus raiſonnable,
Et faites-vous moins de fautes que moi ?

FABLE XXX.

LA VIGNE ET LES DEUX AMIS.

UN jour, chemin faiſant, quelqu'un fit la trouvaille
D'un certain bois mal fait, ſec, noueux & tortu;
Il le ramaſſe. Que fais-tu,
Dit un de ſes amis ? ceci n'eſt rien qui vaille ;
Je n'en donnerois pas la valeur d'une maille,
Pas même, en vérité, ce qu'on nomme un fétu.

Je t'en ferai voir la vertu,
Reprit l'autre ; & de fait, avant que la journée
Par les ombres fût terminée,
Il fut planter ce bois dans un terroir pierreux,
Où le Midy dardoit ses feux.
Deux ou trois ans passés, notre homme s'achemine
Chez son ami, le mene & le conduit
Où ce bois avoit pris racine.
Tiens, tiens, regarde un peu ce fruit ;
C'est dans ce grain charmant qu'est la liqueur divine
Qui dans l'instant détruit
L'humeur sombre & chagrine ;
Et par le bois tortu l'un & l'autre est produit.
Ami, cet exemple t'instruit,
Qu'il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.

FABLE XXXI.

LE MÉRITE ET LA FORTUNE.

A L'aveugle Divinité,
Le Mérite un jour fit quérelle.
Tous les jours, lui dit-il, je vous vois avec zèle
Faire nâger des Sots dans la prospérité.
De Gens sans nom, sans foi, sans cœur & sans cervelle
Vos bienfaits trop souvent font la félicité.
Que vous ai-je fait moi, pour m'être si cruelle!
Mon

Mon ſçavoir & ma probité
N'ont-ils pas enfin mérité
Que vous ne ſoyez plus à mes vœux ſi rebelle ?
Ces clameurs ne vous vont pas bien,
Ceſſez votre injuſte murmure :
Je veux bien, lui dit-elle, être votre ſoutien.
Si vous m'obéiſſiez, bientôt, par mon moyen,
Vous ſeriez maître d'un gros bien :
Mais, comment voulez-vous que je vous en procure ?
Vous ne recevez jamais rien,
Sans donner votre ſignature.
L'ingénieux Micmac vouloit vous mettre au fait :
Ses leçons vous auroient appris par quelle adreſſe
Des honneurs, en rempant, on atteint le ſommet ;
Vous l'avez renvoyé tout net.
La moindre peccadille bleſſe
Votre ſotte délicateſſe.
Jamais dans les amours des Grands
L'Intrigue ne vous intéreſſe ;
A la Cour pas un brin d'encens ;
Chez Plutus jamais de ſoupleſſe.
Au Faquin brillant & doré,
A l'Ignorant plein de richeſſe,
Vous vous croiriez deshonoré,
Si vous faiſiez une carreſſe.
Et vous oſez vous plaindre encor !
Allez, allez, pauvre butor,

Vous n'aurez jamais ſou ni maille ;
L'Honneur, le fier Honneur, qui vous flatte ſi fort,
Ne vous produira rien qui vaille :
Et vous aurez le triſte ſort
De mourir un jour ſur la paille.

FABLE XXXII.

LE HESTRE.

DANS les jours d'Eté certain Hétre
Donnoit de l'ombrage à ſon Maître ;
Ses longs rameaux qui s'étendoient,
De l'orage le défendoient.

Malgré cet important ſervice,
Du Maître voyez l'injuſtice !
Dès qu'il vint à geler un peu,
L'arbre coupé fut mis au feu.

L'exemple ci-deſſus regarde
L'ingratitude d'un Seigneur.
Etes-vous utile ; il vous garde :
Ne l'êtes-vous plus ; ſerviteur.

FABLE XXXIII.

L'ARAIGNÉE.

LA fileuſe Arachné, dans un coin triſte & ſombre,
Entre deux ſoliveaux avoit tendu ſes rets ;

Les Mouches dans ce lieu n'alloient pas en grand [nombre :
Partant, dans ses repas, elle avoit peu de mets.
Ici, dit-elle un jour, je ne vis qu'avec peine;
Aggrandissons notre domaine,
Et dans un lieu plus vaste étendons nos filets.
Ce qui fut dit, ne fut pas long à faire :
La voilà qui se met à filer de maniere
Que jusqu'à la croisée étendant son manoir,
Son travail par quelqu'un se fit appercevoir.
Aussitôt le balai fait rage ;
Adieu la toile, adieu l'ouvrage ;
Tout fut raflé dans le moment :
Au maudit instrument elle-même accrochée,
Ne s'en vit détachée,
Que pour subir encor un plus cruel tourment.
Elle périt enfin, & paya, de sa vie,
La malheureuse envie
De vivre abondamment.

FABLE XXXIV.

LE LYS ET LA VIOLETTE.

LE Lys, d'un ton plein de fierté,
Dit un jour à la Violette :
Comment donc ! petite Fleurette,

Vous avez la témérité,
De vous placer à mon côté !
Loin de moi vîte qu'on se mette ;
Cachez-vous dans l'obscurité
Où votre bassesse vous jette.
Il vous sied bien, en vérité,
Foible & rempante créature,
Vil embrion de la Nature,
D'approcher de ma majesté :
Devant votre seigneur & maître,
Si vous osez, à l'avenir,
Sans mes ordres exprès, paroître,
Je vous promets de vous punir
De façon que, de votre vie,
Vous n'aurez pas, petite amie,
La faculté d'y revenir.
D'une voix haute, en plein parterre,
Ainsi parla Monseigneur Lys.
L'humble Violette s'attere ;
De frayeur ses sens sont saisis.
La pauvrette enfonce sa tête
Dans ses feuilles, si bas, si bas,
Que près d'elle en vain l'on s'arrête ;
L'œil le plus fin ne la voit pas.
Le Soleil, alors sans nuage,
Montroit aux humains son flambeau ;
Mais bientôt un affreux orage
Succede à ce calme si beau :

Des Sujets qu'Eole gouverne,
Le plus terrible & le plus fort
Quitte, en mugiſſant, ſa caverne,
Et briſe la priſon du Nord;
Porté ſur une aîle rapide,
Il vole où la fureur le guide,
Rien ne réſiſte à ſon effort.
Le ſuperbe Lys ſur ſa tige,
Qu'avec arrogance il érige,
Semble l'appeller au combat.
De ton ſort l'heure déciſive
Va ſonner; tremble, tremble, fat.
Aquilon dans l'inſtant arrive,
Fond ſur lui, l'attaque & l'abbat.
Sa tête mourante & défaite
Tombe aux pieds de la Violette,
Qui le voyant en cet état,
Dit humblement: que je rends grace
Aux Dieux de m'avoir fait ſi baſſe!
J'aurois ſubi même malheur.
Puiſſent vos pareils, Monſeigneur,
Profiter de votre diſgrace,
Et moins exalter leur grandeur!



FABLE XXXV.

LE VERMISSEAU ET LA POMME.

Une Pomme, chez qui logeoit
Un Vermiſſeau qui la rongeoit,
De ſon peu de reconnoiſſance
Se plaignit en ces mots : Tu me dois la naiſſance ;
Perfide ! Depuis que tu vis,
C'eſt moi ſeule qui te nourris ;
Ma mort, (qui le croiroit ?) en eſt la récompenſe ;
Et c'eſt par toi que je péris.
Fils ingrats, voilà votre image :
Puiſſiez-vous faire un bon uſage,
De ce judicieux avis !

FABLE XXXVI.

L'ORANGER.

Il eſt certain arbre en Provence,
Qui ſçait en même-tems porter fruit, feuille & fleur ;
C'eſt un don de grande valeur.
Il en conçut une arrogance,
Qui fut cauſe de ſon malheur.
Un jour la Vanité, monſtre aux hommes funeſte,
Vint le voir & lui dit tout bas :

D'où vient que dans ces lieux votre Excellence reste ;
Je vous assure & vous proteste
Que vous n'aurez, dans ces climats,
Qu'une fortune très-modeste.
Pour être trop commun, de vous on ne fait cas ;
On croit faire beaucoup, lorsque l'on vous regarde.
Sortez, il en est tems, de cet état obscur ;
Vous êtes près de l'âge mûr,
Tems auquel l'intérêt veut que l'on se hazarde.
Sus, sus, mettez-vous en chemin,
Rendez-vous vers la Capitale ;
Approchez-vous du Souverain,
Votre gloire sera suprême & sans égale.
Dans un jardin délicieux,
Où l'Art embellit la Nature,
Vous enchanterez tous les yeux
Par l'éclat de votre figure :
Tous vos voisins jaloux respecteront vos loix ;
Vos pommes d'or feront les délices des Rois.
Les Provençaux, Gent cauteleuse,
Ne sont pas aisés à duper ;
Celui-ci, par cette enjoleuse,
Se laissa pourtant attraper.
Sur un large brancard transporté vers Lutece,
On le cherche, on l'admire, il est comblé d'honneurs ;
Quel triomphe ! quelle allégresse !
Les regards du Monarque & de tous les Seigneurs

Honorent ses fruits enchanteurs :
Cétoit pendant l'Eté , tems propre à son espéce.
L'Hyver vient ; il sévit : ses cruelles rigueurs
Font gémir l'Oranger, changent les ris en pleurs ;
De la bise éprouvant la fureur inhumaine,
Et forcé d'être prisonnier,
Dans une maison soûterraine,
Il passe deux saisons en triste casanier.
Cette Fable nous dit qu'on s'expose à la peine ;
Sitôt que de sa sphère on sort imprudemment ;
En dépit des clameurs de l'ambition vaine,
Demeurons dans notre élément.





ALLÉGORIES.



DU Caprice & de l'Inconſtance,
Certaine Déité jadis reçut le jour ;
On la nomme la Mode. Elle ſe plaît en
[France,
Et Paris fut toujours ſon principal ſéjour.
Coëffure, habits, façons, couleurs, deſſeins, friſure,
Plaiſirs, jeux & talens, ragoûts, langage, allure,
Regnent, quand il lui plaît, & tombent tour à tour.
Tel à qui nous voyons faire aujourd'hui la cour,
Par la Mode chaſſé, ſera demain retraite.
La Mode fait qu'un bon Poëte,
Un grand Auteur, un bel Eſprit,
Céde à de moins ſçavans qu'elle met en crédit.
La Mode fait qu'on ſacrifie
Un homme de mérite à d'indignes rivaux.
La Mode fait que l'on oublie
Ses vieux amis pour des nouveaux.
Mais pour comble d'extravagance,

En

Et ce qui me paroît un trait plus vicieux,
C'eſt que la Mode étend ſes droits & ſa puiſſance,
Juſqu'au culte qu'on doit aux Citoyens des cieux.
On change à cet égard, comme en toute autre choſe :
Tous les jours, ſans ſujet, ni cauſe,
On voit les nouveaux Saints faire oublier les vieux.

DANS les Cieux Jupiter, un jour,
Voulut par un grand bal illuſtrer ſa mémoire;
Le Dieu qui ſur les cœurs emporte la victoire,
S'y rendit en rabat, ainſi qu'en manteau court;
Pluton d'un Médecin prit la perruque noire;
La Chicane en Themis brilla dans cette Cour;
Bacchus s'y préſenta ſous les traits de Grégoire;
Vulcain ſous le manteau d'un Commis bruſque & lourd;
La Folie y parut ſous l'habit de la Gloire;
L'Intérêt prit l'habit du Zèle & de l'Amour.

UN jour pour chercher le Bonheur,
La Raiſon projetta de faire un grand voyage;
Toute prête à partir, deux chemins, par malheur,
Se trouverent ſur ſon paſſage;
L'un étroit, raboteux, & d'épines rempli;
L'autre uni, grand, commode, & de fleurs embelli.
Ce dernier, dit-elle, eſt, ſans doute,

La meilleure & plus belle route.
Sans balancer vîte elle y va.
Sçavez-vous ce qu'elle y trouva ?
Au bout d'une longue avenue,
Où se jouoient Flore & Zéphir,
De frais & d'ombrage pourvue,
Le temple brillant du Plaisir
Frappe agréablement sa vûe.
Contente du chemin qu'elle avoit sçu choisir,
Elle entre ; mais à peine elle eut passé la porte,
Que par un monstre horrible elle se sent saisir :
Le Regret est le nom que ce monstre affreux porte.
Dès qu'il tint la Raison, l'inflexible vautour
Se fit de la ronger une cruelle joye. . . .
Elle séche d'ennui dans ce fatal séjour,
Et de l'erreur qui la fourvoye,
Elle est encore, dans ce jour,
La triste victime & la proye.

DIEU nous gard' des intrus ; c'est l'engeance du [Diable.
La Justice autrefois reçut dans son Palais
Une vieille Normande, étique, misérable,
Subtile, cauteleuse, aimant avec excès
La noise, les débats, la guerre & les procès.
La Chicane est son nom ; bientôt cette traîtresse

Du logis emprunté se rendit la maitresse :
Chaque instant tour nouveau, chaque jour quelque trait.
Malheur aux bonnes gens qui tombent sous ses pattes ;
Le droit & l'équité sont le triste jouet
De ses rubriques scélérates.
Bref, la Normande a si bien fait,
Qu'elle a chassé Themis de ses propres Pénates.

UN jour le Respect en courroux,
Fut trouver Cupidon dans un cercle de Dames,
Et lui dit d'un ton aigre-doux :
Je ne connois plus rien en vous.
Comment donc ! autrefois je conduisois vos flammes ;
Je réglois vos transports, je dictois vos discours,
Vous me faisiez l'honneur de m'écouter toujours.
Aujourd'hui, sans regle & sans guide,
Plus effronté qu'un Grenadier,
Vous brusquez un sexe timide,
Qu'il faut solliciter, ménager & prier.
De la licence ainsi franchit-on la barriere ?
Alexandre & Cyrus sçavoient bien leur métier ;
Comme eux, pour mériter un amoureux salaire,
Il faut, pendant dix ans, obéir & complaire :
Vous, dès le second jour, souvent dès le premier,
De vos soins, par vos mains, vous osez vous payer.
Tout beau, Monsieur le téméraire !
Demandez, demandez, aux Dames que voilà,

Ce qu'elles pensent de cela.
Cupidon lui sourit; mon cher, dit-il, j'espere
Que, sur un pareil point, elles penseront bien.
Oui, répond le grondeur, si c'est moi qu'on écoute:
Mesdames, répondez. Là finit l'entretien.
De ce qu'on doit penser, mon esprit est en doute;
Mais le cercle coëffé ne lui répondit rien.

L'Intrigue autrefois dans Bordeaux,
Séjour témoin de sa naissance,
Vivoit au sein de l'abondance.
La Curiosité lui dit un jour ces mots:
Croyez-en mon conseil, changez de résidence;
Ces lieux qui vous paroissent beaux,
Sont les moins charmans de la France.
Trop longtems la Garonne occupe vos travaux.
Cherchez un champ plus vaste, où, par votre science,
Vous ayez tous les jours des triomphes nouveaux.
L'Intrigue, comme on sçait, n'aime pas le repos;
Elle est, de sa nature, & remuante, & vive.
De Bordeaux elle sort, à Paris elle arrive;
Ses vœux y sont contens, elle y fait grand fracas;
Chaque jour des exploits, tous les jours quelqu'homage.
Si vous voulez encor triompher davantage,
Lui cria l'Intérêt, portez plus loin vos pas:
Honorez de votre présence

Certain lieu qu'on nomme la Cour.
Elle s'y rend en diligence.
Dans cet ambitieux séjour,
On l'occupe si fort, elle a tant de puissance,
Ses travaux sont si grands, ils ont tant de succès,
Qu'elle a pris le dessein de n'en sortir jamais.

LA Fortune, pour me séduire,
Dans tout son brillant vint à moi;
Si tu veux suivre mon empire,
Tout ce que tu vois est à toi.
Vois-tu, dit-elle, l'abondance,
Les trésors, la magnificence,
Les jeux, les plaisirs, la bombance,
La pompe, l'éclat, la splendeur,
Les dignités & la grandeur?...
Oui, mais par tous ces biens mon ame est peu séduite.
Adieu ... Demeure ... Non; je suis ...
[Pour quel propos?....
Rien n'est si beau que votre suite:
Mais je n'y vois point le repos.

DANS l'Isle du Plaisir il est deux vieilles sœurs,
Qui portent toutes deux le nom de Jouissance;
Mais pour les qualités, les façons, les humeurs,

On trouve entr'elles deux très-grande différence.
Vif & délicat ſentiment,
Gracieux & doux caractere,
Reſpectueux tranſport, flatteur empreſſement,
Sont le partage heureux dont jouit la premiere.
Dans les prés, le gazon; dans les bois, la fougere;
Dans les jardins, jolis berceaux;
Dans les villes, lit de repos
Sont ſa réſidence ordinaire.
La tendre Adoleſcence eſt ſujette à ſes loix:
C'eſt celle que l'Amour honore de ſon choix.
Sa ſœur eſt peſante, groſſiere,
Brutale, ſombre, volontaire,
Taciturne, mauſſade en tout,
Ne montrant ni douceur, ni ſentiment, ni goût,
Donnant toujours courte audience,
Et n'ayant pas grand appétit.
Phœbus, en ſe couchant, l'Aurore en ſa naiſſance,
Sont les témoins de ſa préſence.
Le feuillage naiſſant, le gazon qui fleurit,
N'ont point d'agrément qui lui plaiſe:
Pour être toujours à ſon aiſe,
A Madame il faut un bon lit:
C'eſt celle que l'Hymen pour les époux choiſit.

IL ne faut point d'effort pour conduire un bateau
Qui deſcend vers la mer, & ſuit le cours de l'eau;

Mais, s'il faut aller en arriere,
Contre le fil de la riviere,
Le plus habile conducteur
De l'obstacle souvent ne peut être vainqueur.
Contre la pente naturelle,
Lorsque tu veux pousser notre barque, Raison,
Que ta foible rame peut-elle ?
Malgré tout l'effort de ton zèle,
Bientôt, hélas ! bientôt plus fort que l'Aquilon,
Le vent des passions brise ton aviron.

L'Amitié n'est pas facile,
Sur le choix d'un logement ;
Elle aime un quartier tranquille,
Pour converser librement.

Le plus beau manoir l'ennuie,
Quand elle y voit du vernis ;
Des hauts & bas ennemie,
Elle veut des lieux unis.

Son déplaisir est extrême,
Dans un lieu sombre & couvert ;
Le grand jour est ce qu'elle aime,
Partout elle veut voir clair.

D'une architecture folle
Méprisant les vains rapports ;
Elle défend qu'on immole
L'intérieur aux dehors.

Telle eſt enfin ſa maniere,
Qu'il ne faut, dans ſon ſéjour,
Point de porte de derriere,
De recoin, ni de détour.

Jamais pour ſa réſidence,
Nul endroit n'eſt deſtiné,
Qu'il ne ſoit, par ſa prudence,
Mûrement examiné.

Mais lorſque le ſort propice,
Lui fait trouver une fois
Un bon & commode hoſpice,
Un lieu digne de ſon choix ;

Elle en fait ſon domicile,
Et ſon cœur s'y plaît ſi fort,
Que ſouvent dans cet aſyle
On la voit juſqu'à la mort.

Cupidon, tout au contraire,
Sans rien voir, loge en tout lieu ;
Mais il n'y ſéjourne guère :
Vîte, il part, ſans dire adieu.

Le terme de vingt-quatre heures
Lui ſuffit, & l'étourdi
Fait quelquefois ſix demeures,
Du Dimanche au Samedi.

❧❧❧

C'EST en vain que l'on court au pays d'Opulence,
Pour arriver au lieu qu'on nomme Bon-repos.
L'un touche à l'autre en apparence ;
Mais qui les croit voiſins, le croit mal-à-propos.
Entr'eux ſi grande eſt la diſtance,
Que plus un voyageur vers le premier avance,
Plus à l'autre il tourne le dos.

QUAND la Raiſon quitta le ſéjour du tonnerre,
Pour demeurer ſur terre,
Elle habita d'abord un féminin cerveau.
De caprices, d'orgueil, d'erreurs & de folie,
Cette tête remplie
Lui fit bientôt chercher un aſyle nouveau.
Chez l'homme elle courut ; ce fut bien pis encore :
Injuſtice, larcin, fourbe, malignité,
Parjure, trahiſon, menſonge, cruauté,
Et d'autres monſtres qu'elle abhorre,
La firent déloger au tiers d'une ſaiſon.
Quelle demeure déteſtable,
Dit-elle, en déſertant ſa deuxieme maiſon !
L'ennemi le plus redoutable
Qu'ait à combattre la Raiſon,
C'eſt l'animal, hélas ! qui ſe dit raiſonnable.

SUR l'amoureuſe mer, quand un jeune cœur flotte,
L'eſpérance eſt le vent qui le pouſſe d'abord ;
Mais l'orage bientôt s'oppoſe à ſon effort.
Après quelqu'ouragan, qui longtems le ballotte,
Le calme, qui renaît, le fait aller à bord.
Il y rencontre un triſte ſort ;
L'Amour qui lui ſert de Pilote,
Périt avec lui dans le port.

AU bout d'une longue avenue
De charmes qui, de loin, nous paroiſſent très-beaux,
L'Hymen préſente à notre vûe
Un champ fermé de murs, & ſemé de pavots.
C'eſt-là qu'on voit le ſouci croître ;
C'eſt-là qu'au mois de Mai la ronce & le chardon
Sont les plus belles fleurs qui s'y faſſent connoître.
C'eſt-là que l'on entend un fâcheux oiſillon
S'ébaudir aux dépens du maître,
Et deux fois dans ſon chant répéter même ſon.
C'eſt-là qu'un air glacé nous tranſit, nous morfond ;
Et malgré ce grand froid, c'eſt-là que l'on voit naître
Des couſins dont l'aiguillon traître,
Quand nous n'y penſons pas, vient nous piquer au front.

L'Espérance ne nous tient guère
Ce qu'elle a promis à nos vœux.
Un jour ses conseils dangereux
Me firent sottement entreprendre une affaire,
Dont le destin fut malheureux.
Je lui donnai, dans ma colere,
Les noms les plus injurieux.
Ton murmure, dit-elle, est injuste, odieux;
Ne t'en prends qu'à toi seul du sort qui t'est contraire.
Quand je flattai tes vœux d'un succès éclatant,
Je ne te le promis qu'autant
Que tu te livrerois au travail nécessaire.
Pour l'avoir négligé, tu ne mérites rien.
Travailler, c'est ton lot; promettre, c'est le mien.
Chacun doit ici bas remplir son ministere:
J'ai fait mon devoir, fais le tien.

Junon, fiere autant que jalouse,
Reçut un jour avis que son mari Jupin,
Sans le secours de son épouse,
Avoit sçu mettre au jour un être tout divin.
Voyons, dit-elle en elle-même,
Si Jupiter lui seul peut engendrer ainsi.
La voilà, dans l'instant, qui, d'un effort extrême,
Se gonfle, & fait si bien, qu'elle produit aussi.

Mais admirez la différence!
Ce Dieu fit une fille, & la Déesse un fils.
Pleine de sens, d'intelligence,
L'une éclaire nos pas, & guide nos esprits;
L'autre inégal, quinteux, bisarre,
Nous trouble, nous perd, nous égare.
La premiere est toujours fidelle à la raison;
Le second ne connoît ni regle, ni justice.
De l'une, Minerve est le nom;
L'autre s'appelle le Caprice.

AUTREFOIS dans Cythere, Amathonte & Paphos,
L'Amour faisoit tout par lui-même;
Par des soins attentifs, par d'assidus travaux,
Il marquoit aux mortels sa vigilance extrême.
Depuis que le fripon réside en ce séjour;
Depuis qu'il voit souvent & la Ville, & la Cour,
L'indolence est son lot, la paresse est son vice.
Comme un Bénéficier dans son fauteuil assis,
Pour faire son devoir, & remplir son office,
Depuis quelque tems, il a pris
Un Intendant à son service.
Cet Intendant, nommé Caprice,
Gouverne, comme il veut, le maître & la maison.
Grand ennemi de la justice,
Sur lui la regle & la raison
N'ont pas un plus puissant empire,

Que ſur l'eſprit de Cupidon.
D'où s'enſuit que chez eux tout eſt, pour ainſi dire,
Dans le déſordre & l'abandon.
Des Seigneurs imitant la conduite ordinaire,
Meſſire Amour vit aujourd'hui,
Sans ſe mêler d'aucune affaire;
Le caprice fait tout pour lui.

NOs voiſins dans la bouche ont toujours ce beau [terme:
Liberté, liberté.
Au poiſſon qu'un étang renferme,
On peut les comparer dans leur crédulité.
Ce poiſſon qui dans les eaux nâge,
Mais dont l'eſpace eſt limité,
Trompé par un faux avantage,
Se croit libre au milieu de ſa captivité.

LA Nature eſt la ſœur de l'Art;
Mais avec le monde étant née,
Et lui n'étant venu que tard,
Elle eſt de beaucoup ſurannée.
Par conſéquent elle a des droits,
Que doivent reſpecter les loix.
Suivant celle qui fut donnée,
Par le conſeil des Dieux où préſidoit Thémis,
L'Art toujours à ſa ſœur aînée

Doit être entierement soumis ;
Avec d'autant plus de justice,
Que, quoique l'Art, près de sa sœur,
Soit encore jeune & novice,
Quelquefois néanmoins c'est un vieux radoteur ;
Au lieu que, malgré sa vieillesse,
La Nature a toujours même esprit, & sagesse,
Qu'elle eut dans sa premiere fleur.

LA Crainte, le Devoir, l'Honneur & la Raison,
Pour leur cause commune, un jour se rassemblerent.
Contre le petit Cupidon,
Tous quatre longtems déclamerent.
L'Honneur, d'une voix de Stentor,
Se faisoit entendre à la ronde :
Le Devoir, qui toujours contre les plaisirs gronde,
Donnoit, en mugissant, des leçons de Mentor.
Par les sons trop aigus de sa voix glapissante,
La Raison copioit un Faucet d'Opéra.
La Crainte même, ce jour-là,
N'avoit pas la voix si tremblante.
Chacun d'eux, sur différent ton,
Signala sa haine & sa rage.
On ne s'entendoit pas dans toute la maison,
Tant ces quatre bavards y faisoient de tapage.
L'Amour parut alors, & cet aimable enfant

Ne dit qu'un petit mot, en nommant Sylvanire.
De ce mot effet surprenant!
La Crainte perd la voix: Raison, la tienne expire;
Le Devoir est muet, l'Honneur l'est à son tour:
Tout se taît où parle l'Amour.

Que le Plaisir sçait bien nous fasciner la vûë!
Leger, mince, fluet, & de taille exiguë,
Quelque part qu'il porte ses pas,
Il est toujours suivi d'une grande figure,
Qui pend à sa ceinture,
Mais que l'on ne voit pas.
Ce spectre affreux, Regret se nomme.
Or, qu'on me dise à présent comme
Il se peut, qu'un Nabot couvre un Géant, si bien
Que, s'il étoit encor des Argus sur la terre,
Je suis sûr qu'au Plaisir adressant leur visiere,
Du Regret qui lui touche ils n'appercevroient rien.





TABLEAUX DE LA NATURE.

J'AI plus de plaisir mille fois,
A voir les jeux de la Nature,
Ses dons épars à l'aventure,
Sans art, sans étude, & sans choix;
Qu'à voir la riche architecture,
Le marbre, l'or & la peinture,
Qui parent les Palais des Rois.
Près d'une fontaine un arbuste,
Docile au soufle de Zéphir,
Me plaît mieux que l'aspect auguste
D'un vase, d'un terme, & d'un buste,
Que le goût fit avec plaisir.
L'onde, qui dans les airs s'élance,
Prodige heureux de l'art vainqueur,
Dans toute sa magnificence,
Ne m'offre rien de si flatteur,

Qu'un ruisseau dont l'onde argentine,
Miroir mobile & tremblotant,
Court humecter, en serpentant,
Le pied d'une rive voisine,
Dont il rend l'émail éclatant.

LA Nature prudente & sage
Veut qu'au soutien de son ouvrage
Tout être vigilant cherche à contribuer.
Au soin de la perpétuer,
Elle attache un plaisir, dont la charmante yvresse
A la servir sçait engager
Les animaux qu'on voit marcher, voler, nâger ;
Et les met à profit, chacun dans leur espéce.
Si certains petits Vers, du travail grands amis,
Dans le tems des chaleurs nous filent des habits,
Avec tant d'ardeur, & d'adresse ;
S'ils s'attachent si fort au soin de nous servir,
C'est qu'ils y trouvent un plaisir,
Qui les pique, & les intéresse.
Si pendant la belle saison,
Dans chaque parterre & bocage,
Les Abeilles, pour notre usage,
Vont cueillir leur douce moisson,
Le doux plaisir est l'aiguillon
Qui les excite à leur ouvrage.

Qui fait multiplier fur terre, & dans les airs,
Pour nous alimenter, tant de gibiers divers ?
Quel motif, dites-moi, porte à la géniture
Les poiffons dont on voit les étangs fe garnir ?
Quand Mai ramene la verdure,
Qu'eft-ce qui fait qu'Io, fortant de la pâture,
De lait affidument vient nous entretenir ?
Qui fait que le pigeon ; voyant Mars revenir,
De tant de volatils enrichit la Nature,
Pour nous repaître & foutenir ?
Qu'eft-ce qui porte enfin la poule à nous fournir
Des œufs, & des pouffins, pour notre nourriture ?
C'eft, à n'en pas douter, le charme du plaifir.
Otez le plaifir de la terre,
Alors à la Nature entiere
Un hyver éternel fe fera reffentir,
Nous verrons cette bonne mere,
Les yeux fermés à la lumiere,
Dans l'engourdiffement bientôt s'anéantir.

IL n'eft rien ici bas qui veuille voir fa fin.
Comme aucun privilége, aucun droit n'en délivre,
L'amour-propre, du moins, ce moteur fouverain,
Veut qu'en des rejettons nous cherchions à revivre ;
C'eft un défir qu'en nous a gravé le Deftin.
La mere des humains, la Nature elle-même,

Comme nous, se chérit & s'aime.
Je crois, si son Auteur contentoit ses souhaits,
Qu'elle ne finiroit jamais.
Sa grande attention, sa vigilance extrême,
Sur cet article me surprend,
Et dans le fond du cœur sans cesse je l'admire,
Quand je vois les soins qu'elle prend
De ce qui peut la reproduire.
Regardez le légume en Egypte adoré,
Voyez combien de fois son germe est entouré;
Considérez la noix, le maron & l'amande;
Voyez, comme elle a soin qu'un double mur défende
Leur germe utile au genre humain.
Considérez le grain qui nous fournit à boire;
Pour nous perpétuer son jus consolatoire,
Sa peau sert d'enveloppe au germe du raisin.
La Nature a voulu que le germe divin
D'un fruit, qui sur tout autre emporte la victoire,
Fût caché dans la pêche, & nourri dans son sein.
Soumis à ses décrets, le fertile pepin,
Se tient clos & couvert dans le cœur de la poire,
Et sur ses volontés le chêne se réglant,
Tient son germe enfermé dans la coque du gland.

VOIR au mois de Septembre un espalier brillant,
Qui promet à nos goûts un dessert excellent,

C'eſt un ſpectacle beau ; mais voulons-nous apprendre
Les ſoins de la Nature, & ſes reſſorts prudens :
Que de ces arbres abondans,
Notre eſprit, un moment, perce l'écorce tendre ;
Regardons le travail qui ſe fait au-dedans.
D'une ardeur vive & curieuſe,
Suivons ce ſuc végétatif,
Qui, prenant dans le ſein de la terre amoureuſe
Un mouvement toujours actif,
De rameaux en rameaux ſe répand à la ronde,
Pénetre, rafraîchit tous les fruits tour à tour,
Et les nourrit enfin par ſa vertu féconde,
Pour les mettre en état de nous nourrir un jour.

AVANT que le grain ſalutaire,
Qui ſert au genre humain d'aliment ordinaire,
Parvienne à ſa maturité,
Combien de ſoins a-t-il coûté ?
Il faut, pour préparer la terre
A recevoir, faire germer,
Subſtanter & nourrir ce qu'on doit y ſemer,
Par un diſpendieux & long préliminaire,
L'engraiſſer, marner & fumer.
Il faut, qu'au milieu de l'Automne,
Du ſoc le fer lourd & tranchant,
Traîné par deux chevaux, ou bœufs, qu'on aiguillonne,

Ouvre les entrailles d'un champ,
Le brise, amollisse, & sillonne.
Pour lever tout obstacle au progrès du froment;
Depuis l'aube du jour, jusqu'au soleil couchant,
Quand la terre est ensemencée,
Il faut, & sans retardement,
Que sa surface soit hersée,
Pour serrer le germe en son flanc.
Depuis que le bout de la tige
Pointille sur notre horison,
Jusques au tems de la moisson,
Il est des soins, que la Nature exige;
Plus ou moins, suivant la saison.
Quand du brillant fils de Latone
Les rayons hâtifs & féconds
De Cérès ont mûri les dons,
Quelle peine n'a pas celui qui les moissonne?
Il faut qu'en la plaine arrivé,
Avant que Phœbus soit levé,
Sans trève, sans repos, il se livre à l'ouvrage.
Il faut que sur son dos courbé
Le poids de la chaleur tombé
Le consume, & le mette en nâge:
Trempé, hors d'haleine, accablé,
Succombant au mal qui l'excede,
Et par la soif presqu'étranglé,
Pour tout réconfort & remede,
Il faut qu'une eau bourbeuse & tiede,

Prise dans un vase égueulé,
Lui serve de nectar, & l'aide
A tempérer l'ardeur de son gosier brûlé.
Quand l'ombre de la nuit obscurcit la Nature;
Et qu'on se retire au Hameau,
Il faut que, satisfait d'un peu de soupe & d'eau,
Et de pain sec pour nourriture,
Son corps sur la paille étendu,
Mal à son aise, & tout vétu,
Du jour prompt à venir attende l'ouverture;
Pour aller consumer son reste de vigueur,
Et mourir de nouveau de soif & de douleur.
C'est à cet excès de souffrance,
C'est à ce travail dur, violent, obstiné;
Que le Paysan est condamné,
Pour nous fournir la subsistance.
Cependant, ô rigueur dont je suis étonné!
Nous voyons tous les jours avec indifférence;
Et même avec mépris, le soin qu'il s'est donné;
Et c'est à quoi jamais ne pense
De l'aveugle Plutus ce mignon étonné;
Qui dispensé par l'opulence,
De toute peine, & tout devoir,
Tranquille au sein de l'abondance,
Du pénible travail qui maigrit l'indigence,
S'engraisse, en se gonflant du matin jusqu'au soir.

❧❧❧

Dans tous les lieux de ſon domaine,
La Nature ſans ceſſe offre à nos yeux ſurpris
Plus d'un merveilleux phénomène;
Mais celui qui le plus a frappé mes eſprits;
C'eſt le petit pepin, cette eſpéce de graine;
Que l'arbre porte dans ſes fruits;
C'eſt ce germe fécond dont une pomme eſt pleine.
N'eſt-il pas ſurprenant, qu'un enfant de dix ans,
Dans le creux de ſa main feroit tenir, ſans peine,
Ce qui pourroit, en moins de cinq luſtres de tems;
Dans une large & vaſte plaine,
Couvrir la quantité de plus de cent arpens?

La Nature, en ſes dons, équitable & diſcrette,
Ne prive aucun mortel de ſon ſoin bienfaiſant,
A tout ce qui reſpire, à tout ce qui végete,
Elle fait un certain préſent,
Par qui leur défaut ſe rachete.
La Tortue & le Limaçon
Sont très-longs à faire un voyage;
Mais leur dos porte une maiſon,
Qui brave la grêle & l'orage.
L'Eléphant a le corps maſſif;
Mais, par ſa trompe, il eſt actif.

La Taupe n'a point d'yeux ; mais elle a bonne oreille.
Le Serpent eſt ſans pieds ; mais ſon œil toujours veille.
Le Paon fait un cri déplaiſant ;
Mais il charme par ſon plumage.
Philomèle n'a pas un dehors ſéduiſant ;
Mais on admire ſon ramage.
Le Pavot nous déplaît par ſa mauvaiſe odeur ;
Mais on ne voit aucune fleur
Egaler ſa tête ſuperbe.
La violette eſt ſans éclat,
Toujours entre la terre & l'herbe,
Sa triſte humilité l'abbat ;
Mais de ſa douceur ſans égale
Tout le monde fait grand état,
Et par le parfum qu'elle exhale,
Elle enchante notre odorat.

QUAND ſur l'herbe couché près d'une fourmilliere,
Je vois un bataillon d'animaux ſi petits,
A des ſoins fatigans ſans ceſſe aſſujettis,
Courir, qui çà, qui là, d'une ardeur ſinguliere,
Et pour le bien public unis,
De tout le butin néceſſaire
Remplir le magaſin de Formicapolis ;
Je dis que, pour jouir d'une heureuſe abondance,

Les mortels, comme les fourmis,
Doivent, par leurs travaux, aider la Providence.
Quand je vois de corbeaux un escadron épais
Voler avec ardeur où la faim les appelle ;
Je dis : c'est l'image fidelle
De tous ces Diables en procès,
Et de cette noire séquelle,
Qu'une faim gloutonne à l'excès,
Tous les jours à midi, fait voler au Palais.
Près d'un ruisseau, lorsque j'arrive,
Et que sur sa paisible rive
Mes yeux parcourent son chemin,
Je vois son onde fugitive
Couler, pour s'abîmer dans un fleuve voisin ;
Faisant de cet aspect un usage solide,
Je dis : c'est ainsi que nos jours
Coulent, sans s'arréter, & vont, d'un cours rapide,
Dans l'abime des tems se perdre pour toujours.

Non omnis fert omnia tellus.

Pour cimenter notre commerce,
La Nature, en divers climats,
Produit une moisson diverse.
Telle chose arrive de Perse,
Telle autre nous vient de Damas ;
Le fer, dont l'Europe est la mere,

Nous amène l'or du Pérou;
Des Pays Espagnols la laine originaire
Fait venir des peaux de Moscou.
Beurre Breton, beurre de Vanvre,
Sont renommés pour la saveur:
Ont-ils en Languedoc une égale douceur?
La vigne, belle à Nuitz, en Brie est sans valeur;
Où le caffé périt, on voit croître le chanvre;
L'oranger devient sec, où l'orme est en vigueur.

NOMBRE de secrets salutaires,
Bien des arts anciens & nouveaux,
Je ne sçais combien de lumieres
Nous sont venus des animaux.
La Musique est un art qu'on doit à Philomèle.
Le Maçon, pour bâtir, consulta l'Hirondelle.
Le talent de filer, ou du chanvre, ou du lin,
Nous fut montré par l'Araignée.
Le même insecte encore a donné le dessein
Du filet, où souvent la Carpe est consignée.
Par le Chat alerte & malin,
Par le Renard adroit & fin,
La chasse nous fut enseignée.
Le Chien nous a fait voir que le chiendent est sain.
Du Pélican vient la saignée;
De la Cicogne, l'anodin.

Pour mûrir tous les biens dont nous nous nourrissons,
Que la Nature fait d'ouvrages !
Quel soin n'a-t-elle pas, dans toutes les saisons,
Pour peupler l'air d'oiseaux, & la mer de poissons ;
Pour émailler nos prés, reverdir nos bocages ;
Rougir notre vendange, & jaunir nos moissons ?
Elle est trente ans, & plus, à produire la pierre,
Qui forme nos maisons, nos cités, nos châteaux.
Le bois qu'on met au feu, lorsque l'hyver nous serre,
Coûte à la bonne mere un siécle de travaux.

En vain Descarte, & ses sujets
Contre les animaux déclament ;
La mouche & la fourmi nous prouvent par des faits,
Que les moindres d'entr'eux, plus que nous, sont gourmets.
Goûtez à du fruit qu'ils entament,
Vous me direz, s'il est mauvais.

Quand ma voix, d'un ton brusque & fort,
Parle à Sultan, Sultan d'abord
Regarde dans mes yeux, pour voir si ma colere
Est feinte, ou bien sincere.

Si feinte, il reſte-là;
Si ſincere, il s'en va.
Ce chien diſtingue donc ſi le couroux m'enflamme,
Ou, ſi d'aventure je ris.
Il ſçait, (de qui l'a-t-il appris?)
Que l'œil eſt le miroir de l'ame.

TOUT ſert dans ce vaſte Univers.
De cette vérité conſtante
Mille exemples me ſont offerts;
Mais je m'en tiens au bled; la preuve eſt ſuffiſante.
Sitôt que le froment, dans la grange rendu,
Eſt battu comme il faut, vanné, criblé, moulu,
Ce qu'il rend ſert à nous repaître.
La fine fleur eſt pour le maître,
Celle d'après pour les valets;
Le ſon, qu'on mêlé à la criblaille,
Nourrit, dans une baſſe-cour,
Le quadrupede & la volaille,
Dont on nous doit nourrir un jour.
Et tandis que l'on fait, pour le riche Chryſante,
De ce grain merveilleux biſcuit, tourte & croquante,
De ſes reſtes groſſiers où l'ordure ſe voit,
On forme un aliment pour le peuple champêtre.
La paille ſert de lit, le chaume ſert de toît,
Au malheureux Payſan dont les ſoins l'ont fait naître.

QUE ce printems délicieux
Enchante mon cœur & mes yeux !
Lorſque le jour eſt prêt d'éclore,
J'entends de mille oiſeaux les chants mélodieux ;
Je vois s'épanouir la richeſſe de Flore,
Et briller dans les prés les perles de l'Aurore.
Beaux jours que l'on trouve ſi doux,
Que n'êtes-vous auſſi durables !
A votre ſort, hélas ! nos deſtins ſont ſemblables,
Et notre heureux printems s'écoule comme vous.

OH ! Que la Nature eſt charmante
Dans les prodiges qu'elle enfante !
Un petit épi nous nourrit ;
Un petit ver fait notre habit ;
Le petit travail de l'Abeille
Nous luit, lorſque Phœbus ſommeille ;
Et dans l'Automne, un petit grain
Nous fournit la liqueur vermeille,
Qui nous guérit de tout chagrin.





MŒURS
DU SIECLE.

L'Age d'or n'a jamais existé qu'en idée ;
L'histoire de ce tems non encore arrivé,
Sur la fable seule est fondée.
Quelqu'un qui, sur le Pinde, avant nous a [rêvé,
Dans son cerveau fécond, l'a sans doute trouvé.
Charmante invention ! fertile pépiniere !
Car depuis plus de deux mille ans,
Nos Auteurs, en toute maniere,
En ont fait & refait des portraits ravissans.
Malgré leurs beaux discours, je crois que notre tems
Des premiers en rien ne differe.
Et que nos devanciers, comme nous, étoient faits :
Mêmes défauts, même délire,
Mêmes vices, mêmes forfaits.
Si l'on excepte Adam, que deux jours non complets

Ont vû de la vertu ſuivre l'heureux empire ;
Je ne penſe pas que jamais
On ait été meilleur, ni pire.

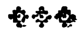
❖❖❖

SUR l'homme vainement s'arrêtent mes regards ;
Dans ſon ame on a beau fouiller de toutes parts ;
De quelque côté qu'on ſe tourne,
On voit, pour dire ainſi, la ville de Livourne :
Ou, s'il faut m'exprimer avec plus de clarté,
La ville de l'iniquité :
Ville, où le crime habite, où le vice ſéjourne,
Pays de la méchanceté.
Si, par fois, on y voit l'ombre de la bonté,
Vîte, vîte, elle s'en retourne.
L'orgueil & la fatuité,
L'extravagance & la manie,
Fraude, avarice, dureté,
Fard, impoſture, calomnie,
Trahiſon, noirceur, félonie,
Ingratitude, impiété,
Du ſéjour infernal affreuſe colonie,
Pour demeure ont choiſi ce lieu d'impureté.
O toi, fils de Japet, qui fut ſon architecte,
Dans tes œuvres je te reſpecte,
Et je n'ai pas intention
De former le moindre murmure
Contre tous les défauts d'une telle ſtructure ;
Mais permets-moi de faire une réflexion.

Quand tu fis cette ville étrange,
Tu la bâtis, dit-on, de limon & de fange.
Toujours fange & limon, depuis ce moment-là,
Rien ne l'embellit, ne la change;
Et toujours, tant qu'elle sera,
Fange & limon on la verra.



DANS tous les dégrés de la vie,
Chez l'homme de Justice, & chez l'homme d'État,
Chez le fou, chez l'ami de la Philosophie,
Chez le grand, le petit, le bourgeois, le soldat;
Dans un enfant à la mammelle,
Dans un homme dont l'âge a mûri la cervelle,
Dans celui qui sçait peu, dans celui qui sçait tout,
Notre foible toujours à mes yeux se rappelle,
Et je trouve l'homme par-tout.



QU'EST-ce que l'homme enfin? c'est un être inconstant,
Un être dont l'esprit tourne dans un instant.
D'un voile de candeur masquant son artifice,
Très-foible, & très-petit, sous un air imposant;
Toujours blâmant autrui, toujours de lui content;
Du bonheur d'un voisin faisant tout son supplice;
Gai, lorsqu'un autre souffre un outrage éclatant;
Dont toutes les vertus ont l'empreinte du vice;
Qui, contre la justice,

Toujours se révoltant,
Fait le mal par penchant, & le bien par caprice.

❖❖❖

DANS la Cité Parisienne,
Si Vulcain, tous les jours, voit croître son domaine,
En voici, je crois, la raison.
Tous les fils de bonne maison,
Dans un affreux libertinage,
Passent tout le cours du bel âge,
Et font au Dieu boiteux des sujets à foison.
Parvenus, dans la suite, à l'arriere-saison,
Ces vieux Braconiers d'Amathonte
Cherchent le matrimonion.
Ils prennent, sans crainte & sans honte,
Un objet fringant, qui ne compte
Que quatorze ans; partant trop bon,
Pour l'usage d'un vieux barbon,
Dont l'âge au quadruple se monte.
Que naît-il de cette union?
Grande guerre & division.
L'Amour, dont la gloire est blessée,
Punit leur débauche passée
De la peine du talion.
Si bien que sur le gros regitre,
Au pareil & même chapitre,
Où de tant de maris ils ont couché le nom,
Le leur est écrit tout du long.

❖❖❖

CHACUN, dans cette grande Ville,
Fait un commerce différent.
Le Notaire nous vend du ſtyle;
L'Avocat, du babil; le Courtiſan, du vent.
Plus d'une Marchande & Marchand,
Pour du neuf nous vendent des reſtes;
L'Empirique nous vend quelqu'herbe & beaucoup
[d'eau;
Melpomène nous vend de grands mots & des geſtes;
Et l'Opéra, de l'oripeau;
Le Flatteur nous vend des menſonges;
Le Rimeur nous vend de vieux ſonges;
Le Libraire nous vend de l'ennui, des larcins;
Le Traiteur, des mets aſſaſſins;
La Beauté nous vend du caprice,
Du manége, & de l'artifice.
Par un commerce qui nuit fort,
Au Palais quelquefois on nous vend l'injuſtice;
Mais, par un trafic pire encor,
La Faculté nous vend la mort.

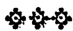


DANS ſes façons d'agir, que l'homme eſt équivoque!
Que ſa triſte raiſon follement le conduit!
Et que le régime qu'il ſuit,
Dément le bons ſens, & le choque!
Tantôt dans la molleſſe il s'endort volontiers;

Tantôt à la chaſſe il ſe tue.
Après n'avoir rien fait pendant huit jours entiers,
Tout un jour on le voit qui travaille, & qui ſue.
D'eau de riviere le matin
Il fait un excès ridicule ;
Et pour ſe rafraîchir demain,
Aujourd'hui l'inſenſé ſe brûle.



AVANT d'être prodigue, il faudroit être quitte.
Je connois quelqu'un, cependant,
Qui, libéral injuſtement,
Donne plutôt qu'il ne s'acquitte.
Tandis que, par ſes dons, Cléanthe reſſuſcite,
Damon, ſon créancier, meurt faute de paîment.
De cette pratique illuſoire
Quel eſt le ſecret fondement ?
Notre orgueil ; & voici comment :
A faire ce qu'on doit, on acquiert peu de gloire ;
Faire plus qu'on ne doit, annonce un cœur plus grand.



VOUS qui, maîtres paſſés dans l'art déclamatoire,
Par des diſcours fleuris, charmez votre auditoire,
Sublimes appuis du Barreau ;
Et vous, qui gouvernant les rênes du Bureau,
Primez dans le talent de rédiger mémoire,
Calcul, états & bordereau,

Votre art est lucratif, le produit en est beau.
Mais en vain, près d'Iris, vous cherchez la victoire,
Ne prétendez pas à la gloire
D'être, avec les guerriers, au pair & de niveau:
Vous avez beau d'Amour feuilleter le grimoire;
Vous avez beau, pour plaire, user votre cerveau;
Votre amour, avec eux, sera toujours en risque;
Sur vous, dans tous les tems, ils auront quinze & bisque;
Quand même contre un seul, dix de vous seroient joints.
Certain air cavalier, sitôt qu'on le regarde,
Soumet bien mieux que vous la beauté léoparde:
Et nous avons plusieurs témoins,
Qui prouvent que plumet, point d'Espagne & cocarde
Valent six mois de petits soins.

❖❖❖

NOus blâmons tous les jours les Grecs & les Romains,
Dont le zèle coupable offroit des sacrifices
A mille Déités, ouvrages de leurs mains.
Dans nos jugemens inhumains,
Qu'il est d'erreurs, & de caprices,
De préjugés, & d'injustices!
Nous, quoique mieux instruits, quoique des livres saints
Nous ayent des faux croyans montré les précipices,
Avouons-le: faisons-nous mieux?
N'avons-nous pas des Dieux factices?
Et ne nous voit-on pas déifier, comme eux,
Nos passions, & tous nos vices?

❖❖❖

NOus voulons tous les jours, quoiqu'enfans de la terre,
Percer & pénétrer le séjour du tonnerre.
L'espoir de parcourir la haute région
Nous excite à voler sur les traces d'Icare ;
Mais, loin de réussir dans notre ambition,
D'erreurs & d'embarras vient une légion
Qui nous désarçonne & nous barre.
Nous raisonnons : d'accord ; mais quel fruit en a-t-on ?
Toujours quelque sophisme en chemin nous égare ;
Dans nos raisonnemens nous noyons la raison.



JE vois de toutes parts des hommes mécontens
De ne pas vivre assez longtems.
Pour moi, qui suis de leur sottise
Et complice, & témoin ; ce qui fait ma surprise,
C'est de voir que la faulx dont s'arme le trépas,
Plutôt ne nous moissonne pas.
Forçant à tout moment les loix de la Nature,
Du jour faire la nuit, & de la nuit le jour,
Sur les plaisirs, & sur l'amour,
Ne connoître point de mesure ;
Boire sans soif, manger sans fin,
Payer bien cher un assassin
Qui, de poivre & de sel chargeant la nourriture,
Donne un goût piquant au venin ;
Des mortels d'aujourd'hui c'est la commune allure.

Elle regne à tout âge, en tout tems, en tous lieux.
Les hommes, dites-moi, vû toute leur folie,
Ont-ils quelque raiſon de reprocher aux Dieux
La briéveté de la vie ?



LA qualité de Gentilhomme
Eſt un titre de plus, pour vivre en honnête homme ;
Cependant, je vois tous les jours,
Que l'on ſe comporte au rebours.
En bonne foi, daignez m'apprendre
Si vous agiſſez noblement,
Et ſi c'eſt faire honneur à ce titre éclatant,
Que d'emprunter, pour ne pas rendre,
Et de couler à fond Ouvrier & Marchand.
Au métier de voleur un fripon qui ſe livre,
Eſt forcé de voler pour vivre.
Vous, pourquoi trompez-vous & le tiers, & le quart,
Membres honteux de la Nobleſſe ?
C'eſt pour vous dégrader par l'excès & l'yvreſſe ;
C'eſt pour faire admirer le luxe dans un char ;
C'eſt pour ſéduire l'innocence,
Pour entretenir la licence ;
C'eſt pour paſſer le jour & la nuit au brelan ;
C'eſt pour payer à des Danſeuſes,
Des plaiſirs, des faveurs, dont les ſuites fâcheuſes
Vous font recourir à Daran.



CRoyez-vous qu'un Berger, dans son état modique,
Ait tant à se plaindre des Dieux ?
Je m'en rapporte à vous, esprits ambitieux.
Le premier d'une République
A-t-il un partage odieux ?
Ce manant si grossier, ce pastre si rustique,
Tel que vous le voyez, est Roi.
Il jouit de l'honneur insigne
De voir deux cens sujets asservis à sa loi ;
Jamais de mécontent, nul fâcheux qui rechigne :
Tous, sans dire ni qui, ni quoi,
Se rangent en bon ordre à l'endroit qu'il assigne :
Dans ce lieu chacun se tient coi,
L'on ne passeroit pas les bornes d'une ligne.
Il a deux lieutenans, l'un & l'autre très-digne
Qu'il ait confiance en leur foi ;
Au moindre mot, au moindre signe,
Vous les voyez tous deux voler à leur emploi ;
Sentinelle jamais n'a mieux sçu sa consigne.
Dit-il, allez ; on va : revenez ; on revient.
On sort, on mange, on boit, on dort, quand il désire ;
Le sceptre pastoral qu'il tient,
Gouverne, dirige & contient
Tout ce qui vit sous son empire :
Ses ordres reglent tout, il commande en un mot,
Et c'est pour l'amour-propre un grand point, un gros lot.

SOUVENT

SOUVENT *qu'en dira-t-on?* produit de bons effets :
J'en ſçais un exemple tout frais,
Qu'il faut qu'ici je vous rapporte.
Le riche Chrémès, depuis peu,
A fait du haut en bas équiper ſon neveu;
Croyez-vous que pour lui ſon amitié ſoit forte,
Et qu'en le traitant de la ſorte,
Le bien de ce neveu ſoit ſon unique objet?
Point du tout. Quel eſt donc ce mobile ſecret,
Qui le ſollicite & le porte
A s'illuſtrer par ce bienfait?
Il craint qu'en ce neveu quelqu'un ne le mépriſe:
Il appréhende qu'on ne diſe:
Un tel eſt ſon parent, voyez comme il eſt fait,
Regardez de quel air cette figure eſt miſe.
Son équipage prouve bien
Que leur ſource & leur origine
Ne ſont pas ce qu'on s'imagine,
Et que monſieur ſon oncle eſt un homme de rien.

❖❖❖

DANS ces agréables vallons,
L'autre jour, voyant paître un troupeau de moutons;
Une réflexion ſoudaine,
A leur occaſion, vint luire à mon eſprit;
Et pour vaincre l'orgueil de mon ame trop vaine;
La Raiſon m'entretint un moment, & me dit:
Toi, qui ne ſers de rien ſur terre,

Qui, pour le bien public, de tes jours n'a rien fait,
Mérites-tu qu'on te préfere
A ce doux animal aux hommes ſalutaire;
Et qui par un triple bienfait,
Tous les jours les nourrit, les couche, & les revêt.

❖❖❖

PAR nos travers, par nos caprices,
Par nos humeurs, nos injuſtices,
Par les égaremens d'un ridicule amour,
Par la débauche & le déſordre,
Il ne ſe paſſe pas un jour,
Que ſur nos actions nous ne donnions à mordre.
Tout nous déprime, & cependant
On nous voit ſur chacun donner le coup de dent.
De la foibleſſe humaine & de la petiteſſe
Peut-on plus loin porter l'excès?
Nous lançons tous les jours les plus ſenſibles traits,
Et la moindre offenſe nous bleſſe.
Toujours vains, orgueilleux, étourdis, indiſcrets,
Nous diſons toujours des bêtiſes,
Nous faiſons toujours des ſottiſes,
Et nous n'en pardonnons jamais.

❖❖❖

S'IL arrive jamais qu'Iris, en compagnie,
Donne une louange à Sylvie,
Qu'on y prenne garde, on verra,
Qu'attentive à ſoi, cette belle,
Dans ſa rivale ne louera,
Que ce qu'elle a de plus beau qu'elle.

❖❖❖

DEs enfans que l'Hymen fait faire,
Voici le partage ordinaire.
Quoique d'un même couple un grand nombre soit né,
La cause de leur être extrêmement differe.
C'est l'Amour qui produit l'aîné,
Des cadets le Devoir est pere.



JE n'ai jamais passé pour homme à faire peur,
Et je ne fus jamais rien moins qu'un Olindeur.
Depuis peu, cependant, j'ai fait trembler un homme;
Mais trembler, s'il vous plaît, comme on ne tremble [point.
Ecoutez, & vous sçaurez comme
Cela s'est fait de point en point.
Je sçavois qu'il avoit un bien considérable,
Et qu'il étoit sujet à l'erreur détestable
De ceux qui font leur Dieu de ce puissant métal,
Qui fait dans l'Univers tant de bien & de mal.
L'ayant donc apperçu l'autre jour dans la rue,
Le sort, fort à propos, vous présente à ma vûe;
Lui dis-je: j'ai deux mots à vous dire en secret,
Eloignons-nous un peu, nous aurons bientôt fait.
Je n'étois pas alors en trop bon équipage,
Et j'affectois un air craintif, embarrassé.
La frayeur aussitôt blanchissant son visage,
Je vois un homme triste & décontenancé,

Qui craignant un emprunt, tire auſſitôt ſa montre :
Je ne puis, on m'attend, je cours, je ſuis preſſé ;
Vous me direz cela dans une autre rencontre :
Les tems ſont malheureux, perſonne ne fait rien ;
J'ai beaucoup à payer, & je n'ai pas un double,
Souffrez que je vous quitte. Il part, je le retien.
Me confiant en vous, repliqué-je, je vien
Vous demander.... La fiévre, à ce mot, lui redouble ;
Voilà mon homme mort, il n'a jambe, ni bras.
Tout ſon ſang eſt glacé du haut juſques en bas.
Après avoir joui quelque tems de ſon trouble :
Je viens, lui dis-je enfin, je viens vous demander
Ce que vous me pouvez aiſément accorder.
C'eſt votre avis prudent & ſage,
Sur un certain petit ouvrage,
Que j'ai ce matin ébauché.
O prodige ! il renaît, ſon œil s'ouvre, il reſpire.
Guéri de ſa terreur, & n'étant plus fâché,
Il me fit un ſouris, d'un air qui ſembloit dire :
M'en voilà quitte à bon marché.
Oh ! que je me ſuis bien donné la comédie !
Et que le cœur de l'homme, à ma philoſophie,
Ce jour-là s'eſt bien déployé !
Non, jamais je n'eus de ma vie,
Tant de joye, & tant de pitié.
C'eſt ainſi que, malgré la Fortune traîtreſſe,
Et la rigueur qu'elle a pour moi,

Tous les jours, aux dépens de l'humaine foiblesse,
Je me divertis comme un Roi.

LE DÉMOCRITE MODERNE.

QUAND j'ai du tabac dans ma pipe,
Sur mon buffet du moraché,
Mon esprit sçait tout, s'émancipe,
Par moi tout vice est épluché.
Je ris d'un fou qui, sans principe,
S'étant à la rime attaché,
Croit égaler l'Auteur d'Œdipe,
Pour quelqu'opuscule broché,
Par les Caillettes recherché.
Je ris d'un Plaideur accroché
Dans des procès où l'on le pipe;
Qui d'un faux espoir alléché,
Pour nourrir la serre & la grippe;
N'est vétu, nourri, ni couché.
Je ris du délire d'Alcipe,
Qui de la peinture touché,
Dans toutes les ventes niché,
Prenant pour un vrai prototype,
Croûte & croquis mal ébauché,
Pour connoisseur s'est affiché.
Je ris du travers de Xantipe,
Qui du goût des fleurs entiché,
Donne cent francs d'une tulipe;

Qu'il croit avoir à bon marché.
Je ris du fils du vieux Chrysipe,
Cet imbécille débauché,
Qui dans une vieille Guenipe,
Plus affreuse que le péché,
Croyant voir une autre Psyché,
Pour des restes usés dissipe
Rentes & fonds en vrai Miché.

SI jamais, comme un tel, je nâge en l'opulence,
Je me servirai mieux du bien qui me viendra;
Pour mes amis dans l'indigence
Ma bourse toujours s'ouvrira.
C'est ainsi qu'avant sa fortune,
Parloit ce gros Rondin. Depuis qu'un heureux sort,
Bannissant loin de lui la disette importune,
De cinq ou six cens marcs garnit son coffre-fort,
Loin d'exécuter ses promesses,
Loin d'employer bien ses richesses,
Les vilains procédés de ce vieux ladre-là
Font souhaiter partout qu'un revers le débanque.
Voici ce que l'on peut conclure de cela:
La volonté nous vient, quand le pouvoir nous manque;
Le pouvoir nous vient-il, la volonté s'en va.

❖❖❖

TANT qu'il plaît au Destin de nous laisser sur terre,
D'un bataillon d'erreurs, doutes & préjugés,

Nos cœurs sont sans cesse assiégés.
Lance en main, casque en tête, ainsi qu'un Militaire,
Il faut qu'à tout propos, notre foible Raison,
De même qu'un Belléophon,
Se batte contre la Chimere.
Tous les jours quelque choc, quelqu'assaut nous altere;
Plus souvent vaincus, que vainqueurs,
Aujourd'hui dans les ris, & demain dans les pleurs,
Pendant le dur combat l'âge vient à grande erre;
Bientôt nos pas tardifs & nos corps tremblotans
Annoncent nos derniers instans.
La fiévre prend, on meurt, sous la tombe on nous serre;
Doute, erreur, préjugé, chimere,
Disparoissent en même-tems.
Ainsi se termine la guerre,
Et le combat finit, faute de combattans.

❧❧❧

SE peut-il que l'extravagance
Mette en nous tant d'inconséquence!
Nous chantons les Saints tous les jours,
Nous agissons tout au rebours.
Tout haut nous nous appellons freres,
Pour être tout bas adversaires.
Nous nous targuons de la raison,
Pour ne point suivre sa leçon.
Ce que nous n'avons pas, nous tente;
L'avons-nous: nous n'en voulons plus.

Veut-on que l'on se taise : on chante ;
Veut-on que nous chantions : *motus*.
Si Climene nous fuit, nous courons après elle ;
Nous nous en éloignons, recherchés par la Belle.
Tous les jours sur la Faculté,
Nous lançons des traits de satyre ;
Puis à la moindre infirmité,
Chez nous, par notre ordre, on l'attire.
La paix nous charme, & nous cherchons
Ce qui renverse son empire.
Nous voulons vivre, & nous faisons
A nos jours tout ce qui peut nuire.
Nous plaignons l'homme malheureux ;
Lui souhaitons ce qu'il désire ;
Si le sort remplit tous ses vœux,
Notre cœur jaloux en soupire.
Quelle sotte humeur ! quel délire !
Mortels, vous verra-t-on toujours
Si prompts à démentir vos faits & vos discours !



TOUS les jours, quand il nous arrive
Quelqu'accident injurieux,
Devons-nous, d'une voix plaintive,
En demander raison aux Dieux ?
Il n'est point, à mon sens, de plus grande chimere ;
Les si, les car, les mais, n'y font que de l'eau claire.
Tout ce qu'on voit sur terre, insectes, végétaux ;

Plantes, arbustes, animaux,
Subissent la même fortune :
La même destinée à tous devient commune :
D'où vient que, sous mes pieds, certain insecte meurt,
Tandis qu'un grand nombre en réchappe ?
D'où vient que ce jeune arbre expire par le heurt
D'un tombereau plein qui le frappe ;
Tandis que ses voisins en fleur,
Par de brillans rameaux enchantant notre vûe,
Promettent de monter un jour jusqu'à la nue ?
D'où vient que tels oiseaux, au sortir de leurs nids,
Sont inhumainement croqués par les mitis ?
D'où vient que cette fleur éprouve sa ruine,
Par l'attaque d'un ver qui ronge sa racine ?
C'est ainsi que souvent un enfant au berceau,
Tourmenté par les vers, descend dans le tombeau.
C'est ainsi qu'un essieu qui se rompt dans la rue,
Tombe sur un passant, le fracasse & le tue.
C'est ainsi que du toît une tuile volant
Frappe un homme qui cause, & l'assomme en parlant.

❦❦❦

QUE le monde est changé depuis le siécle d'or !
Par un fâcheux abus, dont il faut qu'on gémisse,
Des Mortels la moitié, les trois quarts, plus encor,
Sont entretenus par le vice.
Le vice est leur soutien, le vice est leur recours ;
Sans le vice la faim termineroit leurs jours.

Si les vertus encore habitoient sur la terre,
Plus de mauvaise foi, partant point de Notaire;
Plus d'excès, plus de Médecin;
Plus de procès, plus d'injustice;
Plus de Greffe, plus de larcin,
Serviteur aux mangeurs d'épice;
Plus de gourmands, ni de bûveurs;
Et partant plus d'empoisonneurs;
Plus de ponpons, adieu les modes;
Plus de mensonge, adieu les odes.

❖❖❖

IL n'est point ici bas de si chétif Mortel
Qui ne se flatte assez pour croire
Qu'il doit être l'objet des soins de l'Eternel;
Et régner seul en sa mémoire.
De pluye a-t-il besoin: vîte, & dans le moment,
Pour arroser quatre laitues
Dans un jardin, qui n'a que le quart d'un arpent,
L'eau du ciel à son gré devroit fendre les nues,
Et pour mieux humecter, tomber tout doucement.
Faut-il qu'il fasse un tour aux champs, ou dans la ville;
L'astre des cieux devroit, à ses desirs docile,
Pour lui seul, au mépris du reste des humains,
Ramener le beau tems, & sécher les chemins.
Son esprit, tout à lui, ne s'embarrasse guère
Si ce qui lui convient aux autres est contraire.
Les Destins ont rempli ses voeux intéressés,
Il est satisfait, c'est assez.

❖❖❖

JE connois de certaines gens
Qui, lorſqu'ils étoient indigens,
Regardoient volontiers l'épargne comme un vice;
Qu'ils ſont changés depuis ce tems!
Le premier ſac de mille francs
Dans leur maiſon fit entrer l'avarice;
Et de leurs biens croiſſans ſuivant le cours heureux,
Toujours cette avarice a redoublé chez eux.
Si bien qu'à force d'être chiches,
Malgré leur fortune & leur bien,
Ils ſont aujourd'hui bien moins riches
Que lorſqu'ils n'avoient preſque rien.
C'eſt ainſi que, dans ce bas monde,
L'homme ennemi de ſon bonheur,
S'oppoſant même au ſort, quand le ſort le ſeconde,
De ſa peine devient l'auteur;
Et que, dans ſon erreur extrême,
Il fait l'inſtrument de ſes maux,
De ce que la bonté ſuprême
Veut lui donner pour ſon repos.



D'ALMANACHS ſi j'étois faiſeur,
Bientôt mieux que tout Aſtrologue,
Dans Paris, je prendrois faveur,
Et j'aurois partout grande vogue.
Pour me garantir des défauts

Dont le métier eſt ſuſceptible,
Pour ne prédire rien de faux,
Je prendrois tout le ſoin poſſible.
Je prédirois aux pourchaſſeurs
D'une gentille anti-Lucréce,
Dans leur calcul bien des erreurs,
S'ils comptoient plaire ſans eſpéce.
Je préſagerois à Laïs
L'appui d'un bon Milord des Fermes;
Du crédit aux jeunes Marquis,
Et de bons prêteurs à longs termes;
A la Muſique bien du vin;
Bien des dupes au Médecin;
Aux Officiers bons équipages
Fournis par le ſoin des Amours;
Aux Ducheſſes de jolis Pâges,
Bons Ecuyers Cavalcadours;
Triomphe à l'Actrice jeunette;
Gloire & profit aux bons Auteurs;
Des blancs-becs aux jeunes coquettes;
Table ouverte aux maigres Rimeurs.

JE crois que le manteau de la Religion
Eſt le plus grand manteau du monde:
Pour connoître le vrai de cette opinion,
Que votre œil examine & ſonde
Tout ce qui ſe paſſe à la ronde.

Vous verrez quel excès d'abomination,
Caché sous ce manteau, se glisse, & nous inonde;
Tout ce qu'aux faux dévots dicte la passion,
Sur l'intérêt du Ciel se fonde.
Quelqu'un s'oppose-t-il à leur ambition:
Dans le sens du schisme il abonde;
Et vîte à l'Inquisition.
Si l'on n'ose du Styx lui faire passer l'onde,
L'exil, à tout le moins, est sa punition.
L'imposture, à l'abri du voile en question;
Voit régner la malice en cruautés féconde.
Partant, nul manteau, dans le monde,
N'est si grand que celui de la Religion.



L'Intérest partout dominant;
Le sentiment proscrit, l'humanité défunte;
Font qu'il est rare maintenant
De prêter à quiconque emprunte.
C'est en vain que, d'un air douloureux & touchant,
Il expose à nos yeux le besoin qu'il endure;
D'un mot négatif & tranchant,
On vous l'éconduit sur le champ.
S'il arrive, par aventure,
Qu'on veuille bien le secourir,
Souvent une parole dure,
Toujours quelque petit murmure,
Joint de l'amertume au plaisir.

O tems ingrat que je déplore !
Eſt-ce ainſi que le bien ſe fait ?
Quelque fois on oblige encore ;
Mais loin d'obliger tout-à-fait,
Par la maniere on deshonore
Le bienfaiteur & le bienfait.



LA population produit de bons effets,
D'un Royaume elle fait la force & la richeſſe ;
Mais le mal-aiſe, la détreſſe
Sont un obſtacle à ſes progrès.
La peur de faire un miſérable
Fait ſouvent manquer au devoir.
N'eſt-ce pas pour l'État un ſort bien déplorable ;
Quand il faut qu'un mari conſulte ſon avoir,
Avant de ſe réſoudre à faire ſon ſemblable ?



NOTRE cœur, tous les jours, à nous-mêmes fatal,
Sous les couleurs du bien, nous préſente le mal.
Du nom d'économie, il pare l'avarice ;
Du voile de prudence, il maſque l'artifice ;
Il change en grandeur d'âme, un orgueil abſolu ;
Par lui, ce qui n'eſt qu'injuſtice
Du manteau d'équité ſe trouve revétu.
C'eſt ainſi que toujours ſa flatteuſe malice,

Pour mieux donner le change à l'esprit prévenu,
Met adroitement sur le vice
L'étiquette de la vertu.



JE sçais que la louange enfle la vanité,
Et que, dans certains cas, elle devient fatale;
Mais convenons aussi que souvent la morale
En tire quelque utilité.
Considérez un homme en sa tendre jeunesse,
Dans son enfance même, au sortir du berceau;
Si la maman le flatte, & lui dit qu'il est beau,
Dans le moment il se redresse;
Vous voyez le petit joufflu
Se rengorger pour plaire, & dans sa petitesse
Montrer un air de gentillesse.
Ce merveilleux effet à la louange est dû;
Sur ce point, qui toujours, & partout intéresse,
Nous sommes tous enfans jusques dans la vieillesse.
Ainsi, pour exciter à suivre les vertus,
Pour attacher de plus en plus
Les gens de bien à la sagesse,
Je crois que, sans blesser le souverain Auteur;
Nous pouvons avec art, avec délicatesse,
Carresser quelquefois la petite foiblesse
Que tout homme, en naissant, apporte dans son cœur.



QUAND un couple s'engage au champêtre séjour,
C'est tout autrement qu'à la Cour.
Dans les champs, le penchant décide;
A la Cour, l'intérêt préside:
La sombre politique en a banni l'amour.
Chez les époux ruraux la famille foisonne
D'héritiers: c'est l'Amour qui peuple leurs foyers.
Aux époux couronnés la politique en donne.
Le devoir fait les Rois; le plaisir, les Bergers.

❦❦❦

DES Hollandois la sage politique,
Pour le bien de la République,
Sçut établir des Clapermans,
Qui, des devoirs de l'hymenée,
Chaque heure de la nuit, jusqu'à la matinée,
Ont le soin d'avertir tous les maris dormans.
Cet établissement là-bas est salutaire;
Mais que produiroit-il ici?
Vingt Clapermans, d'une voix de tonnerre,
Ne réveilleroient pas, je crois, un seul mari.

❦❦❦

DE deux Héros, ici, je vous trace l'esquisse.
Jugez-en, vous qui m'écoutez;
Pesez leurs qualités,
Au poids de la Justice.
Le premier, belliqueux & de gloire jaloux,

De l'Europe vingt fois déchira les entrailles;
Vingt rivaux subjugués ont senti son courroux;
Il a gagné trente batailles;
Son tonnerre bruyant foudroya cent murailles;
Deux cent mille ennemis sont tombés sous ses coups.

Le second, de la guerre évitant les injures,
Rendit, par d'utiles travaux,
Les chemins plus aisés, & les routes plus sûres.
Il a fait quatre ports, bâti douze arsénaux,
Desséché cent marais, fait creuser dix canaux,
Etabli vingt manufactures:
Pour qui décidez-vous entre ces deux Héros?

❖❖❖

A Paris, chaque jour, je vois
Peu d'amitié, bien des carresses;
Peu de bienfaits, bien des promesses;
Beaucoup de braves, peu d'exploits;
Peu de raison, bien du caprice;
Peu d'art, & beaucoup d'artifice;
Fort peu de mœurs, beaucoup de loix;
Beaucoup d'ouvriers, peu d'ouvrages;
Beaucoup de chanteurs, peu de voix;
Bien des visages,
Peu de minois.

❖❖❖

LA beauté, je le sçais, est un don précieux:
Le Sexe lui doit l'art d'enchaîner la victoire:

Mais je ne connois rien de si pernicieux.
En deux mots, voici son histoire :
Elle remplit d'orgueil celles qu'elle embellit ;
D'aigreur, de haine, de dépit,
Les spectatrices de sa gloire ;
De maux, d'ennuis, & d'humeur noire,
Les malheureux qu'elle asservit.

JADIS, on appelloit nos peres
Jean, François, André, Nicolas,
Robert, Jacques, Simon, Thomas.
Tous ces noms aujourd'hui semblent trop ordinaires ;
Le Vulgaire même en est las.
Les noms qu'aux champs, comme à la ville,
Les parreins donnent maintenant,
Sont César, Alexandre, Achille,
Hector, Alphonse, Ferdinand.
Quelles chimeres sont les nôtres !
Funeste ambition, trop soumis à tes loix,
Nous quittons les noms des Apôtres,
Pour nous parer de ceux des Rois !



TOus les hommes sont fous, marauds, fourbes, ingrats,
Traîtres, menteurs & scélérats :
Le Sexe ainsi fait notre éloge.
C'est pourtant pour ces coquins-là,

Que pendant six heures d'horloge,
Coëffeuse, Laqueton, Soubrette, & *cætera*;
Sur un buste appliquant leur vigilance entiere,
Tantôt de-çà, tantôt de-là,
Se donnent plus de mal que l'on n'en prend pour faire,
Dieu me pardonne, un opéra.
C'est pour eux, c'est pour être en état de leur plaire,
Qu'on apprend à s'étendre au fond d'une bergere;
C'est pour eux qu'on s'instruit des graces du sopha;
C'est pour eux qu'au Palais on vend mille babioles;
C'est pour eux que l'on va, chez Boutray, faire achat
De cent ajustemens frivoles;
Et c'est pour eux que, chez Duchapt,
Un cercle gracieux d'aimables travailleuses
Font, du matin au soir, servir leurs doigts experts
A mettre, sur des habits chers,
Des bagatelles ruineuses,
Qui mettent la cervelle & la bourse à l'envers.

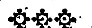


LORSQU'à remplir nos vœux la Fortune attentive
Chez nous a fait pleuvoir le métal de Plutus,
Oh! combien de parens, jusqu'alors inconnus,
Accourent nous marquer l'amitié la plus vive,
Et les vœux les plus assidus!
Comment? à quel dégré? d'où sont-ils descendus?
C'est ce dont nul d'entr'eux n'a preuve décisive:
Souvent même il nous en arrive,

Qui viennent d'auſſi loin qu'*Alfana* vient d'*Equus*.
Il eſt plaiſant de les entendre
Fouiller dans leurs ayeux, & r'ouvrir leurs tombeaux,
Pour faire éclore de leur cendre
De conſanguinité quelques titres nouveaux,
Où nous ne pouvons rien comprendre,
Et que l'intérêt ſeul forge dans leurs cerveaux.



JE ne ſuis pas ſurpris de voir plus d'un Notaire
Parqueter ſon plancher, & dorer ſon plafond;
Après que ſur la place ils ont mis notre fond,
Nous leur donnons encore un honnête ſalaire,
Pour les payer du gain qu'ils font.



DANS votre demeure champêtre,
Moutons, petits moutons, que votre ſort eſt doux!
Tous les jours en repos nous vous y voyons paître;
De votre heureuſe paix que mon cœur eſt jaloux!
Vous n'avez pas, dans vos retraites,
Ce tas d'importuns rebutans,
Ni cet eſſain fâcheux de langues indiſcrettes,
Qui troublent des cités les triſtes habitans.
Vous n'avez point de ces faux ſages,
De ces indignes perſonnages,
Qui portent deux ou trois viſages.
Vous n'avez point de ces fripons,

Qui tous les jours, en cent façons,
Des liqueurs nous font des poisons :
Point de cousin qui vous épuise,
Point de voisin qui vous détruise,
Point d'anonyme qui vous nuise,
Point de domestique voleur,
De Maître-d'hôtel picoreur,
Ni d'Intendant, grand fourageur ;
Point de créancier qui lamente,
Point de crieur qui vous tourmente,
Point d'usurier qui vous sergente,
Point d'impertinens curieux,
Point de contrôleurs ennuyeux,
Point de bavards fastidieux,
Point de ces fins lorgneurs d'espéce,
Point de Seigneur qui vous carresse,
Point d'emprunteur qui vous redresse,
Point d'Avocat à consulter,
Nul Rapporteur à visiter,
Aucun Juge à solliciter.
Dans votre demeure champêtre ;
Moutons, petits moutons, que votre sort est doux !
Tous les jours en repos nous vous y voyons paître ;
De votre heureuse paix que mon cœur est jaloux !

❦❦❦

COMBIEN voit-on de jeunes gens
Ne parler que de bagatelles,

D'habits d'hyver & de printems,
De frisure & modes nouvelles!
Combien, vis-à-vis d'un miroir,
Plus longtems que ne font les Dames,
Cherchent, du matin jusqu'au soir,
L'art d'inspirer de tendres flammes,
Et n'ont de plaisir qu'à se voir!
Dans ce séjour, oh! que d'hommes sont femmes!

Combien de Dames, chaque jour,
Ont un esprit, en fait d'amour,
Aussi changeant que nous le sommes!
Combien, dans des repas secrets,
Sablent le mousseux par excès!
Combien, sous le nom d'économes,
Disposent de tout au logis,
Dans leurs coffres tiennent les sommes,
Et font la part à leurs maris!
Dans ce séjour, que de femmes sont hommes!



CE que dans le monde on appelle
Un agréable libertin,
Nous paroît un homme divin,
Qui dans l'art d'amuser excelle.
Toujours riant, chantant, un enjouement sans fin
Le fait passer pour le modele
Du plus agréable destin.

Fertile en brillantes folies,
Dans la mousse du vin d'Aï,
Il puise un essain de saillies,
Dont tout le cercle est réjoui.
Chacun est enchanté du plaisir qu'il fait naître;
Dans ses propos, où la gaité
Triomphe avec la liberté,
Tout est feu, pétard & salpêtre.
Mais s'abandonnant trop à ses fougueux transports,
Donnant dans tout, courant sans cesse
De sa bouteille à sa maîtresse,
Il s'use, en peu de tems, l'esprit comme le corps;
Et bientôt cette double yvresse
Le dépêche au pays des Morts.
Je le compare à la fusée,
Qu'on voit, par la vertu de la poudre, embrâsée,
Dans l'air, à grand bruit, s'élever;
Mais qui tout d'un coup est usée,
Et brille un instant pour crever.



VOUS êtes, Messieurs nos époux,
Nos chefs, nos maîtres, & nos guides;
Vous avez plus de force, & plus d'esprit que nous:
Pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous,
Quand vous êtes légers, inconstans & perfides,
Que des devoirs que vous bravez,

Dans toute leur rigueur ſoient par nous obſervés ?
Un Sexe, ſelon vous, plus foible & plus fragile
Que le verre & l'argile,
Fera-t-il, dites-moi, ce que vous ne pouvez ?
Tous les jours, de Belles en Belles,
Nous voyons voltiger vos flammes infidelles.
Liés par des vœux ſolemnels,
Dont les Dieux ſont garants, faits au pied des autels;
Vous leur donnez ſans fin des atteintes mortelles,
Qui font à vos Moitiés ſouffrir des maux cruels,
Et vous en exigez des ardeurs éternelles !
Leur doit-il être défendu
De prendre leurs chefs pour modeles ?
Quel droit vous reſte-t-il, quand le leur eſt perdu ?
Qu'oſez-vous demander ? Et que vous doivent-elles,
Quand vous les ſevrez de leur dû ?
Ce ſujet eſt fertile, & la matiere eſt ample;
Mais pour la mettre en racourci,
Je vais finir par ce vers-ci :
Le chef des deux époux doit en être l'exemple.



D'ABORD, c'eſt curioſité
Qui conduit l'homme à la beauté;
Beauté mene à l'amour, l'amour à l'eſpérance;
L'eſpérance mene à dépenſe,
A petits ſoins, à vigilance;
Ceux-ci menent au doux retour;

Doux

Doux retour mene à jouissance ;
Jouissance mene au plaisir ;
Le plaisir, quelquefois, mene à nouveau desir ;
Nouveau desir souvent conduit à violence ;
Violence mene à l'excès ;
L'excès nous conduit à souffrance ;
Souffrance nous mene aux regrets.

❧❧❧

DANS un tems pluvieux, quand je suis dans la rue,
Forcé de me trainer à pié,
Triste, confus, humilié,
Je m'abaisse & me diminue,
De peur d'être vû de quelqu'un :
De salut, je n'en fais aucun,
Et quiconque m'en fait, me tue.
Suis-je auprès d'un Seigneur, dans son carrosse assis :
Ma personne fait voir toute son étendue ;
Deux fois, comme un ballon, je m'enfle & me grossis,
A droite, à gauche je salue ;
De tous côtés portant la vûe,
Du plus loin que je vois passer
La moindre de mes connoissances ;
Par la portiere on voit ma tête s'élancer ;
Je lui fais mille révérences.
Savourant à l'excès cette ombre de splendeur,
A tout ce que je vois j'annonce ma grandeur.

❧❧❧

DAMON me dit un jour : nulle affaire aujourd'hui
Ne m'arrête en mon domicile ;
Il fait beau, sortons de la Ville,
Allons aux environs égayer notre ennui.
Votre compagnie est charmante,
Et j'aurois, répondis-je, un plaisir infini.
Mais, puisque vous n'avez nulle affaire pressante,
Cliton, votre meilleur ami,
Pour dette est détenu : son sort est déplorable ;
Jadis il fut vous voir dans un état semblable :
Son logis n'est pas loin, tout-à-l'heure allons-y.
Le voir aujourd'hui ! Non, je ne sçaurois le faire.
Eh ! mon Dieu ! je n'y pensois pas.
C'est demain que se doit juger certaine affaire ;
Il faut solliciter Procureurs, Avocats :
Le Rapporteur m'atteud & chez son Sécretaire
Je m'en vais courir de ce pas.
De plus, il faut chez un Notaire
Faire une contre-lettre & signer deux contrats.
Tout ira mal, si je differe ;
Pardon, si je vous quitte. Il me quitte en effet.
Laissons ce faux ami remplir son caractere,
Et réfléchissons sur ce fait.
Une minute avant, libre d'inquiétude,
Il n'avoit, disoit-il, aucun soin sur les bras ;
Voyez comme chez lui dans un instant, hélas !

De l'isle de l'Ingratitude
Vient une flotte d'embarras !
Ce procédé, dans ces climats,
Devient un vice d'habitude ;
Tous les jours même chose arrive en pareil cas.

❖❖❖

SI l'on ne tendoit des embuches
Qu'aux renards, cerfs, daims, sangliers,
Cerviers, corbeaux, vautours, autruches,
Singes, guenons, serins, perruches,
Et toutes sortes de gibiers,
Je le pardonnerois bientôt & volontiers.
Mais de tous les côtés je vois que l'on en dresse,
Aux dupes le joueur ; aux Juges l'Avocat ;
Le vendeur aux chalands ; le flatteur à l'Altesse ;
Le donneur de mémoire, aux Soutiens de l'Etat ;
Les cœurs ambitieux, à ceux de leur espéce ;
La gloire aux Conquérans ; la fortune aux Marins ;
L'intérêt à l'honneur ; l'amour à la sagesse ;
Et l'espoir à tous les humains.



NOUS voyons tous les jours quelque vieux Matador,
Qui se sentant tout prêt d'aller au sombre bord,
Pressé du remords qui le pique,
A l'héritier de son trésor,
Laisse le soin, après sa mort,

D'acquitter une dette antique.
L'héritier eſt exact à recueillir tout l'or ;
Mais laiſſant dans l'oubli la dette ſurannée,
Il remet le païment de jour en jour d'abord :
Après, de mois en mois ; puis, d'année en année ;
Tant, & ſi bien qu'au jour qui termine ſon ſort,
La dette n'étant pas encore terminée,
Il en charge celui qui de ſon coffre-fort
Doit avoir la clef fortunée.
Celui-ci la renvoye à ceux de ſa lignée ;
Ces derniers à leur fils la réſervent encor.
Tant de fois enfin l'on differe,
Qu'au bout d'un ſiécle, ou deux, ce malheureux [paîment,
D'hoirs en hoirs retardé, toujours demeure à faire,
Et ne ſera pas fait au jour du Jugement.

❁❁❁

Pourvu de quelque connoiſſance,
Et pouvant à l'utile occuper ton eſprit,
A quoi bon, me dis-tu, cette froide indolence,
Qui dans le repos t'engourdit ?
Travaille, cours, agis, cherche quelque profit
Dans le commerce, ou la finance ;
Par la faveur & le crédit,
Ouvre-toi le chemin qui mene à l'opulence....
Pourquoi... ? Pour être à l'aiſe, & vivre largement....
Le néceſſaire me contente.

Pour mettre quelque jour en posture brillante,
Un héritier âpre & gourmand,
Dont ma santé fait le tourment,
Et que ma vie impatiente!
Dieu me gard', cher ami, d'y penser un moment.
Pour faire des ingrats, faut-il qu'on se tourmente?
Quelle chimere! quel abus!
Tandis que l'avare Crésus,
Que l'on flatte & que l'on déteste,
S'immole à la douceur funeste
D'entasser écus sur écus,
Le tems fuit, la mort vient, l'homme part, le bien reste;
Qu'arrive-t-il enfin? Des Chantres envinés
Conduisent le défunt en pompe funéraire,
Au milieu d'un grand luminaire,
Suivi de ses parens lugubrement ornés.
Arrivés au lieu saint, ils coffrent vite, vite,
Le bon-homme en son dernier gîte:
Les Chantres, en riant, beuglent le *Libera*;
Et les hoirs, en pleurant, chantent l'*Alleluia*.



SUR la cime d'un mont de difficile abord,
La Vertu, pour séjour, fit choix d'un petit Fort;
Il faut bon pied, bon œil pour s'y faire une route;
On ne peut exprimer l'effort,
Et le dur travail qu'il en coûte.

Cependant admirez à quel point l'homme a tort !
Au lieu de s'y porter dans le tems qu'il est fort,
Ce fou, pour s'y traîner, attend qu'il ait la goutte.

❖❖❖

Pourquoi, dis-je à Cléon, gardez-vous cinq laquais ?
Passe, quand vous aviez vingt mille écus de rente.
Quatorze mille, non complets,
Font votre fortune présente ;
Contentez-vous de deux valets ;
Et renvoyez-en trois ; cette dépense extrême
Vous altere, à coup sûr, & vous n'irez pas loin.
Il est vrai, répond-il, je vous avouerai même,
Que je me prive, moi, de ce dont j'ai besoin ;
Mais enfin si je sors de mon train ordinaire,
Qu'est-ce que l'on dira...? La plaisante chimere !
O Cléon ! quel est ton abus,
De te priver du nécessaire,
Pour nourrir trois coquins de plus !



Quoique la Satyre ait lancé
Mille traits contre la Vieillesse,
Dont l'esprit, trop intéressé,
Du soin de l'avenir s'embarrasse sans cesse ;
Je ne me fâcherai jamais,
(Et je crois faire en homme sage,)
De la voir élever des maisons, des palais,

Défricher un terrein, dessécher un marais,
Et, pour accumuler ouvrage sur ouvrage,
Vivre chez elle à peu de frais.
Au salutaire emploi d'enrichir la Nature,
Si les vieillards s'appliquoient moins;
Des champs & des jardins si l'utile culture,
Des fermes, des maisons si la bonne structure,
N'étoient pas l'objet de leurs soins,
Tout manqueroit bientôt à nos pressans besoins:
Car la Jeunesse, hélas! quoique dans l'heureux âge
Qui permet l'espoir de jouir,
De ses peres détruit l'ouvrage,
Ou du moins le laisse périr.

❖❖❖

L'Infidélité d'un Objet,
Chez nous & nos voisins, ne fait pas même effet.
L'Anglois, dans son dépit, donne l'amour au Diable;
L'Italien est désolé;
L'Espagnol est inconsolable;
L'Allemand se console à table;
Le François est tout consolé.

❖❖❖

De l'homme à la débauche enclin
Voici l'image & le destin.
La passion qui le domine,
Ne connoissant ni loi, ni frein,

Le jeu, la bombance & Corine
Menent cet insensé grand train.
Dans cette fougue libertine,
L'argent est bientôt à sa fin.
L'argent manquant, contrats en main,
Chez l'usurier on s'achemine;
L'usurier mene à la ruine;
La ruine mene au chagrin;
Du chagrin la guerre intestine,
Mene à sa langueur pas à pas;
La langueur à la médecine,
Et la médecine au trépas.

❧❧❧

OH! que les vieillards me font rire!
Quand, de leurs jeunes ans regrettant la douceur,
D'un ton satyrique & grondeur,
Sans cesse je les entends dire:
C'est pitié, que de voir comme on vit maintenant.
De mon tems au siécle régnant,
Juste ciel! quelle différence!
Jadis on ne voyoit ici,
Que plaisirs & réjouissance.
Eh! mais, mon Dieu! dans ce tems-ci;
Je ne reconnois plus la France.
C'est ainsi que dans leur chagrin,
Se mettant au niveau de tout le genre humain;

Parce qu'ils sont changés d'humeur & de figure ;
Tout paroît à leurs yeux changé dans la Nature.
Des vieilles gens étrange abus !
Ces malheureux martyrs du rhume & de la goutte ;
Privés de leurs sens & perclus,
Se mettent dans l'esprit que personne ne goûte
Des plaisirs qu'ils ne goûtent plus.

❖❖❖

DANS tous les Pays sublunaires ;
On ne voit point d'êtres contens ;
Les charges, les emplois, les honneurs éclatans ;
L'or & l'argent, si chers aux esprits mercénaires,
Ne rendent pas heureux leurs possesseurs longtems.
S'ils usent de leurs biens, si de doux passe-tems,
Leur font, comme l'on dit, hâter leurs luminaires ;
Souvent, dès l'âge de trente ans,
Le plaisir trop goûté les rend sexagénaires.
De l'amour & du vin les effets ordinaires ;
Langueur, sciatique, dégoûts,
Rhumatisme, gravelle & toux,
Les rendent valétudinaires ;
Et bientôt nous les voyons tous
Hydropiques ou poitrinaires.
S'ils épargnent leurs fonds, des soins continuels ;
Des craintes, des vapeurs, des vertiges cruels,
Du pays du cerveau monstres originaires,
Leur causent nuit & jour des embarras mortels.

Dans le vaste Univers tous les hommes sont tels ;
Ces malheureux visionnaires
Se font des maux imaginaires,
Quand ils n'en ont point de réels.

❦❦❦

FEMME d'esprit, femme stupide,
S'il faut qu'aujourd'hui j'en décide,
Font également tort à l'honneur d'un époux.
L'une, fertile en tours d'adresse,
Sous un beau dehors de sagesse,
Trouve mille moyens pour tromper un jaloux.
L'autre, d'une bêtise honnête,
Quand on la trouve tête-à-tête,
N'ose se refuser aux soupirs des amans.
Femme spirituelle, ou bête,
Je donne le choix pour six blancs.

❦❦❦

JE le dis, & dirai toujours avec raison :
Femme coquette, en sa maison,
Est corne d'abondance, ou pomme de discorde.
Des douces faveurs qu'elle accorde,
Si l'époux, pour son compte, a des revenans-bons ;
Et que de son rival mille écus soient l'exorde,
Notre homme est doux comme un mouton ;
Chez lui, librement on aborde :
Mais s'il ne fait point de moisson,
Délicat sur l'honneur, & sans miséricorde ;

C'eſt un Turc, un tigre, un dragon ;
En terribles éclats ſa fureur ſe déborde.
Je le dis, & dirai toujours avec raiſon :
Femme coquette, en ſa maiſon,
Eſt corne d'abondance, ou pomme de diſcorde.



NOus voyons plus d'un homme où la richeſſe abonde,
Qui jadis piètre commerçant,
Languiſſoit miſérablement
Dans une obſcurité profonde.
L'utile bonnet verd, qu'il prit adroitement,
L'a fait riche, & par conſéquent
Le plus honnête homme du monde.
Après avoir longtems, du fruit de ſes larcins,
Fait l'uſure la plus énorme,
Et par des vols affreux multiplié ſes gains,
Du gros capital qu'il s'en forme ;
Il achette une Terre, & le voilà Seigneur.
Se gouvernant avec nobleſſe,
Il eſt accablé de carreſſe.
Tous les jours honoré d'un hommage flatteur,
Mis preſqu'au niveau d'une Alteſſe,
Il brille dans le banc des Marguilliers d'honneur.
O honte de ce ſiécle indigne!
Triſte effet d'un abus inſigne!
Mes ſens, quand je le vois, ont peine à ſe raſſeoir.

C'est ainsi qu'un gibier du ténébreux manoir ;
Dont la face en public digne d'être exposée,
Devroit au Pilori nous servir de risée,
Non loin du Tabernacle a le droit de s'asseoir ;
Et reçoit aux saints jours l'honneur de l'encensoir.

HEUREUX les lieux où les enfans ;
Humblement élevés au métier de leur pere ;
N'ont point la vanité de devenir plus grands !
Par un commerce héréditaire,
Les biens dans les maisons se conservent longtems ;
Le soleil aux humains, si bon, si nécessaire,
Nous enrichit, sans sortir de sa sphere.
Ce principe n'est point observé dans Paris :
A peine un pere est-il au large
Que, curieux de voir ses enfans ennoblis,
Il acquiert pour eux une Charge ;
Qui les met sur les fleurs de lys.
De ce bienfait quel est le prix ?
Des dédains dont l'excès révolte les esprits,
Une fatuité qui va jusqu'à l'extrême ;
Et ce titre d'honneur, qui décore son fils,
Devient, chez ce fils même,
Contre le pere un titre de mépris.

PLUTUS commande à l'Univers ;
Rien n'égale sa gloire extrême :

Dans les Cieux, & même aux Enfers,
Tout reconnoît sa loi suprême.
Flore sans cesse, sur ses pas,
Répand ses parfums délectables ;
Comus ordonne ses repas,
Et Momus les rend agréables ;
Bacchus, de ses dons enchanteurs,
Lui fait d'éclatantes largesses ;
Hébé le comble de faveurs,
Vénus l'accable de carresses.
Dieu du Pinde, tu lui soumets
Ta lyre, ta voix, ta pensée ;
L'Amour lui consacre ses traits,
Et Mercure son caducée.



DE Pluton les Royaumes sombres
Ne sont pas l'endroit seul habité par les Ombres ;
Sur la terre on en voit aujourd'hui quantité :
L'ombre de la franchise & de la vérité ;
L'ombre de la vertu, l'ombre de la sagesse ;
L'ombre de la bonté, l'ombre de la candeur,
L'ombre du sentiment, l'ombre de la tendresse,
L'ombre de la Justice, & l'ombre de l'honneur.

POUR hâter la course du tems,
L'homme fait tous les jours des souhaits impuissans :

Dans le mois de Janvier au Printems il aſpire ;
Quand le Printems paroît, il demande Juillet ;
Juillet eſt-il fini, pour l'Automne il ſoupire ;
A l'Automne arrivé, l'Hyver eſt ſon objet.
C'eſt ainſi que toujours un eſpoir inquiet
Lui fait trouver trop lent le cours de ſes années ;
Mais toutes les ſaiſons, l'une à l'autre enchaînées,
S'écoulent tour à tour ſans faire ſon bonheur ;
Et le contentement ne vient remplir ſon cœur,
Ni dans les jolis mois où Flore nous parfume,
Ni dans les jours peſans où le chaud nous conſume,
Ni dans le tems joyeux où le vin nouveau fume,
Ni dans l'âpre ſaiſon où le froid nous enrhume.



JADIS à l'ami qui ſouffroit,
Une bourſe s'ouvroit ſans peine ;
Des prompts ſecours que l'on offroit
La main devenoit lourde & pleine :
Il n'eſt point aujourd'hui d'humains
D'une trempe ſi bonne.
Pour prendre, on ſe ſert des deux mains ;
De deux doigts, quand on donne.



TOUT homme, depuis qu'il eſt né,
(Tu l'as ainſi permis, ô Sageſſe éternelle !)
Porte en lui d'ennemis une troupe cruelle,

Et d'un cercle d'erreurs se trouve environné.
Dans ce ténébreux labyrinthe,
Bercé par l'espérance, agité par la crainte;
De frivoles desirs esclave infortuné,
Soumis aux préjugés, de chimere en chimere;
Par son humeur légere,
Sans relâche entraîné;
Plein d'orgueil, yvre de fumée,
Géant dans ses projets, dans ses œuvres Pigmée;
A quels vœux, à quels soins n'est-il pas condamné?
Des vents impétueux les secousses bruyantes
Renversent les remparts qui veulent résister;
D'un torrent effréné les ondes mugissantes
S'élevent contre un roc qui veut les arrêter:
Les passions, chez nous, encor plus violentes,
Ne cessent de se révolter.
Tout ce qui les combat sert à les irriter;
Ce sont des Hydres renaissantes,
Qu'un Hercule seul peut dompter.



IL est tems que je me repose,
Je suis voisin de soixante ans.
J'ai de l'argent, & point d'enfans;
Il ne me manque plus que telle & telle chose:
Dès que je les aurai, zeste, je bats aux champs.
C'est-là l'ordinaire langage

Que tient le Financier barbon.
Le projet qu'il médite eſt ſage ;
Mais le remplit-il ? Oh ! que non.
Telle & telle choſe obtenue,
D'une autre l'on ſe fait beſoin ;
De travailler on continue :
Cette derniere étant venue,
Plus que cela, dit-il, & j'en demeure-là.
Cette affaire à ſon gré finie,
Ne le rend pas content, & toujours dès qu'il a
Satisfait ſa derniere envie,
Vient un autre *plus que cela.*
La raiſon vainement lui crie :
C'eſt aſſez tourmenter ta vie,
Borne tes vœux, arrête, holà !
C'eſt ainſi que ſouvent de remiſe en remiſe ;
De travail en travail le corps vient à s'uſer.
La fiévre prend, on agoniſe,
Sans avoir ſçu ſe repoſer.

❧❧❧

QUAND, ſous les étendarts du Dieu de la richeſſe ;
Un galant homme a ſçu promptement s'avancer,
J'applaudis au bonheur qui lui fit amaſſer
De quoi ſe diſtinguer, & vivre avec nobleſſe.
Mais ce qui déplaît à mes yeux,
Ce qui me paroît odieux,
C'eſt de voir d'un petit atôme

La chétive exiguité
Devenir ſi vîte un phantôme,
Bourſoufflé par la vanité.



JE ne ſçaurois ſouffrir qu'un homme qui ſe pare
D'un maintien ſage & vertueux,
Livre en ſecret ſon cœur au vice qui l'égare,
Et par de faux dehors abuſe tous les yeux.
Mais ce qui le plus me démonte,
C'eſt ce jeune éventé, dont l'imprudent caquet
Prône de toutes parts les ſottiſes qu'il fait ;
Qui croit trouver ſa gloire en ce qui fait ſa honte,
Et ſe dit plus méchant, qu'il ne l'eſt en effet.



L'OISIVETÉ, dit-on, de tout vice eſt la mere.
Ce trait, en deux mots, expreſſif,
Ne me paroît pas trop ſévere,
Et je n'y vois rien d'exceſſif.
Mais ce qui me paroît à la raiſon contraire ;
C'eſt qu'après avoir fait, d'un ton ſi déciſif,
La critique du monſtre, enfant de la pareſſe,
On ait pû trouver un motif,
Pour en faire de la Nobleſſe
Le caractere diſtinctif.
Vous êtes noble ; *ergò*, vous devez être oiſif,
Nul commerce, point d'art. Argument abuſif!

Je sçais qu'au bel emploi de sauver la Patrie,
Un Noble se doit tout entier;
Qu'aux dépens de son sang, au péril de sa vie,
Il doit des Conquérans suivre le beau sentier;
Mais on n'est pas toujours en guerre.
Quand, l'olive à la main, la Paix vient sur la terre
Rétablir le pouvoir des Arts, ses favoris,
L'héritier d'un beau nom perdroit-il de son prix,
Feroit-il honte à la Noblesse,
Si dans un attelier, sur ses lauriers assis,
Il osoit signaler son zèle & son adresse,
Dans les beaux métiers où la Grece
Vit briller autrefois Phidias & Zeuxis?
La couronne des Arts nuiroit-elle à sa tête?
Est-il plus décent, plus honnête,
De voir un phantôme exilé
Dans une bicoque rustique,
De son fusil presqu'accablé,
Promener dans les bois une figure étique?
Sied-il mieux de le voir de soucis travaillé,
Logé dans un taudis dont la moitié s'éboule,
Sans linge, sans manteau, plutôt nud qu'habillé,
Soutenant d'une corde un vieux sabre rouillé,
Frotter son pain d'une ciboule,
Et chauffer au soleil un vieux corps tout gelé?

AUX Directeurs de conscience,
Si j'avois un avis, un conseil à donner,
Ce seroit d'imposer silence
A de certains Causeurs qu'ils devroient réfrener;
Mais surtout de fixer la langue babillarde
Du dévot Sexe féminin,
A ce qui simplement les touche & les regarde,
Sans y rien mêler du Prochain.
Ce qui concerne tante, oncle, neveu, cousin;
Ce que fait le voisin, ce que dit la voisine;
Ce qu'hier chez un tel on servit à dîner;
Tout le détail de la cuisine,
Par des Pénitentes prôné,
Depuis le retour de Matine,
Les tiendra quelquefois jusqu'à midi sonné:
Des nouvelles du jour tout se circonstancie,
Pas un article ne s'oublie.
Tel est enfin l'excès de cet abus fatal,
Qu'aux pieds du Confessional,
On n'a pas plus de modestie,
Qu'au Jardin du Palais Royal;
Et que le sacré Tribunal,
Comme l'arbre de Cracovie,
Devient un caquetoir bannal.



ARISTE revient du Sermon ;
Le discours étoit pathétique,
Le Prédicateur étoit bon.
L'Auditeur attendri par la peroraison
Fait vœu d'être bon Catholique ;
Tiendra-t-il sa promesse ? Non.
Avant qu'un jour entier s'écoule,
Dans son cœur flottant & douteux,
Les si, les mais, les car, s'en vont venir en foule ;
Adieu les projets & les vœux.
Ces conversions, d'ordinaire,
Font au cœur ce que fait au corps
Une médecine légere,
Qui ne fait qu'émouvoir l'humeur & les ressorts.
Loin que le mal cesse ou s'amende,
Le contraire arrive souvent ;
Et la fiévre devient plus grande,
Qu'elle n'étoit auparavant.

❦❦❦

A La vertu nombre de gens
D'amitié font mainte grimace ;
On lui fait de beaux complimens ;
Mais il est rare qu'on l'embrasse.

❦❦❦

AU caractere faux, pour plaire au genre humain,
Faut-il donc, hélas! qu'on se livre ?
Je l'ai dit mille fois, je le dirai sans fin:
Sçavoir mentir, c'est *sçavoir vivre.*
En effet, si la vérité
Nous voit suivre ses loix avec sévérité;
Si la voix de l'honneur, si les cris du scrupule;
Sont assez forts pour empêcher
Nos sentimens de se cacher,
Et que le cœur jamais ne dissimule;
Si l'on n'est pas versé dans l'utile talent
De gagner les Seigneurs, de séduire les Belles,
Par des fleurettes peu fidelles,
Par quelque mensonge galant;
A qui plairons-nous dans la vie?
D'un accueil gracieux, dans quelle compagnie
Voudra-t-on nous favoriser ?
Ergò, je reviens à mon thême:
Vrais on nous hait, faux on nous aime;
La science du monde, est l'art d'en imposer.

❧❧❧

MONTÉ sur son orgueil, l'homme à ses propres [yeux
Paroît d'une hauteur extrême.
N'est il pas étonnant qu'ayant reçu des Dieux
Le don de mesurer & la terre & les cieux,
Il n'ait pas encor pû se mesurer lui-même ?

❧❧❧

SI vous vous refuſez à l'ardeur de médire ;
Si vous ne lâchez pas à propos quelque trait ;
Si pour ne pas bleſſer, ou nuire,
Votre eſprit prudent & diſcret
Retient dans votre bouche un bon mot prêt d'éclore ;
De vous, dans un repas, aucun n'eſt ſatisfait,
On vous nomme tout bas, bête, ignorant, pécore.
Mais que ce deshonneur, cher Damon, vous honore !
Et que l'injure qu'on vous fait
Sera dans votre cœur, un jour, bien rétablie,
Par le contentement ſecret
De n'avoir rien dit, dans la vie,
Dont vous puiſſiez avoir regret !

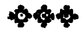
❖❖❖

A Tout âge, en toute ſaiſon,
De plaire, & d'être aimé, chacun a la manie ;
Juſqu'aux derniers jours de la vie,
Dans nos cœurs ce deſir tient bon :
Moi-même qui croyois avoir de la raiſon ;
Et qui préſumois fort de ma philoſophie,
Vivement on me mortifie,
Quand on me parle ſur ce ton :
A ton âge, mon cher, doit-on
Faire ci, faire ça ? quelle étrange folie !
Tu n'y penſes pas : comment donc !
Je crois qu'il veut encor tâter de la Sylvie !

Le beau métier pour un grison !
Je ris du bout des dents ; mais dans le fond j'enrage,
Et malgré tous les plis de mon front sillonné,
Dans ses prétentions l'amour-propre obstiné
Gémit d'être, par ce langage,
A la retraite condamné.



LES sermens dictés par l'honneur,
Ceux que l'amitié dicte au cœur,
Sont des sermens de Picardie.
Sermens de joueur & d'amant,
Ceux que l'on fait en s'épousant,
Sont des sermens de Normandie.



IL faut avouer que le bien
Chez nos filles produit un changement étrange :
Telle, qui pour habit se contentoit d'un rien,
Veut porter à son cou les richesses du Gange :
Telle, que l'on voyoit de la cave au grenier,
Faire par jour plus d'un voyage,
Se meurt, s'il faut monter jusqu'au deuxieme étage :
Celle qui sur ses pieds, bien loin de son quartier,
Faisoit souvent plus d'un message,
Pour aller à deux pas, a besoin d'équipage :
Telle, qu'un lourd fardeau ne fatiguoit jamais,
Pour soutenir sa robe, a besoin d'un Laquais.



SUR la néceſſité commune
De ſubir la loi d'Atropos,
Pourquoi crier à tout propos ?
Pourquoi, d'une plainte importune,
Fatiguer en vain les échos ?
Outre que c'eſt peine perdue,
Et que de nos clameurs la Mort n'eſt point émuë;
Nous avons grand tort; car enfin,
Tout ce qui ſur terre végete,
Depuis l'hyſſope juſqu'au pin,
Tous les êtres créés par l'immortelle main,
Sont d'une nature ſujette
Aux loix d'un ſemblable deſtin.
Peſé dans la même balance,
Tout, dans le Monde, a ſa naiſſance,
Son progrès, ſon milieu, ſon déclin, & ſa fin.

✿✿✿

TANT qu'ici-bas notre ame habite la matiere,
Nous ſommes des Colins-Maillards;
Toujours quelque bandeau, qui voile nos regards,
Du jour nous cache la lumiere.
Dans un cercle d'erreurs notre eſprit agité,
Se tourne en vain de tout côté;
De l'évidence qui nous frappe
Nous méconnoiſſons la clarté.
Quelquefois on nous voit tâter la vérité;
Mais toujours elle nous échappe.

✿✿✿

VOULEZ-VOUS

VOULEZ-VOUS, ſur le Mariage,
Que je diſe mon ſentiment ?
Entre l'empire & l'eſclavage,
Entre la joye & le tourment,
Entre hommage & mépris, entre amant & volage,
Je ne vois qu'un petit moment.

SUR tes dons, Fortune volage,
Peut-on compter ſolidement ?
Entre le beau tems & l'orage,
Entre ferveur & refroidiſſement,
Entre monter & cheoir, entre gloire & naufrage,
Je ne vois qu'un petit moment.

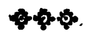


NOus traitons la Vertu, comme on traite une Reine:
Sa bonté, ſa douceur, ſon air ſçait nous toucher;
Mais un reſpect ſi fort près d'elle nous enchaîne,
Que nous n'oſons en approcher.



DE plaire, en tous les tems, on cherche l'avantage.
Flatté de cet eſpoir peu ſage,
Juſques à ſoixante ans, & même par-delà,
Un homme veut avoir beaucoup moins que ſon âge.
Changeant de note & de langage,
A quatre-vingts, un vieux Papa
Se vante volontiers d'en avoir davantage.

C'eſt l'amour-propre encor qui fait cela.
Quelle fraîcheur ! quel teint ! quel homme ! quel viſage!
Sitôt que le Penard entend ces doux mots-là,
Redreſſant de ſon corps la peſante machine,
Sur ſon ventre il frappe deux coups :
Et faiſant un hem, hem, fort ſemblable à la toux,
Il tire un vieux éclat du fond de ſa poitrine,
Pour dire qu'il vaut mieux que nous.



JE ne voudrois, pour m'enrichir,
Qu'autant d'écus dans ma caſſette,
Que l'on voit de Porteurs de brette,
Qui ne pourroient pas s'en ſervir.
Des hommes, voyez la folie !
Même en ce qui touche la vie,
De l'utile ils font peu de cas ;
Et leur tête eſt plus occupée
A chercher une belle épée,
Qu'à ſe procurer un bon bras.



DANS le fond d'un noir équipage,
Qui ne riroit de voir un héritier penché,
Faire tous ſes efforts pour paroître touché,
Et par un air dolent attriſter ſon viſage ?
Ce n'eſt que par l'extérieur,
Que ſa fauſſe amitié s'épanche ;

Les appareils de la douleur
Environnent juſqu'à ſa manche,
Sans qu'il en ait la moindre au cœur.
Pour honorer un Mort, pour fêter ſa mémoire,
La France eſt un pays où l'on s'ajuſte bien;
Crêpe ſur le caſtor, effilé, boucle noire,
Juſqu'au plus petit acceſſoire,
L'uniforme eſt complet, il ne lui manque rien.
D'une funeſte & vaine gloire
Voyez le ridicule effet!
Sous la pleureuſe même on cache un air coquet.
Oh! qu'à l'Humanité ce procédé fait honte!
Je voudrois bien ſçavoir ſi là-bas, ſuppoſé
Qu'au Teſtateur défunt notre état ſe raconte,
Il nous tiendra grand compte,
D'une batiſte jaune & d'un ſoulier bronzé;
Car, pour exécuter ſa volonté derniere,
C'eſt ce qu'on fait très-lentement:
Et ſi Monſieur ſon Légataire
Ne s'y ſentoit forcé par un engagement
Revêtu du ſceau d'un Notaire,
Je parierois, ſûr de gagner,
Que les différens legs que le défunt ſçut faire;
Quelque ſoin qu'on pût ſe donner,
Reſteroient au Dépoſitaire,
Aux dépens de tout Donataire
A qui le Trépaſſé voulut les réſigner.

❦❦❦

JE n'envierai point votre ſort,
Vous qui nâgez dans l'opulence ;
Le ſecours d'un lourd coffre-fort
Donne à vos ſouhaits la puiſſance
De ſe ſatisfaire d'abord.
Mais bientôt le deſir eſt mort,
Et dans le ſein de l'indolence
La jouiſſance vous endort.
Voulez-vous, dites-moi, qu'au juſte j'évalue
Ce bonheur ſi parfait que l'on vous attribue ?
L'abondance vous fait ignorer les beſoins ;
Où le beſoin n'eſt pas, les deſirs ne ſont guère ;
Les deſirs moins ardens font que l'on goûte moins
La douceur de les ſatisfaire.
En vain, pour vous trouver des ragoûts inſenſés,
L'Art, du matin au ſoir, redouble ſon étude.
Les plaiſirs trop ſouvent par vous recommencés,
Perdant leur ſel par l'habitude,
N'offrent rien de piquant à vos goûts émouſſés.
J'établis, en un mot, pour maxime certaine,
Que pour trouver un bien plus doux & plus charmant,
Il faut l'obtenir avec peine,
Et n'en jouir que rarement.



JE blâmois Themis autrefois,
De nous vendre ſi cher l'appui ſacré des loix ;

Mais aujourd'hui je lui pardonne,
Vû l'acharnement des Cliens.
Bien davantage, je m'étonne
Que les frais ne ſoient pas plus grands.
Si tout vice doit être affligé d'un ſupplice;
N'eſt-il pas juſte, en vérité,
Qu'un Chicaneur avide, un Plaideur entêté,
Vache à lait d'un Mangeur d'épice,
Rencontre en ſon chemin des longueurs, des délais;
Des détours, des abus, même quelqu'injuſtice,
Qui le puniſſe & le guériſſe
Du goût qu'il a pour les procès?



C'EST vainement que la Sageſſe,
Pour calmer les fougueux tranſports
Que l'homme éprouve en ſa jeuneſſe,
Près de lui fait tous ſes efforts.
Elle ne peut lui faire entendre,
Qu'il en coûte, en ſervant Cypris,
Des frais pour les plaiſirs à prendre;
Des regrets pour ceux qu'il a pris.

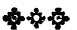


EST-ON à ſon aiſe; eſt-on riche:
On reçoit de tous les côtés
Vins de liqueur, gibier, bouriche,
Truffles, jambons, fruits & pâtés.

Dans tous les climats, comme en France;
Le bien cherche toujours le bien.
Point de présens pour l'indigence.
Rien n'arrive à ceux qui n'ont rien.



DANS le siecle abondant de Saturne & de Rhée;
La justice ici-bas étoit une denrée
Très-commune & d'un grand débit.
Gratis à tout venant elle étoit délivrée;
Et le Grand n'en avoit pas plus que le Petit.
Quelle vicissitude & cruelle & bisarre!
Dans ce maudit âge de fer,
La justice est un bien dont on est très-avare;
Tout ce que le commerce amene par la Mer,
Tout ce qui vient des lieux qui touchent au Tartare;
Tout ce qu'on va chercher au-delà du Cap-Verd,
N'est point, dans ce Pays, marchandise aussi rare:
Aussi nous la vend-on bien cher.



QUAND des Complimenteurs en Cour font un voyage,
Pour offrir au Monarque un encens qu'on lui doit,
Ce devoir est un esclavage,
Moins pour celui qui rend hommage,
Que pour celui qui le reçoit.



TOUS ces Seigneurs, ou Courtisans,
Dont la grandeur est si bornée,
Par eux-mêmes sont-ils dignes de notre encens?
Leur mérite & leur prix font-ils leur destinée?
Sans le fracas & le grand bruit,
Dont leur marche est accompagnée;
Sans ce qui les précede & suit,
Le Géant quelquefois ne seroit qu'un Pigmée.



QUI peut se vanter, sur la terre,
De n'être jamais captivé?
Le Soutien de Themis, le Chef du Militaire,
Tous ceux que leur emploi consacre au Ministere,
Ne sont-ils pas gênés dans leur Poste élevé?
Tel, à qui dans Paris nous allons rendre hommage,
Fait un rôle à la Cour tout-à-fait différent.
Ce Seigneur près de nous si grand,
Petit auprès du Maître, est humble en son langage;
Le desir de se faire un illustre partage,
Fait d'un Aigle superbe un insecte rampant;
Ceux-mêmes que le sort met au plus haut étage,
Au milieu des grandeurs dont ils font étalage,
Sous le joug se courbent souvent.
C'est un esclavage brillant,
Mais c'est toujours un esclavage.



POUR acquérir les noms & de Juſte & de Sage ;
Pour être aimés, chéris, célébrés par Phœbus,
Les Grands ſur les Petits ont un grand avantage ;
Les vices qu'ils n'ont pas ſont pour eux des vertus.



SOUFFRIR une gêne éternelle ;
Parler toujours contre ſon cœur,
Marquer de l'ardeur & du zèle,
Quand on n'a que de la froideur ;
Rire, quand un Seigneur veut rire ;
Complaire à tout ce qu'il deſire ;
Sans ceſſe applaudir à l'erreur ;
Ce qui dans le fond eſt blâmable,
Faire ſemblant de l'eſtimer ;
Ce qui n'eſt nullement aimable,
Se faire un devoir de l'aimer ;
Célébrer les défauts, adorer le caprice,
Flatter la médiſance, approuver l'injuſtice ;
A la droite raiſon n'oſer ſe conformer ;
Que cette contrainte eſt amere !
C'eſt-là pourtant ce qu'il faut faire,
Ou bien dans notre chambre il faut nous enfermer.

❖❖❖

C'EST un grand Maître que le Tems :
Il éclaire, il inſtruit mieux que tous les Régens ;
Mieux que tous les Docteurs qui ſont le plus en regne ;

Mais l'impuissance où nos esprits
Par ce vieux tyran sont réduits,
Mérite bien que je m'en plaigne.
C'est bien dommage, en vérité,
Qu'il nous ôte la faculté
De faire ce qu'il nous enseigne.



De ceux à qui le Sort & Plutus sont propices;
Pourquoi ne voit-on pas les défauts & les vices?
Leur or répand partout un éclat spécieux,
Qui de nous éblouir leur donne l'avantage;
Nos sens sont étourdis du bruit prodigieux
Que fait leur superbe étalage:
Et le vent, qu'en roulant produit leur équipage
Nous jette de la poudre aux yeux.

La Chicane, monstre infernal,
Dont le domaine principal
Est sis au-delà de Pontoise,
Sçait duper tous les jours, par quelque trait fatal;
La simplicité Champenoise;
La franchise Picarde en souffre bien du mal;
Et c'est elle encore qui leurre
Deux vertus dont on fait emploi
Dans Berne, Fribourg & Soleure;
La candeur & la bonne foi.

SI, lorſqu'il nous arrive une faute ou malheur ;
Nous en allions chercher la ſource en notre cœur ;
Notre eſprit, pour être plus ſage,
De ſes chagrins feroit uſage ;
Mais ce n'eſt pas-là ce qu'on fait.
Le vin, dit-on, conſole, il faut en aller boire ;
Il faut aller voir un Objet,
Qui par ſes agrémens chaſſe notre humeur noire.
On s'y porte, on y court. La diſſipation
Met un palliatif ſur notre affliction.
Le bruit nous étourdit ſur le mal qui nous trouble ;
Et bien loin de rentrer dans un chemin meilleur,
L'erreur chez nous bientôt redouble ;
Et nous ſommes plus fous qu'avant notre malheur.



UN ſourire, un regard, un petit mot flatteur,
Quelques attentions de la part de Glycere,
Nous perſuadent que ſon cœur,
A tout autre amant nous préfere.
Le penchant auſſitôt nous parle en ſa faveur ;
Et nous aſpirons à lui plaire.
C'eſt ainſi que preſque toujours,
Des amitiés & des amours
L'amour-propre devient le pere.



JE fus ces jours passés témoin d'une querelle,
Entre deux bons Bourgeois, l'un & l'autre Marchand.
Avec moi penses-tu te mettre en parallele,
Dit l'un d'eux, en se rengorgeant?
Comme un homme d'honneur partout on me regarde;
Chacun connoît ma probité.
Suis-je pas Marguillier, Grand-Garde
De ma Communauté?
Le second prenant la parole,
Renonce, lui dit-il, à ta prévention:
Je m'en vais, d'un seul mot, te prouver qu'elle est folle;
J'ai plus que toi de réputation;
Je paye cent écus de Capitation;
Tu n'en payes qu'une pistole.



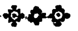
LORSQUE des Livres dissolus,
Dont la licence est effrenée,
Sont si souvent lus & relus,
Qu'on les use en moins d'une année:
Des Livres de moralités,
De bons Livres, dont chaque page
Contient de belles vérités,
Sont si peu lûs & feuilletés,
Leur commerce est si peu d'usage,
Que peut-être au bout de cent ans,
Deux cens, trois cens & davantage,

De nos neveux les descendans
Les laisseront pour héritage,
Tout battant neufs à leurs enfans.



SI la Quêteuse est jeune & belle;
Damis aussitôt donnera.
Sa bourse, qui s'ouvre pour elle,
Pour la laide se fermera.
Triste effet du libertinage !
Pour exercer la charité,
Faut-il que l'on mette en usage
L'aiguillon de la volupté ?

AMIS, quand on nous dit que la chaste Diane
Sçut convertir en cerf un amant indiscret;
C'est une erreur que je condamne :
Voici la vérité du fait.
L'amoureux Actéon, par force, ou par adresse,
Sçut triompher de la Déesse;
Sitôt que son cœur fut content,
Aussi vîte qu'un cerf il s'enfuit dans l'instant.



DES fous l'abord est dangereux,
On les fuit, on s'éloigne d'eux.
La petite vérole & la fiévre maligne
Font craindre d'approcher quiconque en est atteint.
Dans un dégré plus fort certain mal que l'on craint,

Feroit, pour l'éviter, fuir jusques sous la Ligne.
La peste ou le scorbut, ce terrible venin,
Fit souvent déserter jusques au Médecin.
Tous ces maux sont bien grands, tout chacun les déteste;
Il en est un pourtant encore plus funeste,
Qui chasse nos amis & plus vîte & plus loin
Que n'ont fait jusqu'ici le délire, la peste,
Fiévre, pourpre, charbon, scorbut, & tout le reste.
Comment le nomme-t-on ? Besoin.

❖❖❖

MONTREZ un Livre à quelqu'enfant,
Si ce Livre est rempli d'images,
Qu'il soit bon ou mauvais, il en sera content;
Et vous le verrez sur le champ,
En feuilleter toutes les pages.
Nombre de Spectateurs ressemblent aux enfans.
Une mauvaise Piece avec art décorée,
De leur suffrage est honorée,
Et le plaisir des yeux les rend sourds au bon sens.
Nous voyons tous les jours plus d'une baliverne,
Plus d'une bagatelle où regne le ponpon,
Comme l'Esprit-follet, le Prince de Salerne,
L'Arcadie enchantée, & d'autres sur ce ton,
Sur le meilleur ouvrage
Remporter l'avantage.
Qu'importe le bon sens ? qu'importe la raison ?
Ce qui produit est bon;
La recette en décide.

C'eſt ainſi que d'un rien on ſe fait un tréſor.
Le brillant donne du ſolide,
Et le clinquant attire l'or.



JE ne condamne pas ce qu'ordonne l'Egliſe;
Mon ame avec reſpect à ſes loix eſt ſoumiſe;
Mais je ſouhaiterois que, ſur le cas ſuivant,
On voulût me donner quelqu'éclairciſſement.
Quel bien procure au Mort ce grand bruit qu'on achete,
Tout ce tintamare étonnant,
Que l'on fait ordinairement,
Lorſqu'en ſon dernier gîte un Foſſoyeur le jette?
Qu'on donne aux défunts quelque ſon,
Je le veux bien; j'y vois quelque raiſon;
Mais ſecouer cloche & ſonnette,
Faire un jour tout entier, din, dan, don, din, dan, don,
A quoi ce tapage eſt-il bon?
Convient-il d'étourdir ainſi tout un canton,
Et de mettre en terre un ſquelette,
A double & triple carillon?

❧❧❧

QUEL vacarme étonnant ſeme ici l'épouvante?
D'où vient ce grand fracas dont ce lieu retentit?
Quel malheur fait crier cette voix glapiſſante?
Pourquoi ces mots affreux que le courroux vomit?
Du feu la flamme redoutable,
Par l'imprudence d'un Valet,

A-t-elle en ce logis fait un dégât notable ?
Quelque fucceffeur de Nivet
A-t-il adroitement dégarni le buffet ?
Par un coup, ou par une chûte,
D'une glace en a-t-on fait trois ?
Quelque bijou fameux, quelque vafe Chinois,
Heurté par un Froteur, a-t-il fait la culbute ?
Point du tout. Eh! quoi donc? C'eft que monfieur Frifon,
Pour maronner le beau Cléon,
L'a fait attendre une minute.



CEUX de nos brillans petits-Maîtres,
Qui comptent d'illuftres ancêtres,
Par ordre en ont tous les portraits,
Qu'ils étalent dans leurs palais.
Pourquoi cela ? Pour faire entendre
Qu'ils ont la gloire d'en defcendre,
Et pouvoir dire avec raifon,
Je fors d'une antique maifon,
Qui par fa fplendeur & fon luftre,
Pourroit avec la plus illuftre
Faire à bon droit comparaifon.
Je voudrois que plus raifonnables,
Et penfant avec plus d'efprit,
De ces peintures refpectables
Ils tiraffent plus de profit.
Ces hommes de vertu fuprême,

(Devroient-ils ſe dire en eux-même ,)
Ont ſçu , par tels & tels exploits ,
Du Prince mériter le choix ;
Vingt fois au bien de la patrie ,
Ils ont ſacrifié leur vie ;
C'eſt d'eux que mon pere deſcend ,
Je ſuis leur héritier , leur ſang :
Dans la débauche & la molleſſe ,
Dois-je enſevelir la nobleſſe
Que je tiens de leur bras puiſſant ?
Parmi la flamme & la pouſſiere ,
On a vû leur vertu guerriere ,
Docile aux leçons de Céſar ,
Attacher la gloire à leur char.
Dans une obſcurité tranquille ,
Dois-je être à la terre inutile ?
Ah ! ſi quelqu'un de ces défunts ,
Dans ce bas monde étoit encore ,
Qu'il riroit de voir les parfums
Dont ſon petit-fils ſe décore !
Qu'il ſeroit content de le voir
Grimacer devant un miroir !
Qu'il auroit l'ame ſatisfaite ,
De voir ſon deſcendant très-cher ,
Affublé d'un grand pet-en-l'air ,
Pendant quatre heures de toilette ,
Languir ſous la main d'un Frater !

❦❦❦

TOUS les Aveugles de Paris
Ne portent pas, j'ose le dire,
La jaquette & la fleur de lys.
S'il falloit les loger *gratis*,
L'Hôpital n'y pourroit suffire.
Plus d'un homme dans son logis
Ou ne voit rien, ou ne voit guères.
Plus d'un Comte, plus d'un Marquis,
Ne voit goute dans ses affaires.
Tireurs d'horoscope & Devins
N'ont pas des visions bien claires;
Et vous, Messieurs les Médecins,
Malgré vos brillantes lumieres,
Vous êtes tous des Quinze-vingts.



MALGRÉ tout ce qu'on voit de marbre & de dorure,
Dans ces Palais où brille une superbe Cour:
Malgré tout ce que l'Art peut joindre à la Nature,
La demeure des Rois est un triste sejour.
Ce n'est point-là qu'un cœur sincere
Parle à son ami sans détour:
Ce n'est point-là que la fougere
Voit, sur le déclin d'un beau jour,
Un jeune amant & sa bergere
Se jurer le plus tendre amour.
Les vrais biens sont dans l'innocence.

La candeur, la ſimplicité,
L'amour, l'amitié, la conſtance,
Dans le ſein de la liberté,
Nourriſſent la félicité ;
Non dans cette pompe bruyante,
Où, dupe de la vanité,
Par un faux eſpoir qui l'enchante,
L'ambitieux eſt garoté.

LE quartier de cette Cité,
Où moi, pauvre Rimeur, je me plais davantage ;
C'eſt le paiſible endroit de l'Univerſité.
Dans tout autre quartier maint & maint équipage
M'embarraſſe de tout côté.
Ce n'eſt partout ailleurs que tumulte & tapage ;
Je ne puis faire un pas ſans me ſentir pouſſer.
Toujours quelques crochets, toujours quelque bagage ;
Toujours contre le mur quelqu'un vient me preſſer ;
Toujours quelque timon m'oblige d'avancer ;
Toujours quelques chariots me bouchent le paſſage ;
Toujours quelques chevaux me viennent traverſer.
Sur le Mont des beaux Arts je me promene à l'aiſe.
Navarre, Montaigu, Beauvais,
Le Pleſſis, Harcourt, les Cholets
N'ont jamais d'embarras, ni de train qui déplaiſe ;
On n'y voit ni chevaux, ni caroſſe, ni chaiſe,
Ni Coureur, ni cabriolets.



DEMAIN nous verrons ci, demain nous verrons ça;
Jamais pour aujourd'hui l'on ne se met en peine
De faire ce qu'on doit; c'est pis qu'un opéra.
De demain en demain toujours on se promene,
De demain en demain toujours on remettra:
Et puis après avoir longtems, à notre honte,
Pratiqué ces remises-là,
Un certain aujourd'hui viendra,
Qui sera le dernier du compte,
Et qu'aucun demain ne suivra.

❧❧❧

NON, je ne blâme pas les Chefs du Sacerdoce,
De vivre avec éclat & d'aller en carosse.
Les peuples éblouis de ce brillant fracas
Leur portent plus de révérence;
Et la Grandeur & l'Eminence
En ont plus d'encens ici-bas.
Si l'Apôtre, qui fut le premier des Prélats,
Vivoit dans le siecle où nous sommes,
Et qu'il vint aujourd'hui se présenter aux hommes
Dans l'état qu'il étoit alors,
Quel accueil feroit-on à l'Evéque de Rome?
Il auroit beau prôner les célestes trésors,
Bien des gens lui diroient, en le poussant dehors:
Dieu vous bénisse, allez bon-homme;
Sainteté sans richesse aujourd'hui ne se chome,
Et vous ne ferez pas fortune sur ces bords.

❧❧❧

ENTRE deux jeunes cœurs qui ne ſe ſont pas vûs,
Voulez-vous faire naître une vive tendreſſe ?
D'aucun projet d'hymen qu'ils ne ſoient prévenus,
Et que le hazard ſeul paroiſſe
Dans tel ou tel endroit les avoir fait venir,
Pour ſe voir & s'entretenir.
S'ils ſçavent que pour l'hyménée
Leur entrevûe eſt deſtinée,
Sérieux, inquiets, ſtupéfaits, preſque ſots;
La gêne appeſantit leur geſte & leurs propos.
La grace, la beauté n'eſt guère examinée;
Leur attention eſt bornée
A la recherche des défauts.

❧❧❧

ON croiroit volontiers qu'un homme de fortune,
Un homme qui ſervit avant de commander,
Vivroit avec ſes gens ſans arrogance aucune,
Et dans ſes grands ſuccès ſçauroit ſe poſſeder.
Point du tout: ſitôt qu'il eſt maître,
Son inſolente vanité
Commence par ſe méconnoître.
Pouſſant juſqu'à la cruauté
Son humeur haute & deſpotique,
Du poids de ſon autorité
Il accable ſon domeſtique;
Et ſe vengeant des maux affreux

Qu'il éprouva dans le ſervice,
Il opprime des malheureux
Dont jadis il remplit l'office,
Et qu'un jour le deſtin propice
Peut rendre auſſi puiſſans, & non moins orgueilleux.
O Fortune, tes biens ſont-ils faits pour le vice?
Oui, je le mets en fait; un Duc, un Prince, un Roi,
Ne ſont pas, en donnant la loi,
Si rigides & ſi ſéveres,
Qu'un homme du plus bas aloi,
Que la protection a mis dans les affaires,
Au ſortir du plus vil emploi.



NON, ce n'eſt pas la vérité
Qui dans nos débats nous inſpire;
C'eſt le jaloux orgueil, l'opiniâtreté,
Le doux plaiſir de contredire.
Combien en voyons-nous, même des mieux inſtruits,
Qui par la paſſion conduits,
Ferment les yeux à l'évidence!
Combien, contre leur connoiſſance,
Ont le front d'embraſſer un ridicule avis,
Par l'unique raiſon qu'un tel autrement penſe!
On ſçait, on ne veut pas ſçavoir;
On voit, & l'on ne veut pas voir;
Quel caprice! quelle démence!

Par ce procédé vicieux
L'esprit, ce beau rayon des Cieux;
Devient un présent inutile.
Oui; les ténebres valent mieux
Que cette lumiere débile,
Qui ne fait qu'éblouir nos yeux.

❖❖❖

QUAND d'un tas de cheveux & boudins arrangés;
Tant de crânes par toi se trouvent surchargés,
Mode, qu'à rire tu m'apprêtes!
N'est-ce pas un objet bien digne d'égayer,
Que de voir dix-huit ou vingt têtes,
Sur la tête d'un Marguillier!

❖❖❖

PLUS d'une Dame, dans Paris,
S'embarrasse peu qu'on l'appelle
Plus coquette encor que Cypris,
Pourvu qu'on la dise aussi belle.

❖❖❖

PAR faveur, ou bien par mérite,
Quelqu'un s'avance-t-il plus promptement que nous;
Aussitôt nous voilà jaloux.
Son rapide progrès contre lui nous irrite.
Si, malgré sa fortune, il se gouverne bien,
Si sa façon d'agir ne nous présente rien
Qui puisse exciter nos murmures,

Nous cherchons de son sang le rang peu glorieux ;
Chez ses premiers parens notre esprit envieux
Va déterrer des aventures,
Et pour ternir l'éclat dont il blesse nos yeux,
Nous allons chercher des ordures
Dans la cendre de ses ayeux.

❧❧❧

DANS sa maniere de penser,
Le peuple n'est-il pas comique ?
Il est vif, chaud, ardent : zeste, on le voit passer
A la triste froideur d'un calme léthargique ;
De la haine à l'amour, de l'estime au mépris ;
Des ris aux pleurs, des pleurs aux ris,
Il passe d'un vol plus rapide,
Que celui qu'aux beaux jours du Printems renaissant
Fait voir l'hirondelle, en frisant
Les flots de l'élément humide.
L'autre semaine il arriva
Qu'une Princesse se trouva
Surprise d'une maladie,
Qui menaça dès-lors sa vie.
Le bruit s'en répand dans Paris
Aussitôt le peuple en allarmes
Implore le Ciel à grands cris ;
Tout gémit, tout verse des larmes.
Elle meurt, son trépas répand le désespoir ;
La mort dans tous les yeux est peinte jusqu'au soir.

Le lendemain on tend de noir
Les appartemens & la porte :
L'on parle du convoi ; la douleur est moins forte.
Déja la publique cohorte
Se promet le plaisir de voir
D'un grand deuil la nombreuse escorte.
Le jour arrive, on court, l'on se presse, on se porte,
Pour voir mener Madame en son dernier manoir.
Tout se passe, en un mot, de sorte
Que ce peuple livré, deux jours auparavant,
Aux plus tendres regrets, au plus cruel tourment,
Seroit, je crois, fâché qu'elle ne fût pas morte,
Pour n'être pas privé de son enterrement.



FILS d'un simple Berger, le petit Griffonneau,
Pauvre, & nud comme un ver, s'enfuit de son Hameau.
La Fortune à Paris le mène.
Il cherche, court, s'intrigue, &, pour premier bonheur,
Il entre, au bout d'une quinzaine,
Au service d'un Procureur.
Sa figure est gentille, on l'aime ;
Madame en fait son laqueton :
Il la sert d'une ardeur extrême,
Et c'est son petit factoton.
Quoique dans cet emploi tout paroisse lui rire,
Il s'y déplait, son cœur soupire.
Soumis à tous les Clercs, un d'eux le prend en gré.
Celui-ci

Celui-ci, pour le faire avancer d'un dégré,
Dans les tems de loisir se charge de l'instruire.
    Sitôt qu'il commence d'écrire,
    Le sort, par un bienfait nouveau,
Permet que dans l'Étude il vaque un escabeau.
    Madame, pour lui le désire :
    On vous l'installe bien & beau.
Petit Clerc, douze mois ; second Clerc, l'autre année ;
    Et la troisieme, Maître-Clerc ;
    Dans cette école fortunée,
Ses progrès sont si grands, qu'en deux ans il acquiert
    Une lumiere non bornée.
Bientôt par des exploits dignes du plus expert,
    Il signale chaque journée.
C'est un aigle qu'on voit jusqu'au plus haut de l'air,
Elever, en volant, son audace effrénée.
Le Procureur admire un sujet si charmant,
Du sçavoir de son Clerc son ame est étonnée.
    Sentant approcher le moment
    Qui doit finir sa destinée,
    Il lui legue par testament,
    Et sa Charge, & sa fille aînée.
Griffonneau les accepte, on s'unit promptement ;
Le premier fruit qui vient de ce doux hyménée
Est un fils. De ce fils, qu'il pousse avec éclat ;
    Il fait un célebre Avocat :
L'Avocat fait le sien Conseiller aux Enquêtes ;

Le fils de ce dernier eſt Maître des Requêtes,
Intendant, Conſeiller d'Etat,
Préſident à Mortier. De-là les Seigneuries,
Fiefs titrés, Marquiſats, Comtés & Baronnies;
Cette gradation ſe voit journellement.
Et voilà ſur quel fondement,
Bien des maiſons aujourd'hui ſont bâties.

❖❖❖

QUICONQUE oſe parler avec ſincérité,
Voit toujours à ſes vœux la Fortune rebelle.
Tandis que le flatteur porte, avec vanité,
Tous les jours parure nouvelle,
Les amis de la Vérité
Sont nuds, comme elle.

❖❖❖

LORSQUE battu par la tempête,
Quelqu'un par le beſoin me paroît pourſuivi,
Si j'aime à le voir tête-à-tête,
Il faut que je ſois ſon ami.

❖❖❖

ENTRE les deux époux que la liberté regne.
Le Guerrier me paroît excellent ſur ce point;
Pratiquons ce qu'il nous enſeigne.
L'agrément à l'amour chez lui ſe trouve joint.
Grand ennemi de toute entrave,
Quand il aime, il n'eſt point eſclave;
Quand il épouſe, il n'en fait point.



BELLES, que vos attraits sur l'homme ont de puissance!
Non content d'imiter votre air, votre façon,
Votre langage & votre ton,
De la Nature, qu'il offense,
Pour vous bien ressembler, il abdique le don.
Oui! pour le sot honneur de vous être semblable;
Tous les jours on le voit, sexe ingrat & fripon,
Du signe distinctif de son sexe honorable,
Le rasoir à la main, dépouiller son menton.



GAGNER les faveurs d'une Belle,
Qui nous fait acheter bien cher
Le doux plaisir d'être aimé d'elle,
C'est jouer à qui gagne perd.

Avec une aimable compagne,
Dont le gain flatte les esprits,
Mettre les as à *remotis*,
C'est jouer à qui perd gagne.



L'ORGUEIL, que l'amour-propre engendre;
A beau cent fois nous faire entendre
Qu'en sçavoir nous sommes experts.
Sur nous, c'est trop d'encens répandre;
Quel prix avons-nous à prétendre,
Sur l'hôte des bois & des airs!

Un animal ſçait ſe défendre ;
Pour l'avoir, il faut le ſurprendre
Avec des hameçons couverts.
Mais nous, qui faiſons les grands clercs,
Nous travaillons nous-même à tendre
Le piége où nous nous laiſſons prendre ;
Nos propres mains forgent nos fers.

❖❖❖

ON parle ainſi d'un homme abſent :
Il eſt joli, vif, amuſant ;
Mais .... Ce mais-là vient tout détruire.
Penchant auſſi fort que fatal,
Tous les jours tu ne nous fais dire
Du bien, que pour dire du mal.

❖❖❖

LES hommes, tous les jours, ſe moquent des enfans :
Dans leurs paſſe-tems, leur foibleſſe ;
Dans leurs ébats, leur petiteſſe,
De pitié font en nous naître des mouvemens.
Réfléchiſſons un peu ſur nos amuſemens,
Voyons ſi dans nos jeux il eſt plus de ſageſſe.
Boire ſans ſoif, & s'enfermer
Pour pomper l'air & s'enfumer ;
Courir, frapper du pied pour hâter une boule,
S'emporter ſottement contre du bois qui roule ;
Jetter des dez en murmurant ;
Manger des cartes en jurant ;

Est-ce un emploi du tems plus noble & plus aimable,
Que d'aller à cheval, monté sur des bâtons,
Rouler des totons sur la table,
Ou cracher dans un puits pour y faire des ronds?



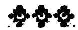
CET homme-là, chez moi, vient un peu trop souvent;
Son importunité me lasse.
Pour m'en débarrasser que faut-il que je fasse

RÉPONSE.

Prêtez-lui de l'argent.



BIEN mieux que l'acier sur l'airain,
Mieux que la main la plus habile,
L'amour-propre offensé grave dans notre sein,
D'un outrage reçu la trace indélébile.
Peut-être bien qu'un digne effort,
De vos ressentimens étouffant le transport;
A l'offenseur fera remettre
La faute qu'il a sçu commettre;
Mais l'outrage n'est pas oublié pour cela;
Vécussiez-vous cent ans, & deux cents ans encore;
Fussiez-vous par-delà le Gange & le Bosphore,
Le souvenir toujours vous en demeurera.



SI depuis si longtems la terrible Bellonne
Trouble notre Royaume & tous ses environs,
Dans cette longue guerre il n'est rien qui m'étonne.
Pourquoi? Pour de bonnes raisons;
Et voici ce que je réponds.
Paris, qui s'est toujours accrû d'âges en âges;
Peut compter aujourd'hui, dans sa ville & fauxbourgs,
Trente-mille maisons qu'on habite toujours.
Les maisons ont autour de quatre ou cinq étages;
Les étages souvent ont deux ou trois ménages.
Ce dénombrement fait, écoutez mon discours:
Je consens de mourir gouteux, paralytique,
Etique, pulmonique, hydropique, asthmatique;
Si, dans tant de maisons hautes comme des tours,
Quelqu'un en trouve & m'en indique
Une seule où la paix regne pendant huit jours,
Entre l'homme & la femme, ou dans le domestique.



L'HONNEUR mérite bien tous les soins qu'il faut [prendre.
Qu'il est beau! mais hélas! qu'il coûte à cultiver!
Des hommes tous les jours meurent pour le défendre;
Des filles, pour le conserver.



SOUS le voile de l'artifice,
Pour peu que l'on approfondisse,

On distinguera clair & net,
Que la plûpart du bien qu'on fait,
A son principe dans le vice;
Et qu'en déguisant ses projets,
L'homme souvent a la malice
D'ètre bon, pour être mauvais.
Si l'adroit & rusé Philandre
Prodigue tant d'or en secret,
Un certain Office est à vendre;
Le but de tous les dons qu'il fait,
Est d'acquérir le droit de prendre.
Dans son trafic, dans son débit,
Si Matthieu s'acquiert de l'estime,
C'est pour établir un crédit,
Dont quelqu'un sera la victime.
Si d'un air modeste & sans fard
Climène affecte l'apparence,
C'est pour empaumer un richard
Nécessaire pour sa dépense.
Si Cléon, pour être sçavant,
Nuit & jour au travail s'applique,
C'est dans le dessein politique
De renverser un concurrent.
Si certaine tante est tigresse,
Si son logis est bien fermé,
C'est pour enchérir une niéce,
Dont un Crésus est enflammé.

Si Lindor eſt ſouple & docile,
S'il parle avec tant de douceur,
C'eſt pour gagner un Teſtateur,
Dont les fonds lui rendront facile
Le moyen d'être ſéducteur,
Et d'attraper une pupille,
Dont il veut attaquer l'honneur.



Avec l'argent partout on plaît;
Sans lui chacun nous abandonne;
Qui beaucoup a, ſe méconnoît;
Qui rien, n'eſt connu de perſonne.

Les Philoſophes de notre âge
Ne ſont, à dire vrai, que des pouſſeurs d'*ergò*,
Des Docteurs enyvrés d'un bruyant vertigo,
Qui doivent leur mérite au pompeux étalage
De ce pédanteſque langage,
Diſtinguo, concedo, nego.



Ce n'eſt point à l'éclat d'un meuble de grand prix,
Qu'eſt dû ce doux repos qui charme nos eſprits.
Souvent la paix nous tranquilliſe
Sur des tabourets délabrés,
Quand l'inquiétude eſt aſſiſe
Sur des fauteuils à pieds dorés.

CHEZ celles qu'on vous associe,
Maris, quand l'aimable douceur
Avec la sagesse est unie,
Que votre sort est doux ! Non, rien n'est si flatteur.
Mais très-souvent, hélas ! l'orgueil & la hauteur
A la vertu font compagnie.
Qu'arrive-t-il de ce malheur ?
On vous fait cherement acheter le bonheur
D'un front exempt d'ignominie ;
La tranquillité sur l'honneur
Coûte à bien des époux le repos de la vie.



QUAND, d'un coup de sa faulx, l'inéxorable Mort
Dépêche un vieux Crésus aux rives du Cocyte,
Ses héritiers pleurent d'abord ;
Mais cette tristesse hypocrite
N'est dans le cœur qu'un pur effort
Où la décence les excite.
Sitôt que le trésor à leurs yeux est présent,
Contre un aspect si doux leur chagrin ne tient guère.
Plus le coffre-fort est pesant,
Plus la douleur devient légere.

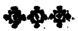


UNE Coquette avec prudence
Dans ses triomphes se soutient.
Du geste & des regards possedant l'éloquence,

Par des riens séducteurs, son manége prévient
Tous ceux que sa beauté soumet à sa puissance;
Avec la glû de l'espérance,
A son char elle les retient;
Mais jamais à la jouissance,
Chez elle, aucun d'eux ne parvient;
Et toujours la juste balance
Dans l'équilibre les maintient.
Avec elle, en public, jamais de préférence;
Tête-à-tête, chacun l'obtient.



QUELQU'EFFORT que l'on puisse faire;
L'on ne peut s'affranchir des liens de l'orgueil:
De tout travers il est le pere,
De toute raison c'est l'écueil.
La Grèce a beau vanter ces fameux personnages,
Qui porterent le nom de Sages;
Sous leurs stoïques guenillons,
Plus d'un de ces Docteurs logea cette vermine.
L'orgueil étoit plus fier sous leurs tristes haillons;
Qu'il ne fut chez les Rois sous la pourpre & l'hermine.



JE ris, quand je vois qu'on assigne
Le lieu, le jour, l'heure au Plaisir;
Tout comme si ce Dieu, que la contrainte indigne,
Etoit, à point nommé, prêt à nous obéir.

En vain, dans les transports d'une fête publique,
Le salpêtre a beau l'appeller;
Le canon partout despotique,
Quand il ne le veut pas, ne peut le faire aller.
Le Destin même, c'est tout dire,
Ce Dieu, dont tous les Dieux exécutent l'arrêt;
N'a rien du tout à lui prescrire.
Le Plaisir & l'Amour, libres de tout empire;
Ne viennent que lorsqu'il leur plait.



PLUTUS sous ses loix fait plier
La sagesse la plus farouche;
La Vertu ne peus plus crier,
Quand l'argent lui ferme la bouche.

C'est en vain que Thémis même,
Par les conseils du devoir,
Veut de ce métal suprême
Braver l'absolu pouvoir;
Bientôt sa rigueur expire,
Par les dons du Financier.
L'argent convertit en cire,
Les cœurs de bronze & d'acier.



LA FILLE DIFFICILE.

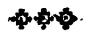
LE Bureau, la Robe & l'Épée,
Nous offrent trois époux, dont aucun ne me plaît;
Lourdeur, inconſtance, intérêt,
Font que j'ai contr'eux trois l'ame préoccupée.
Dans le doute cruel qui m'agite ſans fin,
Quel parti prendre? Et comment faire?
Je ſçais, & rien n'eſt plus certain,
Que la lourdeur eſt financiere;
L'inconſtance, guerriere;
Et l'intérêt, robin.

L'HUMANITÉ n'eſt point la compagne des cœurs
Que l'aveugle Plutus comble de ſes faveurs.
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Pour éprouver le zèle & la foi des mortels,
Deſcendit un jour ſur la terre.
Tous les Créſus, pour lui, furent durs & cruels:
De chez eux, ces ingrats, ſans pitié, le bannirent;
Et ſans deux pauvres bonnes gens,
Qui dans leur cabanne l'admirent,
Le Seigneur Jupiter eût couché dans les champs.

DES jours que nous devons passer dans l'Univers,
Le besoin du sommeil nous dérobe un bon tiers :
L'enfance tremblante & débile,
La décrépitude imbécille,
Se doivent retrancher du surplus de nos ans.
Si l'on en ôte encor ce que la maladie,
Les ennuis, les chagrins, l'embarras, les tourmens
Nous font passer de mauvais tems,
A quel nombre de jours réduira-t-on la vie ?
Et combien vivons-nous d'instans ?



POUR éclairer mes pas & me servir d'appui,
Sur la foible raison c'est en vain que je compte ;
Jamais jusqu'à ce jour son flambeau ne m'a lui,
Que pour me faire voir ma disgrace & ma honte.
Toujours après la chûte amenant le regret,
Les stériles rayons de sa lente lumiere
M'ont servi, non pas à bien faire,
Mais à me repentir de n'avoir pas bien fait.



TOI qui dis qu'aujourd'hui Thémis est vierge encore,
Oh ! que mal-à-propos tu nous tiens ce discours !
Personne sur terre n'ignore
Qu'on la viole tous les jours.

AUX regards de Thémis un coupable se cache ;
Quand l'aveugle Fortune eut soin de l'enrichir.
La poudre de Plutus emporte toute tache,
Le Pactole a des eaux qui sçavent tout blanchir.



QUELQU'UN voudroit-il bien me dire,
Pour quelle raison l'on a mis
Un bandeau sur les yeux de l'auguste Thémis ?
Si c'est pour ne point voir ce qui peut la séduire,
A la bonne-heure ; mais aussi
Ne verra-t-elle pas ce qui pourroit l'instruire
Sur un fait important qui n'est point éclairci.



GRANDS du siecle, répondez-moi :
Pourquoi, dans votre erreur extrême,
Bravez-vous de la Loi
La puissance suprême ?
Pourquoi, par votre autorité,
La Justice est-elle immolée ?
Votre dais doit servir de trône à l'Équité ;
Faut-il qu'il soit son mausolée ?

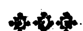


LORSQU'à plaider un Chicaneur s'obstine ;
Un bâton blanc est tout ce qu'il acquiert.
A gagner des procès souvent on se ruine :
Jugez du sort qu'éprouve un Plaideur qui les perd.

FRERE, cohéritier, parent, associé,
Tant qu'un même intérêt les touche & les rassemble ;
Vivent entr'eux sur le bon pié ;
Mais cet accord si doux est bientôt oublié,
Et le jour que l'on compte ensemble,
Est le dernier de l'amitié.

BANNISSONS un vainqueur terrible,
Qui fait ses plaisirs de nos pleurs.
Que l'Amitié douce & paisible
Forme les liens de nos cœurs.

Que cette Déesse est charmante !
Point de légereté, point d'humeur inconstante ;
Jamais son cœur n'a varié.
Le Tems, ce tyran redoutable,
Qui pour tout autre objet fut toujours sans pitié,
A ses attraits est favorable.
Malgré le poids des ans, elle est toujours sur pié,
Toujours fraiche, vive, agissante ;
Et les rides de l'Amitié
Ne la rendent que plus charmante.



QU'UN jeune Militaire, au sein de son foyer,
Ressente un petit mal de tête,
Vîte, au secours, l'allarme est au quartier :

Médecine, bouillon, ptisanne, tout s'apprête ;
Autant qu'un Abbé délicat,
Un rien le change, un rien l'abbat.
Suivez le même homme à l'armée,
Et voyez-le dans un combat :
Sa valeur bouillante, animée,
Au terrible danger présente un front d'airain.
La Mort qu'il voit la faulx en main,
L'étonne moins par sa menace,
Qu'il ne l'étonne lui, par sa superbe audace.
L'homicide boulet dans l'air a beau siffler,
Il l'attend, le reçoit, tombe & meurt sans trembler.

❖❖❖

POUR sçavoir avec art conduire & manier
L'instrument qui vient de Crémone,
Pour joindre, avec l'archet, l'éclat au régulier,
Pour avoir, en dansant, l'entre-chat familier,
Pour attraper cet air que le bon goût nous prône,
Pour mouvoir aisément les touches du clavier,
Pour combiner les sons & les modifier
D'une façon qui nous enchante,
Pour être habile & singulier
Dans l'instrument dont Pan se servit le premier,
Pour faire une cadence & flatteuse & brillante,
Pour le disputer à Canente,
Et faire aux connoisseurs admirer son gosier ;
Que de travail il faut ! quelle affreuse torture !

Que de ſoins redoublés! que d'efforts violens!
Surtout ſi l'on n'a pas reçu de la Nature
Les diſpoſitions qu'exigent ces talens.
Quand les difficultés ſe trouvent obſtinées,
Pour en venir à bout, il faudra quelquefois,
Pendant des quinze & vingt années,
Tourner, plier, fléchir & la langue, & la voix,
Et la tête, & l'épaule, & la jambe, & les doigts.
Tous les jours cependant cette peine infinie
Se prend avec ſuccès, & l'homme diligent
Y donne volontiers la moitié de ſa vie.
J'approuve ce ſoin vigilant,
Et veux bien qu'aux beaux Arts on livre ſon génie.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, & par quelle manie,
Pour la morale eſt-on ſi froid, ſi négligent?
Puiſque par un travail pénible,
Par de longs & conſtans efforts,
Nous pouvons parvenir à plier les reſſorts
D'un corps que la Nature a fait preſqu'inflexible,
Ne nous feroit-il pas poſſible
De fléchir auſſi nos humeurs?
Et ne pourrions-nous pas, à force d'exercices,
Malgré la Nature & les vices,
Parvenir à plier notre ame aux bonnes mœurs?



POUR garantir une fillette
Des piéges que lui tend l'Amour,

Sa mere prudente & discrette
La sermone en vain chaque jour.
On l'écoute, on veut bien la croire;
Mais quel en est tout le profit?
Il vient un étourdi maudit:
Une chansonnette, une histoire,
De petits riens le beau débit,
Un regard, deux souris, trois mots ont la victoire
Sur tout ce que la mere a dit.



JADIS, dans un état voisin de la détresse,
Lysimon paroissoit joyeux.
Ce mortel, digne alors d'estime & de tendresse,
Faisoit voir en tous lieux
Une ame généreuse & pleine de noblesse,
Qui sembloit condamner l'injustice des Dieux.
La fortune aujourd'hui comble son espérance.
Son coffre est plein du précieux métal;
Mais, hélas! des trésors, voyez l'effet fatal!
Devenu sombre, morne, avare avec outrance,
Il se refuse tout au sein de l'abondance;
Et depuis qu'il est mieux, il est cent fois plus mal.



GRAPIGNAN, pour son fils, veut avoir un Office
De Conseiller au Parlement.
De l'homme étrange aveuglement!

Il n'est point de trait d'avarice,
De rapine, de vol, de détour, d'artifice
Où n'ait recours ce scélérat,
Pour mettre son fils en état
De pouvoir rendre la justice.



En vain dans un ami tu mets ton espérance;
Crois-tu que, dans le sein de la dure opulence,
Quelqu'un songe aux besoins où le sort t'a réduit?
Erreur. Si par fois on y pense,
Ce léger souvenir vîte s'évanouit.
Bien plus, quand cet ami, dans ton mince équipage,
Te rencontre sur son passage,
Considere-le bien; tu verras de quel poids
Est la belle amitié qui regne dans notre âge.
Saisi d'un prompt effroi, qui lui coupe la voix,
Ton apparition fait pâlir son visage;
Il fuit, il s'échappe, & je crois
Que, pour chasser au loin ton importune image,
Il feroit volontiers le signe de la croix.



Je ne puis supporter l'hommage
D'un adulateur séduisant;
Mais je hais encor davantage
Le parasite médisant;

Qui, pour plaire à qui le défraye,
De bons mots sçachant faire emploi,
Aux dépens du voisin me paye,
Et le paye aux dépens de moi.

DIFFÉRENS effets sont produits
Par le besoin & le bien-être ;
Le bien-être nous fait connoître à nos amis ;
Le besoin nous les fait connoître.

UN ami vient nous voir, on le traite en ami,
C'est-à-dire, sans chere aucune.
Je n'ose condamner ceci,
La méthode en est trop commune.
Quand mon esprit pourtant réfléchit sur ce fait,
J'y trouve de l'excès, de l'abus ; en effet,
Mon cœur ne doit-il pas se faire mieux connoître
A ceux que l'amitié dans mon logis conduit,
Qu'à quelqu'Etranger, qui peut-être
N'est amené chez moi que par son appétit.



QUE je hais, entre amis, ces protestations,
Cette impétueuse carresse,
Ces bruyans transports de tendresse,
Ces élans, ces baisers & ces contorsions !

Lorſqu'un évenement funeſte
Livre notre ame à la douleur,
Pour nous marquer ſa vive ardeur,
Le bon ami ne fait qu'un geſte,
Qui part de la bourſe & du cœur.



L'Amour du bien public, qu'on étale avec pompe,
N'eſt qu'un maſque ſouvent, dont ſe couvre & nous [trompe
L'amour-propre, cet impoſteur.
Les Catons, les Brutus, dont le ſuperbe cœur
Sembloit, de leur vivant, juſqu'à l'idolâtrie
Pouſſer l'amour de la patrie,
Et qui de l'autre amour paroiſſoient détachés,
En étoient au-dedans fortement entichés.
Tous ces braves Guerriers que le courage emporte
Dans les plus périlleux combats,
N'ont point de cet amour une doſe moins forte;
Ils ſongent à leur gloire auſſi-bien qu'à l'Etat.
Tous ces Hiſtoriens, ces Gloſſateurs ſuperbes,
Qui des ſiecles paſſés éclairent les ténebres;
Ces fameux Traducteurs qui s'uſent le cerveau,
Pour mettre l'ancien dans un ſtyle nouveau;
Ces grands Compilateurs au travail ſédentaires,
Qui s'épuiſent ſans ceſſe & le corps & l'eſprit,
Pour laiſſer au Public des tomes ſalutaires,
D'épais *in-folio*, de gros vocabulaires,
Se laiſſent chatouiller à ce commun prurit;

Tous pour le même amour ont le même appétit.
Moi-même, qui prends, dans ces rimes,
Le ſtyle d'Ecrivain moral,
Et qui veux m'ingérer de donner des maximes;
Sçavez-vous à quoi tend cet eſſai doctoral?
Ma vanité tout haut publie
Que mon ſeul but, en ce projet,
Eſt de rompre le cours de l'humaine folie,
Et de porter au bien quiconque s'y ſouſtrait.
Il eſt vrai qu'un pareil effet
Plairoit infiniment à mon ame ravie;
Mais s'il faut que mon cœur, ſans nulle tricherie,
Développe ici ſon ſecret,
Eſt-ce-là mon unique envie?
Eſt-ce-là mon premier objet?
Le plaiſir de la médiſance,
Le deſir de me faire un nom,
Dans cette cauſtique leçon
N'entreront-ils pour rien? Franchement, plus j'y penſe,
Et moins j'oſe dire que non.



DE deſirs en deſirs notre ardeur inconſtante
Sans ceſſe nous entraîne & toujours nous tourmente.
Un bien, quand il nous manque, inſpire des ſouhaits;
Quand on l'a, des dégoûts: le perd-on; des regrets.



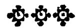
LA douceur & l'humanité,
Dans le quartier de la Finance,
Sont communs, à peu près, comme l'urbanité,
L'agrément, & la vénuſté
Dans le pays de la Science.
La bonne-foi regne chez nos Marchands,
Comme la vérité domine auprès des Grands.
A Paphos aujourd'hui les amans ſont ſinceres,
Comme à l'Hôtel des Mouſquetaires.
Le bon goût triomphe au Marais,
Comme la Juſtice au Palais.

❖❖❖

SANS l'utile ſecours de l'éducation,
C'eſt en vain que l'éclat d'une haute naiſſance
Eſt joint à plus d'un million.
Qu'eſt-ce, en pareille circonſtance,
Qu'un homme de condition ?
C'eſt un homme pétri d'orgueil & d'arrogance;
C'eſt un homme entraîné, par toute paſſion,
Dans le déſordre & la licence.
C'eſt une idole d'or, qui ſous l'éclat exquis
Des diamans & des rubis,
Cache une ignorance profonde.
C'eſt l'ombre d'un Baron; c'eſt l'extrait d'un Marquis,
A qui des ayeux ont acquis
Le droit d'être inutile au monde.

❖❖❖

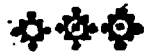
Ceux à qui d'un ſuccès on déeerne la gloire,
Sans le ſecours d'autrui, ne triompheroient pas.
Bons Officiers & bons Soldats
A de bons Généraux font gagner la victoire;
De bons Clercs font les bons Notaires;
Bons Conſeillers ſont faits par de bons Sécretaires;
Bons chevaux, bons chiens, bons Piqueurs,
Sont ce qui fait les bons Chaſſeurs.



Qu'on me trouve une Iris dont l'eſprit ſoit égal,
L'humeur douce, le cœur loyal;
Une Iris inſenſible aux brillantes babioles,
Dont on fait aujourd'hui ſon objet capital;
Une Iris, dont l'amour pur, tendre, paſtoral,
Préfere d'un Berger le don ſimple & frugal
Aux bienfaits précieux d'un Fermier général,
Qui, pourvû du puiſſant métal,
Dans un équipage ducal,
Mène au Cours, au ſpectacle, au bal,
Donne régal ſur régal,
Et tous les jours fait faire carnaval;
Une Iris, en un mot, dont le ſoin principal
Soit d'avoir toujours vrais les yeux & les paroles.
Si quelqu'un me la montre en propre original,
Je ferai ſur le champ préſent de cent piſtoles;
Cent piſtoles, pour moi, ſont le tréſor royal.

Aussi-tost

AUSSITOST qu'un Auteur commence de déplaire,
On ne se souvient plus du bon qu'il a sçu faire.
Du Parterre telle est la rigueur aujourd'hui,
Qu'aux célebres Rimeurs, qui, par des vers d'élite,
Ont donné du plaisir pendant trente ans de suite,
Il ne pardonne pas deux minutes d'ennui.



LE vice sur nous a des droits,
Dont aucun effort ne le frustre.
Le Noble comme le Bourgeois,
Le Citadin comme le Rustre,
Tout est sujet aux mêmes Loix;
La gloire, malgré tout son lustre,
N'en sçauroit affranchir les Rois;
Et le Héros le plus illustre
Est homme jusqu'au bout des doigts.



PLUS chez nous la richesse abonde,
Plus ce mortel séjour pour nos cœurs a d'attraits.
Conséquemment je dis, & l'épreuve m'y fonde;
Que tous ces entasseurs qui n'ont d'autres souhaits
Que de rendre leur bourse ronde,
Font provision de regrets,
Pour emporter dans l'autre Monde.



LORSQUE j'entends dire d'un homme,
Qui, d'un gain légitime & bon,
Vit d'une certaine façon :
Quelle dépense il fait! quel argent il consomme!
Venu dans une nuit ainsi qu'un champignon,
Il lui sied bien, ma foi, de vivre en Gentilhomme!
Son pere n'étoit rien, c'est le premier du nom;
Un semblable discours m'assomme,
Et j'y trouve une absurdité,
Dont mon esprit est irrité.
Quand, par un bel exploit, par un trait magnanime,
Par un soin utile à l'Etat,
Par un commerce droit, par un art où l'on prime,
D'une juste noblesse on achete l'éclat,
Malgré les préjugés & le commun systême,
De pleine autorité j'installe au rang suprême
Ce fondateur de sa maison :
Et je soutiens avec raison,
Que le premier du nom vaut mieux que le milliéme.



QUAND vous arriverez dans la demeure sombre,
Où la Parque mettra tous vos lauriers à l'ombre,
Livrés à des remords cruels,
Héros, vous vous direz : Insensés que nous sommes!
Falloit-il, pour être immortels,
Faire mourir cinq cent mille hommes!

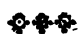


QUE le métier d'Auteur se fait peu noblement,
Et qu'on l'exerce bassement!
Dans tous les états de la vie,
Je ne crois pas qu'il en soit un
Où l'on ait plus de jalousie,
Où le noir poison de l'envie
Soit plus en regne & plus commun.
C'est-là que la Cabale inique
Soumet le vrai mérite à sa loi tyrannique.
Qu'un jeune Auteur débute & veuille s'essayer,
Que par lui sur la scène une piece soit mise,
Loin de chercher à l'appuyer,
Et vîte, il faut qu'on le détruise;
Chacun s'empresse à le noyer.
Faut-il que des Sujets qu'Apollon favorise
Souillent leur beau talent d'un vice si grossier?
Toujours quelque débat les trouble & les divise,
Toujours l'esprit de l'un contre l'autre s'aiguise;
C'est à qui se déchirera.
Le ridicule affreux de cette guerre-là,
Sur le Corps entier donne prise;
A tous en général il cause du déchet.
Des grands & des petits devenus le jouet,
On les berne, on les tympanise.
Bref, Messieurs les Auteurs, dupes de leur sottise,
En se méprisant, ont tant fait
Que tout le monde les méprise.

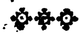
DU cœur du Philoſophe examinez le fond,
Vous connoîtrez bientôt que la Philoſophie.
N'eſt le plus ſouvent qu'un beau nom,
Dont la pareſſe eſt ennoblie.



LA Nature nous fit des dons avantageux,
Dont un prudent emploi rendroit nos jours heureux;
Mais, hélas! notre ame inſenſée
Tous les jours ſçait en abuſer.
La parole nous fut par les Dieux diſpenſée
Pour déclarer notre penſée;
Nous ne nous en ſervons que pour la déguiſer.



CACHER tous ſes défauts dans une nuit profonde,
Des vertus qu'on n'a pas, ſe parer, ſe vernir,
C'eſt à quoi ſe réduit la ſcience du monde,
Et le moyen de parvenir.



LES Précepteurs & les Régens,
Que nous donnons à nos enfans,
Du Grec & du Latin leur montrent l'idiôme;
On leur apprend combien de pas
Avoient le Cirque & l'Hippodrôme.
On les inſtruit à fond du pays des Incas.
Ils connoiſſent Pekin, Pondichery, Madras;

Les lieux d'où viennent l'or, l'azur, l'ambre, le baume ;
Mais, ô honte du siecle ! ils ne connoissent pas
Ce que produit la France en ses divers Etats ;
On ne leur apprend pas l'histoire du Royaume,
Ni la langue de nos climats.



Les chiffres & les armoiries,
Les devises, les écussons,
Les supports, les cimiers & tant d'autres folies,
Dont on veut chaque jour illustrer les Maisons,
Ne sont point, à mon sens, des ornemens frivoles,
Et quoique la raison, dans ses aigres discours,
Les mette au rang des fariboles,
Bien des Thersites de nos jours,
A ces éclatantes babioles
Ont grand besoin d'avoir recours.
Qui pourroit à vos yeux découvrir leur noblesse,
Sans ces signes extérieurs ?
Seroit-ce la vertu, l'honneur & la sagesse,
Qu'ils osent traiter de foiblesse,
Et qu'ils pratiquent moins que leurs inférieurs ?
Peut-on d'un œil serein voir tant d'extravagance,
Tant d'orgueil, tant de suffisance
Chez certains rejettons d'ancêtres glorieux,
Qui doivent tout à leur naissance,
Et qu'un abus pernicieux
Laisse jouir, par indulgence,

Du mérite de leurs ayeux ?
Quand un Héros expire au sein de la victoire,
Que font ceux qui de lui sont en droit d'hériter ?
Devant un nombreux auditoire,
Par un grand discours oratoire,
Ils ont soin de faire exalter
L'éminente valeur qui le couvrit de gloire ;
Mais ils ne songent point du tout à l'imiter.
Pour sçavoir à combien son héritage monte ;
Pour recueillir le fruit de ses nobles travaux,
Leur avarice est vive & prompte ;
On prend son nom, son bien, ses titres, ses châteaux ;
Mais de l'essentiel on fait très-peu de compte ;
Le grand cœur du Héros se trouve évanoui,
Son mérite se perd dans une nuit obscure ;
Et dans sa triste sépulture,
On laisse ses vertus & sa gloire avec lui.



L'HOMME, par ses efforts, par ses travaux divers,
A trouvé le secret de contenir les mers.
Les arbres par ses soins, les fleurs par sa culture,
Domptent la glace des hyvers.
L'airain, le fer, l'acier, la roche la plus dure
S'amollit sous ses doigts experts.
L'onde, quand il lui plaît, s'élance dans les airs.
En tout genre, en tout tems, sa connoissance sûre
Donne des loix au feu, met les vents dans les fers.

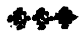
L'homme ſera-t-il donc la ſeule créature ;
Le ſeul objet dans l'Univers,
Où les ſoins ne pourront ſubjuguer la nature ?
Ne trouvera-t-il pas enfin quelque meſure,
Pour arrêter le cours de ſon penchant pervers.



GRANDS nombres de travers ſont introduits en France;
Mais un des principaux eſt l'énorme licence
D'oſer, de qualités, avec Dieu faire aſſaut,
Et de voir des mortels prendre avec inſolence
Ce qui n'eſt dû qu'à lui, le titre de TRÉS-HAUT.



QUAND un Poëte vient de voir
Quelque drame nouveau qu'a fait ſon Adverſaire ;
Ses yeux & ſon maintien font aiſément ſçavoir
L'effet que cette piece a fait dans le Parterre,
Et comment le Public vient de la recevoir.
Quel procédé ! quelle miſere !
O ciel! accable-moi des traits de ta colere,
Que j'éprouve le ſort le plus injurieux
Que l'on puiſſe avoir ſur la terre ;
Mais fais-moi revenir joyeux,
Du triomphe de mon Confrere.



MA délicateſſe eſt bleſſée,
De voir une Billevezée,
Sous le nom d'*Opera prima*,
D'*Opera ſecunda*, *terza*,
Avec emphaſe dédiée
A quelqu'Alteſſe ou *Grandezza*.
Dans Paris il n'eſt point de place,
Où ne s'affiche avec fureur
De cachets le moindre Coureur.
On ne ſçait pas encor comme on chiffre une baſſe;
Que, rempli d'orgueil & d'audace,
On ſe fait annoncer pour un ſublime Auteur.
De ces colifichets lyriques
Nous voyons un nombre infini,
Dans les encoignures publiques,
Se carrer près de *Vivaldi*.
N'eſt-il pas beau de voir quelqu'Ariette uſée,
Quelque ſonate rapiécée
Del Signore Vacarmini,
Se montrer avec plus de faſte,
Remplir une place plus vaſte,
Paroître ſous un titre & plus grand & plus beau;
Que les premiers Chefs de la rime,
Ces Aigles de la double cime,
Et Corneille & Racine, & Moliere & Boileau?

HORACE, Perse & Juvenal,
Aux vices de leur tems ont déclaré la guerre :
Corriger des humains l'odieux caractere,
Fut l'objet de leurs soins ; ont-ils réussi ? Mal.
Ceux qui les ont suivis dans le talent d'écrire,
A leurs contemporains ont fait mêmes leçons ;
Qu'ont-ils opéré ? Rien. Aujourd'hui nous faisons
Même discours, même satyre ;
Rendons-nous les hommes meilleurs ?
Les voyons-nous changer de mœurs ?
Tout au rebours. L'erreur & le délire
Plus que jamais exercent leur empire.
Les Auteurs qui viendront après,
Intenteront au vice un semblable procès,
Et leur prose & leurs vers diront la même chose ;
Et leurs vers & leur prose
Auront même succès.



JE blâmerois peu sa critique,
Si ménageant son correctif,
Toujours l'utilité publique
Lui servoit de juste motif ;
Mais dans tous les traits de satyre,
Que nous fait entendre un Censeur,
Le prétexte est de nous instruire,
L'objet est de nuire à l'Auteur.

QUAND remédiera-t-on au déplorable abus
Que je vois tous les jours arriver au Théâtre ?
Un éternel flux & reflux,
Les accès simulés d'un rhume opiniâtre,
Des crachemens, des ris; d'une ironique voix;
Les *paix-là* répétés dans les plus beaux endroits:
Quelle misere! quel désordre!
Du Censeur toujours prêt à mordre,
Nul Auteur ne peut fuir les sinistres discours,
Pas même ceux du premier ordre.
Triste condition des Rimeurs de nos jours!
C'est peu d'avoir écrit & récrit deux cents pages,
C'est peu d'avoir passé deux ou trois ans complets
A polir, à limer, à revoir mes ouvrages,
Quand sur la scène je les mets,
Si je veux avoir les suffrages,
Il faut acheter cent billets.

DU bien qu'ici bas on opere,
Quel est le principe & l'auteur?
Est-ce l'intérêt, ou l'honneur?
Quand l'homme s'abstient de mal faire,
Par quel fil est-il retenu?
Par la crainte, ou par la vertu?

AU Crésus le plus riche & le mieux décoré,
Si le petit Bourgeois est par moi préféré,
Il en faut imputer la cause
A ce commun orgueil dont l'homme est enyvré;
Et dont j'eus, en naissant, une assez bonne dose.
Tel qu'en ce tableau je m'expose,
Pourrois-je à ce choix-là ne m'être pas livré?
Négligé du Crésus, du Bourgeois adoré,
L'un veut me dominer, de l'autre je dispose;
Chez l'un simplement toleré,
Chez l'autre toujours désiré;
Ici je ne suis rien, là je suis quelque chose.
D'ailleurs chez le Bourgeois je vois quelque vertu,
Quelque raisonnement du moins vous en impose;
Mais Crésus, dans un corps opaque & bien vêtu,
Ne m'offre qu'un esprit tortu,
Qui n'entend ni texte, ni glose.

QUAND deux amis se sont brouillés,
On dit que la paille est rompue.
Cette comparaison dans le Public reçue
Sera-t-elle du goût des esprits ampoullés?
Je n'en sçais rien; vaille que vaille,
Il est certain que l'amitié,
Comme elle est aujourd'hui sur pié,
N'est pas plus forte qu'une paille.

LE Prodigue ne peut comprendre
Quel plaiſir l'Avare peut prendre,
En mettant écu ſur écu.
L'Avare ne ſçait pas comment on peut ſe rendre
Heureux, en dépenſant plus que ſon revenu.
Du Caſanier l'eſprit tranquille
Trouve blâmable & peu flatteur
L'amuſement qu'un Voyageur
Va, loin de ſon pays, chercher de ville en ville.
La danſe à tout Rimeur, la rime à tout Danſeur,
N'offre qu'un agrément ſtérile.
Le Bûveur blâme les ſoupirs.
L'Amant trouve l'yvreſſe horrible.
Tout Mortel ici bas ne connoît de plaiſirs,
Que ceux auxquels il eſt ſenſible.



TOUS les bons ſoins & les ſervices,
Que nos amis nous ont rendus,
Sont bientôt oubliés, quand par quelques caprices,
Quelques froideurs, quelques rebuts,
Ces mêmes amis nous affligent;
Une injure nous pique plus,
Que cent bienfaits ne nous obligent.

FRANÇOIS, quand Don Brutal par malheur vous atteint,
Une jambe par lui souvent vous est ôtée ;
Mais jamais de ce coup votre cœur ne se plaint.
Un petit ruban rouge, où pend un petit Saint,
Vous console aisément d'une jambe emportée.

❧❧❧

TANT qu'un grand Seigneur voit le jour ;
La politique flatterie
De Vassaux, qui lui font sa cour,
Remplit toute sa galerie ;
Mais lorsqu'il descend chez Pluton,
D'autres larmes souvent n'honorent sa mémoire ;
Que celles qu'à sa pompe noire
L'on voit peintes sur du carton.

❧❧❧

POUR nous porter à l'entreprise
De quelqu'édifice important,
L'Architecte nous dit, cela n'ira qu'à tant ;
Vous pouvez, sans peur de méprise,
En ajouter deux fois autant.
Quand des faiseurs de mariage,
Pour prôner une fille, employent tous leurs soins ;
De la dot & de l'avantage
Qu'elle doit, à leur dire, apporter en ménage,
Vous pouvez retrancher la moitié tout au moins.

❧❧❧

POSSÉDÉ du desir de nuire,
Un esprit envieux déchire
Ce qu'on doit le plus estimer.
Parle-t-on de quelqu'un, toujours prêt à blâmer,
On n'écoute le bien que pour le contredire,
On n'écoute le mal que pour le confirmer.



ON vient d'annoncer à Clairval,
Qu'un de ses amis est très-mal.
Ira-t-il lui rendre visite ?
Oui ; mais avant qu'il s'en acquitte,
Il faudra, pour avoir la cervelle en repos,
Qu'il fasse un tour à ses chevaux :
Il faudra qu'il écrive à deux de ses amies,
Pour un petit souper galant :
Il faudra dépêcher Champagne ou l'Allemand,
Pour deux loges de Comédie :
Il faudra, chez le Vernisseur,
Aller voir décorer un vis-à-vis très-leste :
Il faudra qu'il aille au Brodeur
Faire voir un dessein de veste :
Il faudra qu'il entende encor,
Au milieu de la cour, un petit air de cor.



PLUS un Avare en âge augmente,
Plus la soif d'amasser l'agite & le tourmente;
Sans songer à sa mort, qui, dans un tour de main,
Nous dévalise & nous débanque,
Il ménage, il épargne, & touchant à sa fin,
Plus que jamais il pense au gain.
Il craint que terre ne lui manque,
Quand il ne lui faut plus que six pieds de terrein.



QUAND un événement nous affecte ici bas,
L'intérêt du Public n'est pas
L'objet qui le plus nous importe;
Et sur le général le personnel l'emporte.
Ainsi, quand on nous avertit
Que telle & telle affaire en ces lieux s'établit,
Notre premier coup d'œil se porte
Sur le dommage ou le profit,
Que l'affaire dont il s'agit
En particulier nous apporte:
Aucun autre intérêt n'occupe notre esprit.
Cette même affaire a beau nuire
A mon voisin, à mon ami,
Content du bien que j'en retire,
Sur leur sort je suis endormi.
De ceci je conclus en somme,

Et voici mon dernier refrain :
L'homme pour lui seul est humain ;
Il est homme pour tout autre homme.

❧❧❧

DE trois cent soixante-cinq jours,
Qui de l'an composent le cours,
C'est le premier de tous où l'on ment davantage ;
Nul autre ne fait voir tant de duplicité.
Combien, dans ce jour si fêté,
Voit-on, par un fatal usage,
De baisers de Judas & donnés & rendus !
Combien de l'amitié tiennent le doux langage,
Qui voudroient voir périr ceux qu'ils flattent le plus !
De-là certainement vient le double visage,
Que la Fable donne à Janus.

❧❧❧

SUR son compte chacun se plaît à babiller ;
Partout regne cette manie ;
Et l'on aime mieux, dans la vie,
Dire du mal de soi que de n'en point parler.

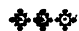
❧❧❧

POURQUOI tant de Mortels traitent-ils de sottise,
De la réflexion les entretiens secrets ?
C'est qu'il n'est rien qu'elle déguise,
Et que ses tableaux sont trop vrais.

Ils craignent de ſe voir dépeints d'après nature ;
Et leur intérieur leur ſemble ſi mauvais,
Que malgré la raiſon, malgré tout ſon murmure ;
Ils n'y rentrent preſque jamais.



BELLE & jeune Moitié, Château ſur la frontiere ;
Vigne touchant au grand chemin ;
Ces trois articles font que le Propriétaire
Se réveille de grand matin.



QUAND pour un jeune Objet nul amant ne ſoupire ;
Nos yeux, fermés ſur ſes attraits,
Font qu'il ne nous inſpire
Ni plaiſirs, ni ſouhaits.
Vient-il quelqu'un ſous ſon empire :
Son mérite auſſitôt nous flatte & nous attire ;
Nos eſprits réveillés lui trouvent des attraits,
Qui troublent notre paix,
Par un jaloux déſire.
Foible Mortel, hélas! quel caprice eſt le tien!
Et que ton erreur eſt extrême !
Le plaiſir de priver un rival de ſon bien,
Te flatte plus que le bien même.



JE puis me tromper, mais je pense
Que tout homme fait ici bas,
Depuis le jour de sa naissance
Jusqu'à celui de son trépas,
Ou des dupes, ou des ingrats.



DEs Femmes que sert de médire ?
Par une maligne satyre,
Les attaquerons-nous toujours ?
Souvent par de tendres allarmes,
Par des soupirs & par des larmes,
Nous payons ces mauvais discours.
Nous les accusons d'artifice,
Nous leur donnons pour lot l'orgueil & le caprice.
Leur esprit fertile en détours
Est pétri, disons-nous, de fourbe & de malice.
Nous les nommons à tout propos,
Les moins parfaits des animaux ;
Cependant on nous voit tous les jours de la vie
Soumis, tremblans à leurs genoux,
A leurs suprêmes loix obéir malgré nous.
Notre ame à leur joug asservie,
Pour contenter leurs vœux, perd sommeil & repos.
Il faut que l'on rencontre en elles bien des charmes,
Si connoissant tous leurs défauts,
On ne peut s'empêcher de leur rendre les armes.



DE Cythere aujourd'hui les voyages sont courts ;
Chaque jour les amans en abregent le cours.
Il en est dont l'ame effrenée,
Toujours d'humeur à s'envoler,
Voudroient dans la même journée
Partir, arriver, s'en aller.

CONTRE la Fortune & le Sort ;
Pourquoi déclamons-nous si fort ?
Pourquoi notre jaloux délire
Fait-il tomber sur eux tant de traits de satyre ?
C'est que ne pouvant pas atteindre à leur faveur ;
Nous nous vengeons de leur rigueur,
Par le doux plaisir d'en médire.



CHez les Grands quelquefois nous sommes bien reçus ;
Par des lueurs d'espoir leurs discours nous amusent.
Pendant cinq ou six mois, auprès d'eux assidus,
L'air poli dont ils nous abusent,
Nous fait perdre en soins superflus
Des momens qu'autre part nous n'aurions pas perdus.
Non, rien n'est si cruel que ceux qui nous refusent
Jusqu'à la grace du refus.



LE jour au milieu des nuages,
Le soir au milieu des tisons,
Nous croyons découvrir de certaines images;
Dont souvent nous nous amusons.
L'illusion ainsi sçait tromper tous les hommes.
Dans le tems même que nous sommes
Bien éveillés & de sang-froid,
Elle offre à nos regards des palais magnifiques;
Des jardins enchanteurs, de merveilleux optiques;
Dont le charmant lointain nous plaît & nous déçoit.
Faut-il donc regarder comme chose étonnante,
Tant de phantômes vains, tant d'objets imposteurs,
Tant de richesses, tant d'honneurs
Qu'à nos yeux aveuglés l'ambition présente,
Et dont elle enyvre nos cœurs?

❖❖❖

POUR se faire un état & brillant & commode,
C'est peu d'avoir du goût, de l'esprit, du sçavoir;
Il faut encor être à la mode.
Nous ne valons qu'autant qu'elle nous fait valoir.
Mais, comme il est en elle une inconstance étrange,
Et que tous nos efforts ne peuvent l'arrêter,
Il faut, aussitôt qu'elle change,
Changer de même & l'imiter.
Si nous restons toujours dans notre forme antique,

Malgré notre mérite, on fait, à notre égard,
Ce que fait un Marchand d'un vieux garde-boutique;
Dans quelque coin poudreux on nous laisse à l'écart.



Est-il rien de plus triste & de plus désolant,
Que le fâcheux état d'un homme qui postule?
D'un homme malheureux qui, six heures durant,
Dans un mortel ennui se promene, en comptant
Tous les carreaux d'un vestibule:
Qui, le Placet en main, l'air timide & tremblant,
Regardant cent fois la pendule,
Tantôt levant au Ciel les yeux en murmurant,
Tantôt frappant du pied le plancher innocent,
Entre la crainte & l'espérance,
Du plus redoutable tourment
Souvent jusqu'à minuit souffre la violence,
Pour avoir enfin, quoi? Néant.



Lorsqu'un homme de bas aloi
S'est enrichi dans son Emploi,
Quand il nâge dans l'opulence,
Le début de son mauvais cœur,
C'est d'oublier la bienveillance
De ceux qui firent son bonheur.
Parens, amis n'ont plus de place
Dans son esprit d'orgueil rempli.

La consanguinité s'efface ,
La naissance est mise en oubli.
Sa mémoire , sur tout ingrate ,
Laisse en repos sa vanité :
Pour les Crésus de fraîche date ,
Le Pactole est un vrai Léthé.

❖❖❖

QUE ton empire est grand ! que ta gloire est extrême !
Beau métal du Pérou. Ceux qui donnent des loix ,
En reçoivent souvent de ton pouvoir suprême ;
Des plus fameux Crésus tu passes les exploits ;
Et tu rends les portraits des Rois
Plus forts & plus puissans qu'eux-même.

❖❖❖

DANS les Sociétés , plus ou moins d'intérêt
Rend l'amitié plus ou moins forte ;
Quand l'utilité disparoît ,
Du cœur elle ferme la porte :
Monsieur n'est bon à rien , qu'il sorte.
Ne serons-nous jamais délivrés du faquin ?
Portier , laquais & galopin ,
Chacun le traite de la sorte ;
Le chien même en fureur jusqu'au ruisseau l'escorte ,
Le serre , & le mord jusqu'au sang.
Si nous voulons qu'on nous supporte ,
Rendons quelque service , ayons quelque talent :
Tout Mortel , en un mot , avec nous se comporte ,

Selon ce que chez lui notre visite apporte
De profit, ou d'amusement.

LES CAFFÉS.

CE sont des lieux qu'on enrichit,
Pour charmer les yeux du Vulgaire,
Des débris de maint inventaire :
Sallons que le marbre embellit,
Qu'avec des lustres on éclaire,
Et que de glaces on remplit ;
Où l'on fait un fort grand débit
De certaine liqueur amere,
Marchandise peu nécessaire,
Dont le Bourgeois sortant du lit
Fait son déjeûner ordinaire,
Et que le Peuple littéraire
Le plus souvent prend à crédit ;
Où sans cesse l'on entend faire
Sot discours, ennuyeux récit ;
Où l'on voit bien des gens d'esprit,
Qui quelquefois n'en montrent guère ;
Où l'Oisiveté salutaire,
Près d'un poële qui l'assoupit,
Enfume son mauvais habit ;
Où le Caustique atrabilaire,
Sans respecter le Ministere,
De tout aveuglément médit ;

Où les Sçavans, d'avis contraire,
S'embrouillant dans leur commentaire,
Font un bruit qui nous étourdit;
Où l'on bâtit mainte chimere;
Où l'on discute chaque affaire;
Où l'on contrôle chaque écrit.

DANS Paris aujourd'hui l'on a beau se pourvoir
Des talens les plus beaux qu'un homme puisse avoir,
Il faut encor chercher quelqu'un qui nous protege;
Il faut s'intriguer, se mouvoir,
Agir, solliciter, souvent se faire voir.
Ce qu'on nomme entregent, souterrein & manége,
Dans le monde a bien du pouvoir:
Le chemin de moitié, par leur moyen s'abrege;
Sans cela rien ne peut valoir.
Fussiez-vous Grammairien plus que tout un Collége,
Des beaux Vers eussiez-vous le brillant privilége,
Pussiez-vous en Newton penser & concevoir,
Fussiez-vous un Puget, un Rubens, un Corrége,
Par des sons, mieux qu'Hindel, pussiez-vous émouvoir,
Vous n'arriverez que le soir
Où l'Ignare intriguant parviendra dès l'Aurore.
Pour pouvoir, en un mot, suivant notre vouloir,
Monter à certain rang où chacun nous honore,
Quelqu'œuvre, quelques traits que nous fassions éclore,
Le sçavoir-faire, ici, vaut mieux que le sçavoir.

❧❧❧

COMPARAISONS.



COMPARAISONS.*



POUR contenir le cœur des hommes [indociles,
On a cru que les loix étoient de sûrs moyens;
Mais ce sont, à mon gré, de belles inutiles,
Dont le moindre Mortel évite les liens.
Imaginez-vous voir au milieu de la rue,
Pour gêner les passans & les arrêter tous,
Une longue chaîne tendue
Par deux anneaux très-forts & scellés aux deux bouts;
Sitôt que les passans à cette chaîne arrivent,
Les obstacles par eux sont aisément vaincus:
Les petits par-dessous s'esquivent,
Et les grands sautent par-dessus.



* Ce chapitre des Comparaisons, ou, si l'on veut, Similitudes, peut être regardé comme une suite du précédent.

HOMMES fameux, grands Personnages,
Guerriers vaillans, Ministres sages,
Malgré les travaux glorieux
Que vous exposez à nos yeux
Pendant la paix, pendant la guerre,
Nous ne connoissons bien votre juste valeur,
Que quand la tombe vous enserre.
Des cédres du Liban l'on ne voit la hauteur,
Que lorsqu'ils sont couchés par terre.



D'UN Amateur d'encens on tire peu de chose,
Si l'on ne l'exalte souvent.
Semblable à ces moulins qu'au grand air on expose,
On ne les fait aller qu'avec beaucoup de vent.



QUAND il vous arrive un malheur,
Ne cédez pas à la douleur;
Le sort dans un moment varie:
Une comparaison me fonde en ce conseil.
Lorsqu'une fleur par la bise est flétrie,
Il ne faut quelquefois qu'un rayon de soleil,
Pour lui rendre la vie.



DE la plûpart des jeunes gens
Le coq d'un clocher est l'image ;
Souvent guindés jusqu'au nuage,
Changeans & tournans à tous vents,
Il ne s'agit dans leur langage,
Que de la pluie & du beau tems.



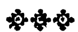
JE ne blâme point la Noblesse,
D'allier quelquefois l'éclat de sa maison
A la roturiere richesse.
Tous les jours, par un fait d'une pareille espece,
Un arbre enté sur sauvageon
Nous rapporte du fruit très-bon.



JE hais des grands Parleurs l'éloquence funeste,
Qui se sauve par le fracas,
Et croit nous éblouir par de bruyans éclats.
J'aime mieux l'entretien modeste
D'un homme moins brillant, mais qui n'étourdit pas;
L'impétueux torrent, dont le bruit est terrible,
A-t-il l'agrément d'un ruisseau,
Qui ne troublant jamais le crystal de son eau,
Charme par la douceur d'un murmure paisible,
Et d'un flot tremblotant mouille le jeune ormeau?



Je compare une jeune fille
A la rave dans ſa primeur ;
Elle eſt vermeille, elle eſt gentille,
Elle pique par ſa fraîcheur.
Mais quand cette rave gardée
Devient, au bout d'un certain tems,
Flaſque, dure, creuſe & cordée,
C'eſt une affaire décidée,
Je ne la mets plus ſous mes dents.



L'Homme pourvu d'un bon eſprit,
Dans la vieilleſſe encor, fait briller ſon génie.
C'eſt ainſi qu'un bon arbre a toujours de bon fruit;
Qu'une bonne étamine, en s'uſant, s'embellit;
Et que le vin de Nuys eſt bon juſqu'à la lie.



Lorsqu'à l'eſprit de quelqu'Auteur
Il ſe préſente une penſée,
Pour la rendre juſte & ſenſée,
Pour la mettre dans ſa vigueur,
Pour l'orner, l'embellir, l'exprimer avec grace,
Malgré tout le talent d'un art ſupérieur,
Il faut qu'un certain tems ſe paſſe.
Voici ſur ce ſujet une comparaiſon.
Le matin quand Phœbus vient ſur notre horiſon,

Il n'est point tout d'un coup à ce point de lumiere,
Dont on le voit briller au fort de sa carriere.
Le crépuscule vient d'abord,
L'aurore lui succede, & le jour prend naissance,
De dégrés en dégrés le jour devient plus fort,
Et jusques à midi monte à sa consistance.
Tel est à-peu-près notre esprit.
Sur un sujet, d'abord un petit rien l'amorce;
Une étincelle lui sourit;
L'étincelle en lueur bientôt se convertit;
La lueur, par dégrès, acquérant de la force,
Devient lumiere, & nous saisit.



TOUT ce que l'on écrit sur un jeune arbrisseau,
A mesure qu'il croît, augmente & s'amplifie.
Tout ce que dans l'enfant on imprime au cerveau,
Jusques dans ses vieux ans, chez lui se fortifie.



IL faut, quand on a du talent,
L'employer pour la République.
Que sert d'être un homme excellent,
Si dans un repos léthargique,
Par la paresse appesanti,
L'art que nous possédons se trouve anéanti!
De son esprit un homme avare
Mérite que je le compare

A certain bois luiſant, qui dans l'obſcurité
Fait briller à nos yeux une lumiere blême.
Ce bois ne fut jamais d'aucune utilité ;
Il éclaire à la vérité,
Mais il n'éclaire que lui-même.



QUAND, par une affreuſe diſgrace,
Sur le fait de l'honneur quelques-uns ſont flétris ;
Doit-on pour la famille en avoir du mépris ?
Non, non, pour un rameau qui par malheur ſe caſſe,
L'arbre ne perd pas tout ſon prix.



LORSQUE le malheur nous agite ;
Tout le monde à l'inſtant nous tombe ſur le dos.
Qu'un arbre ſe renverſe, & vîte
Chacun, de toutes parts, arrache ſes rameaux.

❖❖❖

VOULEZ-VOUS corriger les défauts d'un enfant :
Papa, dans ce projet, allez tout doucement.
La branche d'arbre juſtifie
Ce petit avis important ;
En la ménageant, on la plie :
Mais on l'éclate, en la forçant.



PAR un effet assez commun,
Deux arbres dont l'espece est toute differente,
Sont réunis & ne font qu'un,
Quand on les greffe & qu'on les ente.
Le mariage est, à mon sens,
Une espece de greffe, en ce que deux amans,
Quoique le plus souvent l'un de l'autre differe
Par l'esprit & le caractere,
Sous les loix de l'Hymen, forment des nœuds si forts,
Qu'ils ne font tous les deux & qu'une ame & qu'un corps.

❖❖❖

LA richesse devient une ressource nulle,
Quand elle est dans des coffres-forts.
La santé de l'Etat veut que l'argent circule,
Comme le sang dans notre corps.

❖❖❖

CRITIQUES qui mordez trop fort,
Des mouches redoutez le sort.
Pour les prendre on met en usage
Le miel qui sortit de leur flanc;
Souvent par votre propre ouvrage,
Comme les mouches, l'on vous prend.

❖❖❖

DANS la grande cité que Paris on appelle,
Plus d'une épouse est telle
Qu'un carosse d'Ambassadeur;

Le jour d'entrée on se sert d'elle,
Deux ou trois jours encor ; passé ce tems, la Belle ;
Laissée à *remotis*, ne sert plus au Seigneur.



CETTE grande cité, comme toute autre ville ;
En conseils fut toujours fertile ;
On en donne à foison ; mais rarement, hélas !
De l'exemple on les accompagne.
Les donneurs de conseils ressemblent, dans ce cas ;
A ces poteaux de la campagne,
Qui montrent le chemin, mais qui n'y marchent pas.

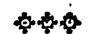


L'HOMME, ainsi que l'étoffe & la tapisserie,
Peut être vû de deux côtés,
L'un bon, l'autre mauvais. Aveuglé par l'envie,
Le médisant toujours a les regards portés
Sur le mauvais endroit de celui qu'il décrie.
De ces cœurs remplis de venin
Détestons l'affreuse manie,
Et toujours du bon sens regardons le prochain.

SYMBOLES DE RECONNOISSANCE.

LA chaleur féconde & puissante
De l'astre divin qui nous luit,
Fait briller la tulipe & la rend florissante ;

La tulipe reconnoissante
S'ouvre quand il paroît, se ferme quand il fuit.
Le ruisseau, dont l'eau claire & pure
Dans les prés serpente & murmure,
Rafraîchit, en passant, le pied d'un jeune ormeau;
L'ormeau reconnoissant étend son verd feuillage,
Pour nourrir la fraîcheur & conserver l'ombrage
Sur les bords charmans du ruisseau.



A Force de gratter sa caboche, on l'épuise:
L'esprit trop poussé dure peu.
C'est ainsi qu'un caillou se détruit & se brise,
A force d'en tirer du feu.



QUEL fond sur les Mortels voulez-vous que l'on fasse?
L'on ne voit chez eux que du faux.
On s'en tient aux dehors, tout se passe en grimace,
Tout est choquant dans leurs propos;
Ils n'ont, dans leurs jours les plus beaux,
Que de la surface,
Comme les tableaux.



L'EPOUX, pour être gracieux,
Doit n'être trop verd, ni trop vieux.
Filles que tente l'hymenée,

Apprenez ces deux vers par cœur :
Bois verd ſe conſume en fumée,
Bois vieux ne fait plus de chaleur.



IL eſt des médiſans d'une certaine eſpece ;
D'autant plus dangereux qu'ils font voir plus d'adreſſe.
Ce ſont ceux dont le noir venin,
Sous les dehors d'un air benin,
Malicieuſement ſe cache ;
Qui, pour nous excuſer, nous font un plus grand mal ;
Et qui, par leur ſecours fatal,
Me percent mon habit, pour m'ôter une tache.



AUx promeſſes des Gens de Cour
Malheureux l'homme qui ſe fie !
On eſt la dupe, chaque jour,
De leur politeſſe infinie.
A l'éclat ſomptueux d'un ſuperbe tombeau
Leur amitié peut être comparée :
Par dehors tout en paroît beau,
Par le ſecours de l'art elle eſt bien décorée :
Mais, hélas ! le dedans, trop digne de pitié,
N'offre à notre vûe allarmée
Qu'une carcaſſe inanimée,
Qu'un vrai ſquélette d'amitié.

V

❧❧❧

PRENEZ mon couteau, cher Damon,
Et frottez-le contre le vôtre;
En les pressant tous deux de certaine façon;
Ils s'aiguiseront l'un & l'autre:
Mais de les ébrécher souvent on risquera,
Si l'on s'y prend à l'étourdie.
De nos esprits de même il va:
Dans la dispute & dans la répartie,
Agissons toujours sagement,
Avec certains égards, certain ménagement;
Sans étendre trop loin la maligne saillie.
Disputons, mais sans nous fâcher:
Aiguisons nos esprits, mais sans les ébrécher.

❖❖❖

L'ESPRIT qui n'a pas certain feu,
Dans un ouvrage long succombe;
Il ressemble au jet d'eau, qui s'élevant un peu,
Dans le bassin vite retombe.

❖❖❖

LE passé devroit nous fournir
Des armes contre le dommage;
C'est un miroir où l'avenir,
Avant d'être, offre son image.

❖❖❖

L'AVARE, dans son coffre-fort,
Tient son argent jusqu'à sa mort,
Sans que jamais il en répande.

Des pois d'hyver parfait tableau,
Il faut qu'il creve, avant qu'il rende
Ce qu'il enferme dans sa peau.

❧❧❧

UN Rimeur, un Sçavant qui prime en l'art d'écrire,
Tous les jours se voit honorer;
Mais pour se rendre utile au Public qui l'admire,
Il est, par le travail, forcé de s'altérer:
Et je le compare à la cire,
Qui brûle pour nous éclairer.

❧❧❧

L'AMOUR n'est plus qu'un vain jargon,
Qu'un vrai déguisement, qu'une trompeuse adresse.
Quelqu'un a dit avec raison,
Que tout amant dans ce canton,
Pendant le cours de sa tendresse,
Est ver, chenille & papillon:
Ver, en rampant près de sa Belle;
Chenille, en détruisant d'une façon cruelle
L'arbre auquel il est attaché;
Papillon, sitôt que Climene
Lui donne une preuve certaine
Que pour lui son cœur est touché.

❧❧❧

EN voulant fuir l'Amour, il arrive souvent
Qu'un cœur, dans ses liens, s'empêtre plus avant.
Un cheval qu'une corde lâche

Par le pied dans les prés attache,
Me paroît dans le même cas.
S'il tire avec effort, bien loin qu'il se dégage,
Le pauvre quadrupede, hélas!
Resserre le nœud davantage.

❖❖❖

LA vaillance d'Alcide eût été surmontée;
Et ce Héros terrible eût trouvé son écueil,
Si, par les ordres d'Euristée,
Il eût été forcé de combattre l'Orgueil.
Acheloüs dompté par sa force puissante;
Cerbere dont il triompha;
Le Géant redouté qu'en l'air il étouffa;
Le Lion qu'il vainquit dans les bois d'Erimanthe;
L'Hydre à sept têtes, ces Taureaux
Qui, dans une rage écumante,
Jettoient du feu par les nazeaux:
Tous ces monstres étoient plus aisés à détruire,
Que celui qu'en nos cœurs Nature a sçu produire;
Et l'Amour-propre est un Dragon,
Plus fort dans son fougueux délire,
Que Thésée, Hercule & Jason.

❖❖❖

TANDIS qu'au parterre de Flore
Les fleurs doubles sont sur les rangs,
On abandonne & l'on ignore
Les simples qui sont dans les champs.

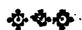
Des cœurs il en est tout de même :
Les simples sont dans le mépris,
Tandis qu'une faveur extrême
Des doubles souvent est le prix.



Un petit rien, d'un homme illustre
Peut mettre la gloire au tombeau.
Un drap neuf en est le tableau ;
Pour lui dérober tout son lustre,
Il ne faut qu'une goutte d'eau.



Voulez-vous de quelqu'un corriger le défaut :
Censeurs, n'employez point de satyre trop aigre ;
Comme dans la salade, il faut
Que l'huile, en vos discours, domine le vinaigre.



La Fortune a toujours sa roue en mouvement ;
Quand l'un monte, l'autre descend.
Mais voyez les effets qu'en tournant elle opere !
Lorsque l'on est en bas, toujours on considere
Le soleil & les cieux ;
Lorsque l'on est en haut, rarement sur la terre
On abaisse les yeux.



PARTOUT où l'homme méchant passe,
Il y laisse un air dangereux ;
Tel qu'un reptile venimeux,
Qui laisse toujours sur sa trace
Un sillon sale & limoneux.

❖❖❖

QUI, sur l'échasse de l'orgueil,
Monte pour s'élever, pendant peu de tems brille :
Bientôt sa gloire est son écueil;
L'allégresse se change en deuil,
Et l'échasse devient béquille.

❖❖❖

LA Limace, en rampant, trouve l'art de monter,
Où ne se peut porter
Le Coq, qui peut aller plus vîte.
Ainsi le bas flatteur sçait bientôt s'élever ;
Où ne peut arriver
La noble fierté du mérite.

❖❖❖

LA plûpart de nos jeunes gens
Sont, dans leur bouffon caractere,
Roquets pour aboyer ; lievres pour battre aux champs ;
Papillons pour l'humeur légere ;
Chevaux pour le manége, & cabrils pour sauter ;
Paons pour se pavaner ; singes pour contrefaire ;
Et perroquets pour répéter.

❖❖❖

L'Homme emporté tonne & fulmine ;
Mais dans l'inftant il devient doux.
Le fournois n'en fait point la mine ,
Mais il tient longtems fon courroux.
Le premier eft plus fupportable.
Dans l'Eté j'ai moins de chagrin ,
D'un grand orage peu durable ,
Que d'une bruïne fans fin.



Dans fon point il faut que tout foit ,
Si-non fouvent on fe déçoit.
C'eft ainfi qu'une perfpective ,
Malgré notre vûe attentive ,
Hors de fon jour perd fes attraits.
Et c'eft ainfi que la lumiere
Qui nous éblouit de trop près ,
De trop loin très-peu nous éclaire.



Quiconque veut briller dans un pofte fublime ,
Souvent en devient la victime.
Après quelques momens de triomphe & d'éclat ,
Il éprouve le fort d'Icare.
A votre cerf-volant , enfans , je le compare :
Un coup de vent l'éleve , un coup de vent l'abbat.



O Toi que la satyre offense,
Pour te consoler, sois instruit
Que le ver de la médisance
Toujours s'attache au plus beau fruit.

En vain les traits de la cabale,
Contre toi, Vertu, sont tournés;
Son invective est une balle,
Qui lui retombe sur le nez.



POUR bien conduire une charrue,
Il faut que deux chevaux marchent d'un pas égal.
Vous que l'on voit liés par le nœud conjugal,
Ne perdez point cet exemple de vûe,
Si-non le ménage ira mal.



DE l'esprit faut-il qu'on décide,
Sur le bruit d'un parleur sans fin?
Ne sçait-on pas qu'un tonneau vuide
Résonne mieux qu'un tonneau plein.



JE me souviens toujours d'un bon mot de Sancho;
Permettez que je puisse être ici son écho.
Tant que sur l'Echiquier les échets sont en place,
De leurs noms, de leur rang l'on fait distinction;
L'un est Roi, l'autre Tour, Chevalier, Dame, Pion.

Dans la boëte qu'on les entasse,
Toute différence s'efface;
Ils ont tous même sort, même condition.
Vous qui de la grandeur avez atteint le faîte,
Superbes Potentats, cet exemple est pour vous.
Tant que le Tems sur votre tête
De sa cruelle faulx sçait suspendre les coups,
Mille hommages vous font distinguer entre tous;
Mais sitôt que vos corps, enfermés dans la boëte,
Cessent d'être sur terre & qu'ils gîtent dessous,
Toute votre grandeur à ce terme s'arrête,
Et vous n'êtes pas plus que nous.

❖❖❖

MALGRÉ sa triste destinée,
Notre ame souffre moins quand le corps est content.
Dans le pré, la chevre enchaînée,
Du nœud qui la retient se console en broutant.

❖❖❖

QU'UNE personne, en cheminant,
D'un quart de ligne seulement
S'écarte de la droite voye;
Au bout de deux jours, il verra
A quelle distance il sera.
Du sentier de l'honneur pour peu qu'on se fourvoye,
L'on éprouve le même effet.
Si loin, en moins d'une semaine,
Le quart d'une ligne nous mene,
Que nous sommes bientôt égarés tout-à-fait.

❖❖❖

L'HONNEUR dont le Sexe se pique,
Et dont on nous fait tant de bruit,
Est semblable au Nectar bacchique
Que le côteau de Reims produit.
Quelque soin, quelque vigilance
Dont use l'humaine puissance,
Pour l'enfermer dans son réduit,
Souvent ce pétillant breuvage,
Qu'irrite un trop long esclavage,
Fait sauter le cercle, & s'enfuit.



SI l'on veut aller longuement,
Il faut aller tout doucement.
Sur cette affaire essentielle,
Je tiens de ma grand'mere un proverbe très-beau:
Mes chers enfans, nous disoit-elle,
Conduisez sagement le ressort du couteau,
Si vous ne voulez pas émousser l'alumelle.



DANS un cœur, ou dans un esprit,
Veut-on s'insinuer pour corriger leur vice:
Avec ménagement, & petit-à-petit,
Il est à propos qu'on agisse;
Sans cela, l'on ne doit attendre aucun profit.
La pluie, en tombant goutte à goutte,
Mouille la terre avec douceur;

Quand elle tombe avec fureur,
Elle met la plante en déroute,
Détruit & la feuille & la fleur.
C'est par cette raison qu'un Jardinier habile,
D'une machine très-utile,
Que l'on nomme Arrosoir, inventa le secret,
Afin que l'eau tombant en cent jets partagée,
La terre, par dégrés, en ressentît l'effet;
Au lieu qu'elle seroit bien vite submergée,
Si l'on versoit tout d'un seul jet.



AU Jeu de longue-paume un Tireur fort adroit,
En rejettant au loin la balle qu'il reçoit,
Prend bien garde qu'elle ne passe
La largeur d'un certain espace.
C'est peu de pousser fort, il faut qu'elle aille droit.
Vous qui voulez, sans crainte aucune,
Gagner au jeu de la Fortune,
Modelèz-vous sur ce Joueur.
Il est des bornes que l'honneur,
Pour faire un gain sûr, a prescrites:
Marchez, avancez, poussez fort;
Mais dans votre plus grand effort,
Allez droit & jamais ne sortez des limites.

❦❦❦

QUAND de nous élever nous formons le desir,
Souvent quelque lien sçait nous appelantir,
Et nous ramene à notre sphere.
Pareils à des ballons, quelquefois d'heureux bonds
Nous font quitter la terre ;
Mais bientôt nous y retombons.

❁❁❁

LE feu dont on use en ménage,
Dans ses effets se contredit ;
De la poule il durcit l'ouvrage,
Et par lui le bœuf s'attendrit.
Des faveurs qu'un Galant moissonne,
Belles, voici ce qui provient :
Elles enflamment qui les donne,
Elles glacent qui les obtient.

❁❁❁

N'APPROFONDISSONS point les cœurs ;
Tenons-nous-en à la surface.
Quand de les pénétrer notre esprit s'embarrasse,
Bientôt de ces dehors si doux & si flatteurs
Mille défauts prennent la place.
Tel est, dans les champs, un ruisseau.
Sa surface fait voir un crystal pur & beau ;
Quand, par-là seulement, le regard l'examine.
Mais si vous remuez le fond,
Cette eau qui sembloit argentine,
Est bientôt comme une ravine
Pleine de fange & de limon.

❁❁❁

Freres & sœurs, parens, amis,
Voulez-vous surmonter vos communs ennemis;
Prêtez l'oreille à ce langage.
Quand le terrible vent du Nord,
Contre vous, grossit un nuage,
A son impétueux ravage
Opposez un commun effort.
Unissez-vous, rien n'est plus sage.
Certaine espece de poisson
Vous donne sur ce point une bonne leçon:
Les anguilles, dans un orage,
Sçavent se mettre en peloton.

❖❖❖

Ceux que l'on voit, auprès d'un Grand
S'élever, en nous dénigrant,
Ressemblent fort à la fumée.
A gagner l'air accoutumée,
Elle s'éleve, en noircissant
Tout ce qu'elle touche en passant.

❖❖❖

Le mal que nous disons d'un homme, en sa présence,
N'est pas si dangereux, & lui fait moins de tort,
Que ce qu'on dit en son absence.
Je compare la médisance
Au mousquet, qui de loin sçait nous porter la mort.

❖❖❖

SUR le haut d'une tour pour peu que l'on séjourne,
Souvent la tête manque, & la cervelle tourne.
Les hautes dignités, les sublimes honneurs,
Font perdre ainsi la tête à leurs fiers possesseurs.



UN chêne, un orme, un pin, font aisément connoître
Quel sort l'Ambitieux peut avoir à la Cour.
Ils sont plus de cent ans à croître;
On les abbat en moins d'un jour.



UN Chat adroit, qui veut voler
Quelque morceau sur votre assiette,
Commence par vous cajoler:
Semblant ne point voir ce qu'il guette,
Il tourne autour d'un air discret;
Puis, quand il voit que l'on caquette,
Et que l'on est un peu distrait,
La griffe part; adieu Minet:
L'assiette, par ses soins, est nette.
Cette leçon pour vous est faite,
Mamans; retenez-la toujours.
Pour vous, & pour votre fillette,
Craignez la patte de velours.



AMIS, quand nous avons reçu quelques injures,
Loin de nous répandre en murmures ;
Loin de gémir & de crier,
Faiſons ce que fait le papier.
Tous les jours il reçoit plus de mille inſolences :
D'extravagances,
D'impertinences,
Il ſe voit accablé de l'un à l'autre bout :
Motus, point de courroux ; le papier ſouffre tout.

❖❖❖

RAISON, tous les jours tu nous traites
Comme un volant, que les enfans
Font aller avec deux raquettes,
Pour leur ſervir de paſſe-tems.
Tu nous balottes, tu nous laſſes,
Tu nous tracaſſes ;
Nous te ſervons de vrais joujoux.
Quand nous tombons, tu nous ramaſſes,
Pour te jouer encor de nous.

❖❖❖

QUAND on veut charger un Chameau,
Loin de rejetter le fardeau,
Cet animal doux & traitable
Se courbe pour le recevoir.
Vous, que votre devoir accable,
Vous voyez-vous dans ce miroir ?

❖❖❖

QUOIQU'ENTRE

QUoiqu'entre deux objets regne un grand intervalle,
Ces objets, vûs de loin, paroissent s'approcher;
Souvent même à nos yeux ils semblent se toucher.
Tu nous causes, Plutus, une surprise égale.
De loin, dans tes amis, on croit voir le bonheur;
De près, on apperçoit la distance fatale
Du contentement à leur cœur.



NOus voyons aisément tous les défauts des autres,
Sans nous appercevoir des nôtres.
Nous faisons, en cela, de même que nos yeux;
Ils peuvent parcourir, sans des efforts extrêmes,
Tout ce qui se trouve autour d'eux,
Et ne peuvent se voir eux-mêmes.



LEs Femmes tous les jours nous paroissent des Anges,
Par leur grande douceur. Ne vous y fiez-pas.
Elles sont à-peu-près semblables aux oranges
Que l'on cultive en ces climats.
A les voir à l'arbre, on les aime;
Ce fruit, quelquefois même, est assez désiré:
Mais il cache souvent une amertume extrême
Sous un dehors bien coloré.



A Travers un quillier la boule que l'on jette,
Du destin des Humains est l'image parfaite.
Ainsi la pâle Mort, à son gré fauchant tout,
Laisse ignorer celui qui doit rester debout.



PAR lui-même, & de sa nature,
L'encens s'éleve jusqu'aux cieux.
Flatteurs, c'est une preuve sûre
Que l'encens n'appartient qu'aux Dieux.



CONSIDEREZ ce verd gazon,
Certain fardeau dont on le presse,
Pendant la brillante saison,
L'accroît ; lors même qu'il l'affaisse,
Il en est plus fort, & plus beau.
De la Vertu c'est le tableau.



D'UN Petit-Maître & jeune Fat,
Le maronnier, qui vient de l'Indien climat,
Est le symbole & la figure.
D'une brillante chevelure
Tous deux font étalage aux beaux jours du Printems;
La beauté de leurs fleurs, l'éclat de leur parure,
De quiconque les voit rendent les yeux contens;
Mais de l'un, ni de l'autre, on ne peut faire usage.

Tous leurs dons bien pesés, ils ne sont, tout au plus,
Propres qu'à donner de l'ombrage.
Encor de cet honneur sont-ils bientôt déchus ;
Car leur beauté s'enfuit avant que l'Hyver donne;
Quelquefois même, dès l'Automne,
Tous leurs agrémens sont perdus.



LE fer trop exercé s'use à force d'usage;
Celui qui ne sert point, par la rouille est détruit.
De notre santé c'est l'image ;
Trop de travail la perd, trop de repos lui nuit.



LE plus petit Sujet, quand on sçait l'employer,
Est utile à l'Etat : je dis plus, nécessaire.
L'Artisan fait, avec l'osier,
Ce que du chêne il ne peut faire.



QUAND, par d'indissolubles nœuds,
Une femme trop vive, un homme trop fougueux,
Ont uni leurs destins, pour leur repos je tremble.
La concorde jamais ne demeure avec eux ;
Et ce sont deux tisons qui, réunis ensemble,
S'embrâsent l'un & l'autre, & périssent tous deux.



L'Ambition & la tendresse
Sont deux oreillers très-mauvais ;
De quelque côté qu'on les dresse ,
D'un plein somme on n'y dort jamais.



Quiconque au jeu d'Amour jouera ,
Y doit , comme au Brelan , montrer de la prudence ;
Car un va-tout , à ce jeu-là ,
Est d'une grande conséquence.



Vous , chez qui la force est usée
Par les ans , ou l'infirmité ,
Tout espoir de répi ne vous est pas ôté.
Vous pouvez de vos ans allonger la fusée ,
En veillant sur votre santé.
Un vase fêlé qu'on ménage ,
Longtems encor sert en ménage.
Un vieux bâtiment étayé ,
Longtems encor reste sur pié.



Voyez un homme au sein de la prospérité :
Quel orgueil ! quelle vanité !
C'est un feu qui dans l'air s'élance ;
C'est un torrent séditieux ;
C'est un colosse d'arrogance ;

C'est un chêne qui touche aux cieux.
Pour peu que la fortune change,
Regardez cet être important;
Voyez son changement étrange,
Et quel il devient à l'instant!
Le grand feu n'est plus que fumée;
Le torrent à peine est ruisseau;
Le colosse devient Pigmée;
Le chêne se change en roseau.



TROP de bonté souvent aux enfans est contraire.
Pour former leur esprit, pour diriger leur cœur,
Il est quelquefois nécessaire
D'employer un peu de rigueur.
Il faut, lorsque du bois on veut faire un ouvrage,
Le raboter pour le polir:
Il faut, quand l'Ouvrier du fer veut faire usage,
Qu'il le batte pour l'amollir.

Mais quelquefois, pour former la Jeunesse,
L'adroit ménagement vaut mieux que la rudesse.
C'est ainsi qu'une boule & s'écarte & se perd,
Lorsqu'avec trop de force un imprudent la pousse.
C'est ainsi, pour polir le fer,
Qu'il faut que la lime soit douce.



QUELQUE plaiſir qu'on ait avec un homme ſage,
Il faut voir quelquefois & les fous, & les ſots;
Puiſqu'il eſt vrai que des défauts
On peut tirer quelqu'avantage.
L'inſecte armé d'un aiguillon,
Par qui la cire ſe compoſe,
Ne prend-il pas ſur le chardon,
Autant de ſuc que ſur la roſe?



TOUS les oiſeaux à leur nichée
Vont porter, au Printems, la petite béquée;
C'eſt le vivant tableau du devoir des parens;
Et le Pélican nous enſeigne,
Qu'il faut qu'un bon pere ſe ſaigne,
Pour faire vivre ſes enfans.



ON a beau nous humilier;
Notre orgueil eſt toujours entier,
De ſe révolter il ne ceſſe.
Semblable aux feuilles du Palmier,
Qui s'élevent, plus on les preſſe,
Cet orgueil ne peut ſe plier;
Il ſe hauſſe, plus on l'abaiſſe.



Un Fleuve, dans son origine,
Nous fait voir une eau crystalline,
Où chacun se mire en passant;
Mais loin de sa source avançant,
Pour étendre son onde altiere,
Il y reçoit mainte riviere,
Qui le trouble en le grossissant.
Souvent du destin de ce fleuve
Notre Noblesse fait l'épreuve.
Et c'est ainsi qu'en s'unissant
Au Pactole de la finance,
Plus d'une source claire, en France,
Se ternit en s'enrichissant.



Certains oiseaux, nommés Harpies,
Portoient dans leur haleine un poison redouté,
Qui des viandes les mieux choisies
Corrompoit soudain la bonté;
Tout ce qu'elles touchoient en étoit infecté.
Détracteurs, médisans, forgeurs de calomnies,
Vous portez avec vous même fatalité.



A Notre vice dominant
Attachons-nous par préférence;
Certains qu'en le déracinant,
Nous pourrons de tout autre étouffer la semence.

Lorsque le trépas a détruit
Un Chef, un Général d'Armée,
Toute la Troupe qu'il conduit,
Par l'épouvante désarmée,
Se met en déroute & s'enfuit.



UNE Coquette habilissime
Ressemble aux voleurs aguerris;
Il est entr'eux même maxime:
C'est de prendre, & n'être pas pris.



FUSSIONS-NOUS laids à faire peur,
N'eussions-nous que défauts dans l'esprit, dans le cœur,
Des plus belles couleurs notre orgueil sçait nous peindre.
Par lui, le vice, hélas! se transforme en vertu;
Et l'amour-propre est un cylindre,
Qui redresse un objet contrefait & tortu.



TEL, qui s'est toujours bien conduit,
Souvent dans ses vieux jours succombe.
Notre raison ressemble au fruit;
Quand elle est trop mûre, elle tombe.



LA parure, au tems où nous sommes,
Du vrai mérite a les honneurs.
Comme les melons, sont les hommes ;
Les mieux brodés sont les meilleurs.



LORSQUE le poids des ans nous fait baisser la crête ;
L'esprit nous abandonne & s'enfuit à grands pas.
Pareils aux arbres, dans ce cas,
Nous mourons d'abord par la tête,
Le cœur est le dernier qui subit le trépas.



LORSQUE de la Vertu quelqu'un a le trésor ;
Et que son cœur, en tout, prend l'Honneur pour arbitre ;
Faut-il examiner la maison dont il sort ?
Non, non ; l'éclat du sang me paroît un vain titre.
Dans le sable souvent on rencontre de l'or ;
La pourpre vient du ver, & la perle d'une huître.



DU Sort la plus petite injure
Renverse un esprit fort, de la même façon
Que la plus petite piquûre
Sçait désenfler un gros ballon.



LE Chien de basse-cour, l'Huissier, le Procureur,
S'ils veulent tous les trois briller dans leur métier,
Ne se doivent jamais servir de la douceur;
Il faut que chacun d'eux agisse sans quartier.
Voici, touchant ces trois objets,
Le jeu de mots que nous faisons:
Ils sont bons, quand ils sont mauvais;
Ils sont mauvais, quand ils sont bons.

❦❦❦

COMME le vin dans sa primeur,
L'Homme, dans sa verte jeunesse,
Est vif, emporté, plein d'ardeur.
En vain de sa fougueuse humeur
Minerve veut être maîtresse;
Ses passions sont une yvresse,
Ses transports sont une fureur.
Quand cette premiere vigueur
Par le tems se trouve affoiblie,
Il perd un peu de son aigreur,
Son ame acquiert quelque douceur;
Mais il est rare qu'il oublie
Tout ce qu'il avoit de folie,
Tout ce qui corrompoit son cœur.
Il est, pendant toute sa vie,
Comme la bacchique liqueur;
Le vin repose sur la lie,
Lui repose sur son erreur.

❦❦❦

Avant d'immoler la victime,
Les Payens avoient pour maxime,
De l'orner & de l'encenser.
C'est de cette façon qu'agit la médisance;
Presque toujours elle commence
Par louer un absent qu'elle veut offenser.

❖❖❖

Pressez du basilic dans vos mains sans l'étreindre,
Par son odeur il vous plaira.
Si vous le pressez fort, sa vapeur est à craindre;
Votre odorat en souffrira.
Ceci s'adresse à vous, Potentats de la terre:
Des fideles Sujets, que le sort vous soumet,
Le basilic est le portrait:
Suivez, à leur égard, cet avis salutaire.

❖❖❖

Je ne suis pas surpris de voir
Si peu d'hommes tenir le chemin du devoir.
Nos passions impétueuses
Sont plus roides & plus fougueuses,
Que les quatre Coursiers du chariot de Phœbus:
Et notre raison imbécille,
Pour tenir une bride, est encor moins habile,
Que le sot rival d'Epaphus.

❖❖❖

ELEVÉ dans les airs, & voisin du tonnerre,
Le cédre est le jouet des fougueux Aquilons ;
On foule aux pieds dans les vallons
L'herbette, dont le sort est de ramper à terre.
Dans l'état le plus bas, dans le plus haut dégré,
C'est ainsi qu'au péril un Mortel est livré ;
D'où s'ensuit cette conséquence :
Que, pour donner au Citoyen
D'un tranquille bonheur la douce jouissance,
Nul état ne vaut mieux que l'état mitoyen.



LA gêne excessive est nuisible,
Le péril en devient plus grand.
Resserrez un ruisseau paisible ;
Vous risquez d'en faire un torrent.



POUR expliquer la loi, pour instruire un procès,
Pour débrouiller le droit, pour éclaircir des faits,
Thémis, de longs écrits, d'éternels verbiages,
Remplira quelquefois plus de deux mille pages ;
Mais loin d'allumer son flambeau,
Cet énorme fatras le couvre d'un nuage ;
Toujours de plus en plus grossissant son fuseau,
Comme le ver à soye, elle fait son tombeau,
Et s'étouffe dans son ouvrage.

De l'aigle le hibou differe,
Autant que l'on peut différer.
Le premier, du soleil affronte la lumiere;
Le second, ne peut l'endurer.
L'homme, qui de l'honneur suivit toujours la regle,
Soutient le grand jour comme l'aigle;
De toute crainte délivré,
Son pas est affermi, son regard assuré.
Celui que le deshonneur tache,
Est ténébreux comme un hibou;
Tant que le jour dure, il se cache,
Et n'ose abandonner son trou.

Un Objet, (fût-il plus aimable
Que le Dieu même de l'Amour,)
S'il trébuche, il est méprisable;
Personne ne lui fait la cour.
Le fruit qui se conserve à l'arbre est pour la table;
Celui qu'abbat le vent est pour la basse-cour.



D'un Crésus l'héritier chéri
N'a pas plus de reconnoissance,
Et n'est guères plus attendri,
Pour l'auteur de son opulence,
Qu'un Malade en convalescence
Pour le Docteur qui l'a guéri.

MAL-à-propos on eſt fâché
Contre un bon Auteur qui s'oublie.
Les meilleurs courſiers ont bronché ;
Le meilleur vin fait de la lie.



UN homme eſt, ſelon mon avis,
Une petite République.
Deux tribunaux divers chez lui ſont établis ;
L'un ſe tient dans le cœur ; l'autre, non moins antique,
Se tient dans le cerveau. Du matin juſqu'au ſoir,
Longues diſcuſſions, grands débats s'y font voir.
La chambre haute penſe, & le bon ſens l'éclaire ;
Mais malgré les raiſons, qui ne lui manquent pas,
Comme en certain pays, il eſt fort ordinaire
Que le conſeil d'en-haut cede au conſeil d'en-bas.



UN homme ſimple & droit a beau rouler ſa vie,
Rarement on le voit devenir opulent.
Quand une boule eſt bien unie,
Elle amaſſe, dit-on, peu de terre en roulant.



QUAND deux cœurs ſont gênés par le ſoin vigilant
De quelqu'Argus inéxorable,
Leur feu, que l'on captive, en devient plus brûlant.
L'Amour à la poudre eſt ſemblable ;
Plus il eſt reſſerré, plus il eſt violent.

❧❧❧

L'Honneur, en plus d'un point, à l'or eſt comparable ;
Précieux, comme lui, rare, cher, eſtimable,
Il peſe tout autant, & l'on voit chaque jour
Des gens qui le trouvent très-lourd.
Il eſt ainſi, que l'or, d'un uſage admirable ;
Mais, comme ce métal, il ne ſe ſoutient pas :
Et qu'il s'en faut, hélas !
Qu'il ſoit auſſi durable !
Sur un certain article encor,
Je trouve que l'honneur eſt différent de l'or.
S'il ſurvient au dernier quelque défaut ou tarre,
On peut refondre & reſouder ;
Ce n'eſt pas un ſecret bien rare
De ſçavoir le raccommoder.
L'autre n'eſt pas de même ; il n'eſt ſoins ni rubriques
Qui puiſſent, s'il déchoit, lui rendre ſa valeur.
Qui pourroit reſouder l'honneur,
Auroit ici bien des pratiques.



Peres, que nous voyons de fortune manquer,
Et qui ne laiſſerez qu'un très-mince héritage
Aux fruits de votre mariage ;
Songez du moins, ſongez à les bien *éduquer*.
Par une honnête ſubſiſtance,
Qu'à l'étude ils puiſſent vaquer,
Juſqu'à ce que ſçachant agir & pratiquer,

Un travail assez fort fournisse à leur dépense.
Aux oiseaux, sur ce point, vous devez ressembler.
Ces petits animaux, guidés par la Nature,
N'abandonnent leur géniture,
Que quand leur soin l'a mise en état de voler.



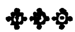
Le charme de la voix est un rare avantage,
J'en ai toujours fait cas ; mais je ne puis souffrir
Ces avares Chanteurs qui, loin de vous offrir
Quelque chose du leur, se font, suivant l'usage,
Prier, pousser, presser, lasser, persécuter,
Avant que nous puissions les résoudre à chanter.
De tels Musiciens, fléaux des compagnies,
Sont semblables, dans leurs manies,
A ces gros instrumens d'airain,
Dont les clochers sont la demeure.
Leur son plaît, mais il faut, avant qu'ils soient en train,
Le secours de plus d'une main ;
Et, pour les mettre en branle, on passe un gros quart-
[d'heure.



Dans le fond d'une orniere un chariot embourbé,
(Fût-il jusqu'à l'essieu par la fange absorbé,)
Par un cric ou levier, à la fin s'en retire.
On peut, avec un cabestan,
Lever de son chantier le plus puissant navire,
Pour le lancer dans l'Océan.

L'homme ſeul, l'homme ſeul tient ſi fort à la terre,
Qu'il réſiſte aux plus grands efforts.
Pour le tirer de cette orniere,
Il n'eſt cric, cabeſtan, ni leviers aſſez forts.

UN Sçavant, que j'ai conſulté
Sur l'art de conduire une femme,
Blâme le trop de liberté ;
Contre trop de gêne il déclame.
Dans cette occaſion, comme en tout autre cas ;
Du milieu, m'a-t-il dit, ne vous écartez pas.
La femme, dans un point, au courſier eſt ſemblable :
L'excès, des deux parts condamnable,
Nous fait par ce dernier jouer un mauvais tour ;
Trop vif quand on eſt doux, rétif quand trop on frappe,
Il ſe cabre, tenu de court ;
Lâchez-lui la bride il s'échappe.



AH ! que nos paſſions ſont dures à mener !
On ne ſçauroit s'imaginer
Quelle peine il en coûte avant qu'on les manie !
Il n'eſt cheval, mulet, ni bête d'Arcadie
Si difficile à gouverner.
Je ſçais qu'en la raiſon nous avons une bride ;
Mais cette bride eſt peu pour les moriginer :
Il faudroit encor un bon guide,
Qui, d'un front ſévere & rigide,

La menace à la bouche, & le fouet à la main,
Reglât leur marche trop rapide,
Et leur fit prendre un bon chemin.
Faute de ce ſecours, une fougue plus forte
Que toute la morale & la crainte des loix,
Parmi les ronces & les bois,
Dans des abîmes nous emporte.
On perd la tête & l'étrier :
Adieu cheval & Cavalier.



DE la Fortune, hélas! tous les jours on abuſe,
Au point de n'avoir plus ni bonté, ni douceur.
Telle que fut jadis la tête de Méduſe,
La richeſſe en rocher ſçait changer notre cœur.

SI dans le ſein du crime un méchant, un fripon
Gagne de l'embonpoint, je n'y vois rien d'étrange.
Il eſt comparable au poiſſon,
Qui s'engraiſſe & groſſit au milieu de la fange.

LE plaiſir, comme la vipere,
Nous eſt funeſte & ſalutaire.
A ſon venin ſubtil lorſque nous nous livrons,
Nous en devenons la victime ;
Avec précaution ſi nous y recourons,
Notre corps languiſſant prend force & ſe ranime ;
Le trépas fuit, nous reſpirons.

LA Mode depuis peu fait regner le vernis,
Non-seulement au meuble & dans les équipages,
Mais encor pour d'autres usages.
Les esprits en sont pleins, les cœurs en sont garnis;
Dans les mœurs on en voit, comme dans les ouvrages.
L'homme dur, sur sa cruauté,
Répand un vernis de bonté.
Le détracteur malin couvre sa médisance
D'un beau vernis de charité.
Le gourmand sçait coucher, sur son intempérance,
Un vernis de sobriété.
Le vernis de l'économie
Par l'avarice est emprunté.
Par un vernis d'hypocrisie,
Tartuffe ôte l'aspect de sa malignité.
Sous un vernis de modestie,
Le Sçavant orgueilleux cache sa vanité.
Tout ce vaste Univers en Vernisseurs abonde;
Et pour apprêter, de leurs mains,
Le vernis le plus beau du monde,
Tous les Mortels en bloc sont singes des Martins.



PLUS un arbre tient à la terre,
Moins le vent l'en peut arracher.
Plus la fille tient à la mere,
Moins elle est sujette à broncher.

TRENTE ans, voilà l'âge ordinaire
Où les filles cessent de plaire.
De soucis leur cœur accablé
Fait que leurs charmes se flétrissent.
On les voit, ainsi que le blé,
Jaunir sitôt qu'elles mûrissent.



DANS un obscur & noir séjour,
Le Drapier vend ce qu'il débite.
Pour nous inspirer de l'amour,
Plus d'une Belle doit tenir cette conduite;
Souvent trop de clarté fait tort à son mérite:
Elle a, comme le drap, besoin d'un abajour.



FILLE dont on veut se défaire,
Et que l'on fait bien habiller,
Est comme une pillule amere,
Qu'on a soin de dorer pour la faire avaler.



TOUS les maux qu'éprouve le Sage,
Bien loin d'alterer son courage,
Ne font que le fortifier.
C'est dans la tempête & l'orage
Qu'un Pilote apprend son métier.



L'Amour n'aime point le frimat,
D'un grand ſoleil il fuit l'éclat ;
Cet enfant tendre & délicat,
Tout de même que le concombre,
Veut de la chaleur & de l'ombre.

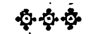


Heureux, heureux ces bons Humains
Que la Providence divine
Fait ſervir à ſes bons deſſeins,
Et pour le bien d'autrui deſtine ;
Ces cœurs, ces tendres cœurs, qui, charmés d'obliger,
Sont remplis d'une ardeur pareille
A celle qu'on voit chez l'Abeille,
Quand Zéphyr dans les airs commence à voltiger.
De la ruche, au matin, ſortant avec viteſſe,
Elle cherche dans les jardins,
De quoi remplir ſes magaſins.
Pour la cire & le miel ſa trompe, avec adreſſe,
Sans offenſer les fleurs, prend leur ſuc le plus doux ;
Et ſon bourdonnement exprime l'allégreſſe,
Qu'elle a de travailler pour les Dieux & pour nous.



L'Esprit de nos Docteurs eſt ſublime & profond,
Ils raiſonnent de toutes choſes ;
De tout ce que les cœurs déſirent, penſent, font,
Ils ſçavent aiſément développer les cauſes.

Mais avec un esprit si grand & si fécond,
Chez eux l'ennui souvent habite;
Leur grave & froid maintien dégrade leur mérite.
L'esprit du monde a peu de fond:
Mais il est amusant, jamais il ne se ride;
L'enjouement toujours y préside.
Dans la réplique, vif & prompt,
Ce n'est point un torrent impétueux, rapide;
C'est un petit ruisseau qui, suivant à pas lents
Le penchant flatteur qui le guide,
Rend les prés fleuris & brillans.
Ce n'est point un bruyant, un terrible Borée,
Dont la force démesurée
Renverse tout par terre & fait un grand fracas;
C'est un petit vent plein d'appas;
C'est un doux & tendre zéphyre,
Qui baise, en se jouant, la surface de l'eau,
Et dont le souffle aimable, agitant l'arbrisseau,
Par la fraîcheur qu'il sçait produire,
Flatte nos cœurs & nous inspire
Un agrément toujours nouveau.



NE vous fiez pas à l'Amour,
Vous en seriez la dupe un jour.
Traître, ingrat, menteur & parjure,
Rien n'est pire que ce lutin;
Il ne vaut pas, je vous le jure,

Ce que j'ai trouvé ce matin.
Quelquefois il eſt agréable,
Il nous flatte d'un doux ſouris;
Mais, ſur ce point, il eſt ſemblable
Au chaton qui prend la ſouris.
Celui-ci, quand il tient ſa proye,
Ravi, tranſporté, plein de joye,
Fait d'abord patte de velours;
C'eſt un plaiſir de voir ſes tours,
Et comme il mene ſa conquête.
Tantôt tournant un peu la tête,
Et feignant de l'abandonner,
Il met en liberté la bête,
Et lui permet de s'éloigner;
Tantôt il l'accroche & l'arrête,
La laiſſe encor ſe promener,
La ſuit & ſçait la ramener.
Ce jeu, quelquefois dure une heure;
Mais enfin cela n'eſt qu'un leurre:
Le *Mitis*, las de badiner,
De la ſouris perce la robe;
Paf, la ſaiſit, vous l'engueule & la gobe:
Son joujou devient ſon diner.



LES décorations dont brille l'Opéra,
Aux Spectateurs ne ſemblent belles
Qu'en-deçà de l'Orcheſtre, & jamais au-delà.

L'hymen eſt à-peu-près comme elles ;
Beau, quand de loin nous le voyons,
Souvent il nous déplaît, paſſé les violons.



BELLES, en vous voyant, nous gagnons de l'eſprit:
Mais quelquefois auſſi près de vous il s'épuiſe.
Une comparaiſon, pour le prouver, ſuffit :
La meule uſe toujours le coûteau qu'elle aiguiſe.

UN PERE A SES ENFANS.

TANT que vous ſerez tous attachés l'un à l'autre,
Nulle force jamais n'égalera la vôtre ;
Vos ennemis en vain viendront vous attaquer.
Qu'un de vous ſe détache : il ſera très-facile
De vous combattre & de vous ſubjuguer :
La chaîne devient inutile,
Dès qu'un chaînon vient à manquer.





CONSEILS
ET MAXIMES.



VOICI quels attributs doit avoir en partage
Tout homme qui, dans ces bas lieux,
Aſpire au titre glorieux
D'aimable & ſenſé perſonnage.

Qu'il ſoit fier, ſans être orgueilleux;
Exact, ſans être pointilleux;
Complaiſant ſans baſſeſſe, & hardi ſans audace;
Dévot, ſans faſte ni grimace;
Poli, non cérémonieux;
Vif ſans étourderie, Econome ſans craſſe;
Qu'il ait du brillant ſans clinquant,
Propreté ſans afféterie,
Fineſſe ſans finaſſerie;
Du ſçavoir, ſans être pédant;
De la bonté ſans duperie;

De la folie un peu, jamais d'égarement;
Termes bons & choisis, sans précieux langage;
Dans l'esprit délicat point de rafinement;
Et dans la liberté point de libertinage.

❧❧❧

QUAND le Sort nous livre la guerre,
Quand son caprice nous resserre
Dans un cercle un peu trop étroit,
Pensons à ce Soldat qui ne mange & ne boit
Que la moitié du nécessaire:
Pensons aux malheureux que dans les champs on voit,
A qui le seigle sert, tant qu'ils sont sur la terre,
D'aliment, de lit, & de toît.

❧❧❧

SI quelqu'un nous blesse & nous nuit,
Quelque grande que soit l'offense,
Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'injure & la vengeance.
L'Aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille;
Et tel qui s'est vengé le soir,
En est fâché lorsqu'il s'éveille.

❧❧❧

Si nos réflexions précédoient nos manœuvres,
Nous nous repentirions moins souvent de nos œuvres;
Quand de quelqu'action notre front a rougi,
C'est que l'on n'a pensé qu'après avoir agi.



De quelqu'une de nos bétises,
Tant que nous existons, tous nos jours sont témoins.
Ceux qui font le moins de sottises,
Ce sont ceux qui vivent le moins.



Le solide, à mes yeux, l'emporte sur l'éclat;
On a beau m'étaler l'esprit le plus sublime,
Le plus fin, le plus délicat;
Quand il est déplacé, dès-lors je le déprime.
Dans les Négocians je condamne la rime;
La Musique n'est point le fait d'un Avocat.
Il faut, pour gagner mon estime,
Avoir l'esprit de son état.

Quand vous méditez un projet,
Ne publiez point cette affaire;
Toujours au fond du cœur gardez votre secret.
On se repent toujours d'un langage indiscret,
Et presque jamais du mystere.
Certain Auteur, sur ce sujet,

S'explique de cette maniere :

Le causeur dit tout ce qu'il sçait ;
L'étourdi, ce qu'il ne sçait guère ;
Les jeunes, ce qu'ils font ; les vieux, ce qu'ils ont fait ;
Et les sots, ce qu'ils veulent faire.



Lorsque nous nous trompons, cédons avec douceur,
Reconnoissons notre bévûe.
Il est plus glorieux d'avouer une erreur,
Qu'il n'est honteux de l'avoir eûe.



Quand quelque bienfaicteur oblige une personne ;
Bientôt entr'elle & lui l'égalité déchoit.
On est maître, lorsque l'on donne ;
Et serviteur, quand on reçoit.

Damis est-il aimable ?... Assez... Ce personnage
Connoît-il les bons procédés ?..
Assez... Dit-on qu'il ait de l'esprit, du langage ?..
Assez... A-t-on chez lui bien du plaisir ?... Assez...
Quoique cet assez-là soit partout en usage,
J'ai peine à supporter ces éloges glacés.
Et, comme dit fort bien un Docteur de notre âge,
Dans de semblables cas, assez n'est pas assez.

VOICI, pour le bienfait, une regle certaine,
Qu'il faut graver dans votre ſein :
Que celui qui le rend jamais ne s'en ſouvienne ;
Que celui qui l'obtient s'en ſouviénne ſans fin.

❖❖❖

LE Peuple Médecin ſeroit-il néceſſaire,
Si, moins avides de plaiſir,
Et plus empreſſés d'obéir
A la Nature notre mere,
Tous les jours pour manger, boire & nous ſatisfaire ;
Nous attendions la faim, la ſoif & le deſir !

❖❖❖

ENTRE deux partageans quand un bien ſe diviſe ;
Ce bien, pour chacun d'eux, eſt réduit à moitié.
Je crains peu qu'un Cenſeur ici me contrediſe ;
Il en faut cependant excepter l'amitié.
Plus ſon ardeur ſe communique,
Plus elle acquiert d'accroiſſement ;
Et c'eſt, je crois, la choſe unique
Qu'on augmente en la partageant.

❖❖❖

LA prudente & ſage Nature,
Qui, par un ordre tout divin,
Sçut arranger le corps humain,
Et forma ſi bien ſa ſtructure,

Mit la tête au-deſſus du cœur,
Pour montrer à l'homme fragile,
Que de ſon penchant peu docile
Son eſprit doit être vainqueur.



AVARE malheureux, toi dont le cœur ſauvage
Jamais pour aucun don ne s'eſt laiſſé fléchir,
Un inſecte t'apprend à devenir plus ſage.
Tous les ans, quand on voit l'Eté prêt à finir,
Le petit ver, dont la ſoye eſt l'ouvrage,
S'en dépouille pour te vêtir.



POUR voir un monceau d'or dans ſon coffre empilé,
Chacun ſe donne la torture.
Qu'eſt-ce que ce métal ? Son éclat, ſa figure
Mérite-t-il, au fond, que l'on en ſoit troublé ?
Pour ſçavoir ce qu'il vaut, au taux de la Nature,
Mettez près d'une poule un louis & du blé.

QUE l'on voit aujourd'hui de Marquis & Marquiſes,
Pour acquitter leur dû, remettre au lendemain !
Tous les jours payer de remiſes,
D'un emprunt c'eſt faire un larcin.

LA consolation qui reste aux misérables,
C'est, dit-on, d'avoir des semblables;
Discours, hélas! trop vrai, mais qui prouve combien
Le cœur de l'homme a de foiblesse;
J'ai pensé dire, de bassesse.
Car enfin je ne conçois rien
De plus vil, de plus méprisable
Que la nécessité d'un si cruel soutien.
Le malheur d'un ami doit-il rendre le mien
Moins amer & plus supportable?
D'un sentiment si bas l'honneur est-il capable?
Et dans le mal d'autrui doit-on trouver un bien?

❧❧❧

DES biens à quoi sert l'abondance,
Si l'on ne sçait en profiter?
A leur égard voici, je pense,
Comme l'on doit se comporter.
Il faut les gagner sans bassesse,
Les employer avec sagesse,
Les perdre sans les regretter.

❧❧❧

POUR triompher d'une Maitresse,
Buvez, dit-on. Quel conseil est-ce-là!
Guérir de l'amour par l'yvresse;
C'est tomber, comme on dit, de Charybde en Scylla.

❧❧❧

SUIVANT qu'on a bien ou mal fait ;
Louez, ou reprenez toujours avec prudence.
Il faut, c'est ainsi que je pense,
Louer devant le monde, & reprendre en secret.

❖❖❖

QUAND le Printems en nous bourgeonne ;
Qu'un travail assidu nous orne & nous façonne,
Par l'étude des bons Auteurs,
Formons nos esprits & nos cœurs.
Ménageons-nous des fruits pour le tems de l'Automne ;
Ils nous consoleront de la perte des fleurs.

❖❖❖

N'INSULTONS jamais au malheur
D'un esprit que l'on met dans la derniere classe ;
Quand la bonté, chez lui, se joint à la candeur,
A ces grandes vertus quelque défaut se passe ;
Et le mérite d'un bon cœur,
Pour l'esprit doit obtenir grace.

❖❖❖

PAR ses moindres objets, Nature notre mere
Tous les jours m'enseigne & m'éclaire.
Par elle, dans le vrai, je suis plus affermi,
Que par ces beaux écrits dont l'étude est profonde ;
Et j'apprends plus d'une fourmi,
Que de tous les livres du monde.

❖❖❖

N'Avez-vous jamais, chers amis,
Dans un sentier vû des fourmis?
Quand quelqu'une d'elles succombe
Sous un poids un peu trop pesant,
Pour souláger celle qui tombe,
Il en vient une autre à l'instant.
Cette concorde fraternelle
Leur fait porter au magasin,
Cahin, caha, ce que le zèle
Leur fit ramasser en chemin.
Sur leurs façons reglez les vôtres,
Mortels; ceci s'adresse à vous:
Secourez-vous les uns les autres;
Le poids en deviendra plus doux.

❁❁❁

Chez les hommes, lorsque je voi
Tant d'abus où leur cœur s'adonne,
Le courroux d'abord m'aiguillonne.
Mais quand je réfléchis sur moi,
Dans le moment je leur pardonne.

❁❁❁

Il est deux jours pendant la vie,
Où le riche, en dépit de l'or,
Et le pauvre, malgré l'état qui l'humilie,
Sont pourvus d'un semblable sort;
Le jour qu'on entre au monde, & le jour qu'on en sort.

❁❁❁

Je veux qu'ici-bas un Mortel
Commence par être honnête homme.
C'est le point capital, & cet article est tel
Que rien ne vaut sans lui; c'est pourquoi je vous somme
De l'observer à la rigueur,
Pour votre paix & votre honneur.
Le deuxieme des points que je vous recommande,
C'est d'être doux, liant, aisé, commode, humain,
Bon frere, bon cœur, tel enfin
Que la société demande.
Soyez, après cela, sçavant, docte, érudit,
Homme de Lettres, bel Esprit,
Acquerez des talens qu'on estime & renomme;
Si de ces dons divins vous êtes décoré,
Vous vous verrez alors justement célébré,
Et votre nom, connu de Paris jusqu'à Rome,
Portera votre gloire au suprême dégré.

Si l'homme, plus sensible à ses vrais intérêts,
Pour conserver ses jours modéroit ses envies,
Qu'il s'épargneroit de regrets,
D'argent, de soins & de folies!
Pour peu qu'on sçache calculer,
On verra qu'il en coûte à l'homme,
Pour avancer sa mort, le triple de la somme
Qu'il faudroit pour la reculer.

TROP de loisir aux vertus est contraire ;
Qui ne fait rien, n'est pas loin de mal faire.

❖❖❖

IL est bon de voir ses amis ;
De leurs discours, de leurs avis,
Nous pouvons retirer un avantage extrême :
Mais aussi quelquefois soyons seuls, sans témoins.
Il faut, pour acquérir la sagesse suprême,
Chaque jour une fois au moins,
S'entretenir avec soi-même.
Tout ce que devant nous on a fait, on a dit,
S'offrant alors à notre esprit,
Par la réflexion l'on en peut faire usage :
Tantôt, nous disons-nous, quand tel mot s'est lâché,
Damis a changé de visage ;
Lisidor en a ri, Cléon s'en est fâché.
D'où vient cela ? Pourquoi ? Découvrons-en la cause.
C'est de cette façon que pesant chaque chose,
Et pénétrant des cœurs les mouvemens secrets,
Seul, loin du bruit, & porte close,
Dans la morale on peut faire de grands progrès.

❖❖❖

UNE louange prodiguée,
Une protection trop vive & trop marquée,
A l'ami dont on veut devenir le support,
Fait quelquefois grand tort.

Pour ne point avoir ce déboire,
Mettez-vous bien dans la mémoire,
Qu'on renverse souvent ceux qu'on pousse trop fort.



LAISSONS gouverner notre humeur
Par la clémence & la douceur ;
Notre langue, par la prudence ;
Nos jugemens, par l'équité ;
Notre maintien, par la décence ;
Nos récits, par la vérité.



VOULEZ-VOUS que la paix dans vos cœurs se conserve?
Belles, que le travail vous occupe toujours.
Souvent l'aiguille de Minerve
Repousse les traits des Amours.



QUAND les cruels Destins nous privent
De l'aspect fortuné du céleste flambeau ;
Le cœur de ceux qui nous survivent,
Est notre plus riche tombeau.



SI la peur de passer aux ténébreux rivages
Trouble votre repos, & vient vous allarmer ;
Par bonnes œuvres, bons ouvrages,
Il faut tâcher de vous calmer.

La mort n'étonne point qui ſçait ainſi s'armer.
Tant que l'Etre éternel conſerve notre vie,
Le plus juſte des vœux que nous puiſſions former,
Le ſoin le plus flatteur qui nous doive animer,
C'eſt de laiſſer à la Patrie
Un ſouvenir de nous qui nous faſſe eſtimer.



DE la Fortune ennemie
Qui n'a point ſenti la rigueur,
D'une valeur affermie
Ne ſe peut arroger l'honneur.
Les beaux jours de notre vie
Ne décident point notre cœur.



SANS nous embarraſſer du langage impoſteur,
Que tient le Calomniateur,
Soyons toujours ce que nous ſommes.
Notre gloire eſt dans notre cœur,
Et non dans la bouche des hommes.



FAITES pour votre table une honnête dépenſe;
Vivez même avec abondance;
Pour la ſociété je permets quelques frais,
Et je veux bien, par complaiſance,
Que ſouvent près de vous le plaiſir ait accès.
Mais après avoir eu plus que le néceſſaire,

Privez-vous de certains excès,
Pour soulager de votre frere
Les besoins urgents & secrets,
Et pour vous engager à taire
Ce qu'il tiendra de vos bienfaits,
Apprenez qu'un homme qui pense,
Préfere le chagrin d'un besoin ignoré,
A la commode subsistance,
Que pourroit lui fournir un secours déclaré.

QUELQU'ART, quelque talent dont on soit revêtu,
Quelque sçavoir, quelque lumiere
Que de l'Etude on ait reçu,
Jamais on ne peut être heureux sans la vertu.
Pour m'expliquer sur cette affaire,
En bref & sans mot superflu :
Bien dire & bien penser ne sont rien sans bien faire.



DE tous les habitans du Monde,
Qui croyez-vous le plus heureux ?
Est-ce Midas, où l'or abonde,
Qu'une fortune sans seconde
Fait briller dans un char pompeux ?
Est-ce un Sçavant, un esprit lumineux
Qui mesure les cieux, & la mer & la terre ?
Est-ce un Héros, un Conquérant fameux.

Dont les bras lancent le tonnerre ?
Non, non ; c'eſt le Mortel qui, content de ſon ſort,
Sans déſir, ſans envie,
Paſſe en repos ſa vie ;
Qui ſçachant réprimer un aveugle tranſport,
Ne gémit pas le jour des fautes de la veille ;
Qu'aucune débauche n'endort,
Et qu'aucun regret ne réveille.

❧❧❧

QU'IMPORTE à celui qu'on oblige,
Qu'un intérêt ſecret faſſe agir pour le ſien ?
Profitant du bienfait, faudra-t-il qu'il exige
Qu'un motif épuré lui procure ce bien ?
Non, non ; quelle que ſoit la cauſe clandeſtine,
Un plaiſir doit, pour nous, avoir même valeur.
Et quand le vice même en ſeroit l'origine,
Nous n'en devons pas moins à notre bienfaicteur.

❧❧❧

POUR ceux que l'indigence abbat,
Faiſons voir plus d'égards & plus de politeſſes,
Que pour ceux à qui les richeſſes
Permettent la pompe & l'éclat.
Les premiers n'ont que trop à ſouffrir des ſoupleſſes
Dont il faut régaler l'orgueil d'un jeune fat.
Si ce n'eſt par des dons, du moins par des carreſſes,
Tâchons d'adoucir leur état.

❧❧❧

DE tous les vices de la terre,
L'ingratitude est le plus odieux.
Sa barbare fureur, jusqu'au trône des Dieux,
Ose porter la guerre.
Il blesse également la Nature & Thémis.
Une reconnoissance éternelle, infinie
D'un bienfait est le juste prix ;
Et l'on ne doit oublier dans la vie,
Que les coups de ses ennemis,
Et les faveurs de son amie.

❖❖❖

A L'importunité, des bienfaits accordés
Ne sont pas, à mon sens, d'une valeur bien grande.
Un bienfait reçu sans demande,
En vaut plus de cent demandés.

❖❖❖

ON a soin de punir les fautes des enfans ;
Quoique, pour réfléchir, ils soient trop ignorans ;
Et qu'en leurs petites cervelles,
Ils n'aient de jugement que quelques étincelles.
Les fautes que l'on fait dans la mûre saison,
Sont, sans comparaison,
Plus dignes du fouet que celles
Que l'on fait avant la raison.

❖❖❖

POUR aiguiser le goût de ceux où l'or abonde,
Il faut de cuisiniers un nombreux attirail ;
L'appétit du paysan n'a pas besoin que l'ail
Ou le gingembre le seconde.
Les meilleurs cuisiniers du monde,
Sont l'exercice & le travail.



SI votre procédé n'est pas
Conforme aux loix de la justice ;
Si l'erreur entraîne vos pas
Dans le bourbeux sentier du vice ;
Malgré tous vos talens, malgré tous vos écrits,
Ne vous flattez pas, beaux Esprits,
Que jamais je vous applaudisse.
Mettez-vous dans la tête, & souvenez-vous bien,
Que tout ce que l'on sçait n'est rien,
Si le cœur, des vertus ignore l'exercice.
Les sentimens, l'humanité,
La droiture & la probité,
Sont des fruits que l'étude, en nous, doit faire naître.
Nous devons, avant tout, en tirer ce profit ;
Et notre cœur doit toujours être
Le premier soin de notre esprit.

DE l'emploi le plus bas au faîte de la gloire,
Vous que la Fortune éleva ;
De ce que vous étiez conservez la mémoire,
Personne ne s'en souviendra.
Si vous vous oubliez, vous aurez le déboire,
Que pas un ne vous oubliera ;
De votre premier sort loin d'étouffer l'histoire,
Tout le monde la publiera.

❖❖❖

UN homme a beau souffrir des pertes continues ;
La pitié ne conduit personne à son logis.
Un malheureux tombe des nues,
Il est sans parens, sans amis.

❖❖❖

DES piéges que l'orgueil tous les jours sçait nous tendre,
On voit le Sage se défendre ;
Il y met tous ses soins du matin jusqu'au soir.
Dans sa sphere fixé, trop modeste pour prendre
Un vol qui passe son pouvoir,
Jamais, dans le dessein de se faire valoir,
En propos hazardés il n'ose se répandre ;
Jamais trop curieux d'apprendre
Ce qu'on fait hors de son manoir,
Sa sagesse ne sçait que ce qu'il faut sçavoir,
N'entend que ce qu'il faut entendre,
Et ne voit que ce qu'il faut voir.

❖❖❖

QUE, d'un pas léger & brillant,
L'homme trace en meſure un huit-de-chiffre Arabe;
Qu'il poſſede l'heureux talent
D'arranger dans des Vers ſyllabe ſur ſyllabe;
Que ſon goſier formé par dix ans de travaux,
Enchante nos eſprits par les ſons les plus beaux;
Que maniant le fer avec aiſance & grace,
Il ſçache, en étendant le nerf,
Coucher un rival ſur la place;
A la chaſſe plus vif, plus prompt qu'un jeune cerf,
Qu'aucun gibier n'échappe au plomb que ſon adreſſe
Fait dans l'air, en ſifflant, voler avec juſteſſe:
A quoi lui ſerviront tous ces dons admirés,
Si des vertus du cœur ils ne ſont décorés.



GARDE-TOI de faire paroître
Contre ta femme aucun ſoupçon;
Mari, par-là tu ferois naître
Le mal dont tu crains le poiſon.
Retiens donc, comme une leçon,
Ce qu'en deux Vers dit un grand Maître:
Quiconque eſt jaloux ſans raiſon,
Aura bientôt raiſon de l'être.

❖❖❖

BARBONS, qui m'écoutez, laissez aux jeunes gens
Le soin de courtiser une jeune Maitresse,
Et supprimez vos airs galants.
Si votre cœur encor se mêle de tendresse,
Vous apprendrez, à vos dépens,
Que les soupirs d'un cœur âgé de soixante ans
Ne vont jamais à leur adresse.

C'EST sur l'amitié que se fonde
Des biens le plus cher, le plus doux.
Pouvons-nous être heureux au monde,
Si quelqu'un ne l'est avec nous ?



VOULEZ-VOUS rendre un cœur amoureux & fidele ?
Belles, sur vos attraits ne mettez point trop d'art.
De tout Amant, à cet égard,
La façon de penser est telle :
Je vous déclare de leur part,
Qu'ils aiment mieux baiser la laideur naturelle,
Que toute la beauté du fard.



POUR feindre des vertus, à tort on dissimule ;
Notre cœur, tel qu'il est, doit toujours se montrer :
Les défauts que l'on a rendent moins ridicule,
Que les fausses vertus dont on veut s'illustrer.

Seriez-vous assez fou pour vous sacrifier
Au sordide intérêt d'un avide héritier,
Qui, de tous vos momens calculateur fidele,
N'a les yeux attachés que sur votre trésor,
Et qui tous les matins, attiré par votre or,
Vient de votre santé s'informer avec zèle,
Pour voir si vous vivez encor ?

❖❖❖

L'Amour, par le courroux, la fureur & la rage;
Se venge d'une trahison.
Le mépris & l'oubli d'un cœur qui nous outrage,
Sont les armes de la Raison.

❖❖❖

Pourquoi de tant de maux, pourquoi de tant de soins
La vieillesse est-elle suivie ?
Le Ciel, qui connoît nos besoins,
Mit tous les maux, sans doute, à la fin de la vie,
Pour engager nos cœurs à la regretter moins.

❖❖❖

Dans ses liens sacrés, vous que l'Hymen engage,
Pour apprendre & sentir vos devoirs importans,
Voyez, examinez dans les jours du Printems,
Ce que font les oiseaux dans leur petit ménage.
La mere constamment demeure dans le nid,
Pour couver sa progéniture;
Tandis que dans les champs par son instinct conduit,

L'admirable Socrate & le divin Platon
Sont, parmi les Sages d'Athenes,
Ceux qui des passions gouvernant mieux les rênes,
Ont acquis le plus de renom.
Ferois-je, en les prenant, un choix heureux & bon ?
Non.
Jetterois-je les yeux sur l'ami de Mecene ?
Prendrois-je Caton, Démosthene,
Virgile, Ovide, ou Cicéron ?
Non.
Qui donc, à la fin, voudrois-je être ?
Un homme, que jadis un village a vû naître;
Un simple & bon Humain, dont l'étroite maison
Fut digne d'héberger, des Dieux le puissant Maître;
Un homme qu'ont formé, dans un réduit champêtre,
Et la Nature & la Raison;
Qui ne pensa jamais à se faire connoître;
Dont la simplicité nous offre une leçon:
Qui dans ses procédés, ainsi qu'en son langage,
Fut toujours sans détour, sans art, & sans façon.
Enchanté des vertus d'un si bon personnage,
Pourvu qu'une Baucis pût m'écheoir en partage,
Je voudrois être un Philémon.



D'UNE vanité chimérique
Je ne fus jamais enyvré.
Dans mon réduit philosophique,

Où,

Où, quoique ſeul, je ſuis ſerré,
J'aime mieux n'avoir pour optique
Qu'un bas d'armoire délabré ;
Quelque fauteuil fait à l'antique,
Avec un rideau déchiré ;
Sur deux planches que le ver pique,
J'aime mieux un dîner modique
Par mon appétit préparé :
Que de voir un lieu magnifique
Par l'art à grands frais décoré,
Où, foulant le marbre Italique,
Et ſous un plafond bien doré,
Dans un grand fauteuil rembourré
Par la molleſſe Aſiatique,
D'un nombreux & gros domeſtique,
A table on ſe voit entouré.

❧❧❧

COURIR de Maitreſſe en Maitreſſe,
Paſſer ſes jours en libertin,
Dans la continuelle yvreſſe
Qui naît de l'amour & du vin ;
Par des liqueurs de toute eſpece
Se brûler du ſoir au matin,
C'eſt mettre un poignard dans ſon ſein ;
C'eſt ſe preſſer de vivre, & hâter ſa vieilleſſe ;
C'eſt creuſer ſon tombeau, c'eſt courir à ſa fin ;
C'eſt, en termes de Banque, eſcompter ſa jeuneſſe.

❧❧❧

LE bien de la Société
Demande de la complaisance :
Mais dans la réciprocité
L'on doit en trouver récompense.
Deux mots vous diront, sur ce fait,
A quoi le devoir nous oblige :
Il faut que tout le monde en ait,
Et que personne n'en exige.



VIEILLARDS qui vous gouvernez mal,
Par ce dérangement fatal,
Vous abrégez vos destinées.
Voulez-vous vivre encor longtems ?
Fuyez les filles de quinze ans,
Bûvez du vin de quatre années.
La jeune Beauté nous vieillit ;
Mais le vin vieux nous rajeunit.



N'AVEZ contre personne aucune arme offensive.
Vous en avez une leçon,
Dans l'air dont nos Auteurs ont armé la Raison :
Et c'est une loi décisive.
Pour toute arme elle porte une égide à la main.
Or il est très-certain
Que l'égide ne sert que pour la défensive.

PARESSEUX, ne dis plus que l'aveugle Destin
Te déclare une injuste guerre.
Lorsqu'il te met la balle en main,
Tu la laisses tomber par terre.
Bon ! ne voudrois-tu pas que, pour la ramasser,
Le Destin prît aussi le soin de se baisser ?

❖❖❖

AMI, si l'on te propose
Quelque projet
Qui n'est pas net,
Fais-y réflexion, lorsque sur le chevet,
Sans trouble & sans témoins, ton esprit se repose.
Dans les ténebres de la nuit,
La raison voit plus clair que quand le jour nous luit.

❖❖❖

PARMI ceux que l'on voit jouir d'un sort prospere,
Plusieurs se servent de leur bien :
Mais, le font-ils comme ils doivent le faire ?
Bien dépenser, dépenser bien ;
L'un de l'autre beaucoup differe.

❖❖❖

SUR les défauts humains lorsque je veux avoir
L'éclaircissement nécessaire,
Je ne vais pas bien loin chercher de la lumiere ;
Je suis moi-même le miroir
Où je vois l'humaine misere.

METTRE au jour des enfans, n'est pas ce qui suffit;
Pour les bien éduquer, grand soin est nécessaire.
Les ouvrages du corps, comme ceux de l'esprit,
Coûtent plus à polir qu'à faire.

POURQUOI l'homme a-t-il moins d'ardeur
Après, qu'avant le mariage ?
C'est que, de sa Philis tranquille possesseur,
Librement il lui rend hommage,
Et que dans ses desirs rien ne gêne son cœur.
Ce principe posé, tirons la conséquence :
Quand un mari coquet se donne la licence
De porter loin de vous sa tendresse & ses vœux,
Pour étouffer son caprice amoureux,
Gardez-vous bien de le contraindre ;
L'entiere liberté de contenter ses feux
Est le meilleur moyen qui puisse les éteindre.



A Mes amis on trouve étrange
Que je donne trop de louange.
Ils n'ont peut-être pas, dit-on,
Les vertus dont tu leur fais don.
Cette louange est-elle un vice ?
Non, je la donne avec raison.
S'ils ont ces vertus, c'est justice :
S'ils ne les ont pas, c'est leçon.

PLUS d'une probité, sujette à caution,
Par l'épreuve pourroit rencontrer du mécompte.
Pour être véritable, il faut qu'elle surmonte
Le besoin & l'occasion.



LORS qu'aux traits de la médisance
Quelqu'un donne trop de croyance,
J'en tire un augure fatal
Pour ses mœurs & son caractere.
Le penchant à croire le mal
Prouve le penchant à le faire.



UN petit asyle champêtre,
Un pouce de terre, un étui,
Si court, si serré qu'il puisse être;
Plaît toujours aux yeux de son maître;
Rien ne le flatte tant que lui.
Lorsque l'on se promene, il est bien doux de dire:
Je marche, en ce moment, sur quelque chose à moi;
Ce ruisseau dont le frais m'attire,
Ce tilleul, cet ormeau qu'agite le zéphyre,
Cette fleur que je sens, cette autre que je voi,
Sont autant de Sujets à qui je fais la loi.
Tout rit où l'on a de l'empire,
Tout est charmant où l'on est Roi.



UN fameux Cynique, jadis,
Cherchoit un homme dans Athene;
Je cherche une femme à Paris,
Et je n'aurai pas moins de peine.
Je veux qu'un modeste enjouement
Chez elle anime l'agrément;
Que l'humeur n'ait point de caprice;
Que l'esprit n'ait point de fierté;
Que le cœur n'ait point d'artifice;
Que l'éclat n'ait rien d'emprunté.



LA régularité des traits
M'importe peu chez une amie;
Je veux du gay dans ses attraits,
Et que sa beauté soit jolie.
Dans un jeune Objet, la laideur
Me déplait moins que la fadeur;
J'estime peu la belle bouche,
Qui se tient close & ne dit rien;
Un bel œil n'a rien qui me touche,
S'il ne se fait entendre au mien.



QUELQUE souris, quelque regard,
Quelque petite agacerie,
Belles, sous vos loix, tôt ou tard,
Nous font faire quelque folie.

Vous nous causez quelque souci :
Mais souvent il arrive aussi
Que quelques soins, quelques promesses,
Quelques sermens d'un fin matois,
Sont cause de quelques foiblesses
Dont vous soupirez quelques mois.

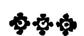


Au bon droit, il faut du secours ;
A l'esprit, il faut du génie ;
A la beauté, quelques atours ;
Aux talens, un peu d'industrie ;
A l'art, il faut du naturel ;
A la morale, un peu de sel ;
Aux jeunes filles, point d'absence ;
De la promenade aux jaloux ;
Aux amans, de la complaisance ;
De la patience aux époux.

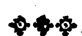


Bonnes gens font les bons pays ;
Bon cœur fait le bon caractere ;
Bons comptes font les bons amis ;
Bon Fermier fait la bonne terre ;
Bons Livres font les bonnes mœurs ;
Bons maîtres, les bons serviteurs ;
Les bons bras font les bonnes lames ;

Le bon goût fait les bons écrits ;
Bons maris font les bonnes femmes ;
Bonnes femmes, les bons maris.



UN moment quelquefois suffit,
Pour changer le destin des armes ;
Un moment, chez nous, convertit
Les pleurs en ris, les ris en larmes ;
Il ne faut qu'un petit moment,
Pour faire un nigaud d'un Sçavant ;
Pour mettre aux abois un Athlete ;
Pour mettre en carosse un faquin ;
Pour changer Agnès en coquette ;
Pour coëffer Argus en Vulcain.



L'EXERCICE est, pour la santé,
De la plus grande utilité.
Dans l'eau qui croupit & repose,
Il s'amasse un limon fatal :
Dans l'eau qui court, rien ne dépose ;
Elle est nette comme un crystal.





AUX AUTEURS.

'AI toujours eſtimé les ſçavantes neuf Sœurs,
A cultiver leurs dons je trouve des douceurs;
Mais de leur immoler tout le cours de ma vie,
De leur ſacrifier mon ſommeil & ma paix,
C'eſt une erreur, une folie
Où je ne tomberai jamais.
En vain plus d'un Auteur publie
Qu'on ne peut trop payer les rameaux toujours verds
Dont on couronne les beaux Vers;
Je ne puis approuver cette maxime fauſſe.
Quand Lachéſis, que rien n'exauce,
M'enverra ſur les bords où tous nous deſcendrons,
Il m'importe fort peu qu'on mette ſur ma foſſe,
Ou des lauriers, ou des chardons.



QU'APOLLON, s'il le veut, s'en choque;
Que le Censeur m'en blâme, ou non,
Des neuf doctes Sœurs je me moque,
Et de tout le sacré Vallon.
Quand un doux loisir me provoque
A quelqu'œuvre de ma facon,
Voici les trois Sœurs que j'invoque,
Vérité, Nature & Raison.



MON Pégase doux & docile
Ne m'égare pas dans les airs;
J'aime mieux la clarté facile
Des modestes & petits Vers,
Que la pompe inintelligible
D'un sublime rempli d'éclairs,
Qui, par une fougue terrible,
Seme l'effroi dans l'Univers;
Et qui, dans l'ardeur qui l'excite,
Confondant la terre & les mers,
Roule à grand bruit, & précipite
Le bon sens au fond des enfers.



JE plains un Rimeur candidat,
Qui débute avec grand éclat.
C'est un malheur, pour lui, que cette réussite.
Séduit par un essai flatteur,

A ſe livrer au dur métier d'Auteur,
Ce premier ſuffrage l'excite.
Adieu fortune & biens, ſerviteur aux emplois;
Le rameau d'or devient un poids
Que pour le laurier ſec on quitte.
Pour des ſoins fructueux, pour d'utiles écrits,
En vain le beſoin ſollicite;
Tout ce qui rapporte & profite,
N'inſpire plus que du mépris.
J'en tire cette conſéquence,
Qu'au Parnaſſe l'Adoleſcence
Perd tout, quand elle y gagne un prix.



CONTRE un bon Citoyen a-t-on riſqué d'écrire,
Par imprudence ou paſſion:
On en veut faire en vain la réparation,
Dans une apologie on a beau ſe dédire;
Ce qu'une demi-ligne a fait d'impreſſion,
Vingt rames de papier ne pourroient le détruire.



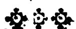
L'HONNEUR de mettre au jour Epigramme jolie,
Dans notre jeuneſſe nous rit.
Nous lâchons trait ſur trait dont on ſe divertit,
Notre malice eſt applaudie;
Mais quand notre raiſon mûrit,

Cette gloire, à nos yeux, paroît une folie ;
Le regret alors nous saisit,
Et fait payer au cœur les fautes de l'esprit.



BOILEAU, la Fontaine & Moliere,
Pour orner leurs doctes écrits,
Sans peine & librement de toutes parts ont pris
Tout ce qu'ils ont jugé capable de nous plaire.
La critique la plus sévere
De ces vols, cependant, ne les a pas repris.

Quand vous déroberez, Auteurs, suivez leurs traces ;
Faisant, comme eux, ne craignez rien.
Ils ont à leurs larcins ajouté tant de graces,
Qu'ils en ont fait leur propre bien.



VOUS qui voulez briller sur ces illustres bords,
Où le charmant Dieu de la lyre
Fait résonner ses doux accords,
Ne vous hâtez point trop d'écrire ;
Modérez d'indiscrets transports.
Aux enfans de l'esprit, comme aux enfans du corps,
Un terme court ne peut suffire.
La Nature a sçu nous prescrire
Trois points que nous devons commencer par remplir :
Il faut, avant que de produire,
Concevoir, former, & mûrir.

❧❧❧

LES habits, qu'en hyver nous voyons tous les jours,
Sont faits de drap ou de velours ;
Mais, malgré ce rapport & cette ressemblance,
Dans l'arrangement du galon
Quelque variété de peu de conséquence,
Quelque changement au bouton,
Entre tous ces habits met de la différence.
C'est ainsi qu'il en est des ouvrages d'esprit.
D'un nouvel agrément la vieille étoffe ornée,
Trouve quelqu'un qui la chérit ;
Au rhabilleur adroit le Parterre applaudit ;
Et la phrase bien retournée,
Dans le Public, souvent, prend un nouveau crédit.

❖❖❖

J'AIME que d'ornemens une œuvre soit garnie :
Leur secours toujours l'embellit ;
S'ils sont, ces ornemens, trouvés par le génie,
Arrangés par le goût, & polis par l'esprit.

❖❖❖

O Vous qui vous livrez au plaisir de la rime,
Dans les fleurs de la double cime
Ne mêlez rien de corrompu.
Ne risquez aucune maxime,
Par qui l'honneur soit combattu.
Souvenez-vous qu'un mot, un seul mot pour le vice,
Fait plus d'impression sur un esprit novice,
Que vingt sermons pour la vertu.

❖❖❖

DES ornemens, par l'Art, l'un sur l'autre appliqués,
La multiplicité confuse
Fait que les bâtimens, tout haut, sont critiqués,
Et que l'Ordonnateur passe pour une buse.
C'est ainsi que, dans ses écrits,
Un Auteur trop fécond s'abuse,
S'il croit en augmenter le prix,
En se livrant sans borne aux transports de sa Muse,
Et les chargeant de traits fleuris,
L'un sur l'autre empilés & par tas réunis;
Ce qui seroit une risée,
Si la prudence de l'Auteur
Moins près d'une autre l'eût placée,
Perd son mérite & sa vigueur.
Retenez bien enfin cet avis salutaire,
Que deux traits tout de suite au Théâtre sont trop;
Et qu'il faut laisser au Parterre,
Le tems de goûter un bon mot.



ABANDONNE, crois-moi, le dur métier d'Auteur,
Le fuir, c'est éviter la peine & la misere.
Tu veux rimer! Eh! quoi! cher ami, veux-tu faire
Ce que, ces jours passés, a fait certain Rimeur?
Compagnon d'Arachné dans un sixiéme étage,
Où les noirs Aquilons exerçoient leur ravage,
Mourant, accablé de douleurs,

A force de crier : O tems ! ô siecle ! ô mœurs !
Il gagna, l'autre jour, un rhume de poitrine,
Qui de l'urgent besoin secondant les rigueurs,
En six jours l'envoya rimer chez Proserpine.

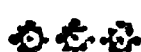


J'AIME mieux la foible peinture
D'un portrait léger & croqué,
J'aime mieux un morceau brusqué
Qui sort des mains de la Nature,
Qu'un grand ouvrage alambiqué,
Où, par l'effort & la torture,
On sent que l'esprit est plaqué ;
Tout ornement cesse de l'être,
Dès qu'il ne vient point du sujet ;
Jamais ce qu'on appelle un Maître
N'a mis hors de son cadre un trait.
L'esprit, suivant ce bon systême,
Ne doit jamais être forcé ;
S'il ne se place de lui-même,
Toujours il paroît déplacé.



SI vous voulez me plaire, Auteurs, n'employez pas
D'enflure trop grande en vos rimes.
Sublime & galimatias
Sont, par fois, termes synonimes ;
Car enfin, quoi qu'à ce sujet

Plus d'un Ecuyer de Pégase,
Dans ses Vers ampoullés, nous dise avec emphase,
Tous ces Aigles du Pinde, à qui Phœbus permet
D'aller dormir au frais sur le double sommet,
Sont sujets, dans leur somme, à bien des rêveries.
La vérité se sert de phrases moins fleuries,
Et la simplicité méconnoît ces grands mots,
Dont le bruit assommant étonne les échos.



QUELQUE chose ici-bas qu'un Mortel ait dessein
D'exécuter & de produire,
Pour prévenir certain chagrin,
Fruit ordinaire du délire,
Je pense qu'il est bon d'envisager la fin.
J'adresse ce conseil à tout le genre humain,
Surtout aux Faiseurs de satyre.
Lorsque, dans un écrit méchant,
S'émancipant avec audace,
L'on a, contre des Gens en place,
Mis quelque trait vif & tranchant,
On est sûr de la réussite.
Vos Vers occupent tous les yeux ;
Partout on vous prône, on vous cite ;
Votre nom, porté jusqu'aux Cieux,
Ne craint ni Léthé, ni Cocyte ;
Rome, du Livre fait achat ;
Londres le suit, Berlin le vante ;

Moscou même en fait grand état.
Mais d'une gloire si brillante,
Quel est enfin le résultat ?
Tôt ou tard la vengeance éclate ;
Et par un funeste revers,
Dont le Public retient la date,
L'Auteur de l'ouvrage pervers
Sent pleuvoir sur son omoplate
La récompense de ses Vers.



L'Epigramme fine & piquante
Réveille l'esprit & le cœur ;
Mais quand elle est trop mordicante,
Les Rieurs sont contre l'Auteur.
Il faut donc qu'il nous divertisse
Par quelque sel sans âcreté ;
Je lui veux un peu de malice,
Et jamais de malignité.



Satyriques Auteurs, pernicieux Esprits,
Modérez la fureur qui regne en vos écrits.
Par une épigramme maligne,
Faut-il, à tout propos, faire un outrage insigne ?
Faut-il, que tels & tels, impudemment nommés,
Souffrent un tort que rien n'efface,
Et, pour l'éternité, soient par vous diffamés ?

Faut-il, jusqu'au ciel même, élever votre audace?
Contre des sentimens reçus
Devez-vous, chaque jour, lancer des traits aigus;
Et, pour mieux dénigrer ce que nous devons croire,
Tremper votre pinceau dans l'encre la plus noire?
Quelle sottise! quel abus!
Eh! quoi! pour composer manquez-vous de matiere?
Tout ce que l'Univers vous présente d'objets
Sont, pour vous, autant de sujets.
Regardez seulement l'Astre qui nous éclaire,
Son cours, son mouvement, sa cause & ses effets;
Pour vos Vers, quelle pépiniere!
O quanta dicendi seges!



Est-ce sagesse, est-ce folie,
D'être nuit & jour agité
Pour arranger des mots, trouver une saillie
Digne de la postérité.
Ceux qui s'usent ainsi le corps & la cervelle,
Méritent bien, en vérité,
Qu'on les raille & qu'on les appelle
Dupes de l'Immortalité.





ÉPIGRAMMES ET *MADRIGAUX.*



A ſage & prudente Nature,
Dans chaque lieu faiſant venir
Tout ce qu'il faut pour ſubvenir
Non-ſeulement à notre nourriture,
Mais encor au remede & curè
De toute maladie, ainſi qu'il nous convient ;
Je ſuis ſurpris que cette mere
Ait, ſi loin de notre hémiſphere,
Placé l'Iſle fameuſe où l'hellébore vient.



PARLER le langage des Dieux,
Eſt-il profeſſion plus noble ſous les cieux ?

RÉPONSE.

Non, non, je ne conteſte point

Cet illuſtre avantage au métier que vous faites.
Il eſt très-noble dans un point ;
C'eſt qu'on n'y paye pas ſes dettes.

❦❦❦

DANS la diſpute & controverſe ;
Quand la raiſon nous manque, il faut
Y ſuppléer par un ton haut,
Et qu'à crier la voix s'exerce ;
L'effet n'en peut être que bon.
Souvent la force du poulmon
Nous ſert autant que la ſcience ;
Et tous les jours maint Cicéron,
Dans ſes diſcours, à l'Audience,
A plus de voix que de raiſon.

❦❦❦

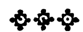
N'AVANÇONS plus dans nos diſcours,
Que la Raiſon toujours
Eſt grondeuſe & hautaine ;
Elle aime tant les jeux, les ris & les amours,
Qu'elle ne peut quitter un inſtant ma Climene.

❦❦❦

JE donne à l'Intérêt le titre d'Ubiquiſte,
Et je crois franchement que ce nom lui va bien.
Le Monde eſt ſon ſéjour, tout pays eſt le ſien :
Il eſt Athée ; il eſt Déiſte,
Mahométan, Juif & Chrétien.

❦❦❦

MAL-AISÉMENT, dit-on, le bon ſens ſe remue,
Il va plus lentement que chenille & tortue.
Quiconque parle ainſi pourroit bien ſe tromper.
Combien, dans ma chere Patrie,
Sans fruit, à ſa recherche, en voit-on s'occuper!
Combien paſſent toute leur vie
A courir après lui, ſans pouvoir l'attraper!



SOUS l'amoureuſe loi Philis va m'enchaîner;
Contre cette Beauté, Raiſon, viens me défendre.
Que pourrois-je eſpérer de l'amour le plus tendre?
Trop belle, pour n'en pas donner;
Elle eſt trop ſage pour en prendre.



LORSQUE le Chantre de la Thrace
Dans les ſombres lieux deſcendit;
On punit d'abord ſon audace,
Par ſa femme qu'on lui rendit.

Mais bientôt par une juſtice,
Qui fit honneur au Dieu des Morts,
Ce Dieu lui reprit Euridice,
Pour prix de ſes divins accords.



L'Amour ne nous fait voir que caprice, inconstance,
Détour & trahison.
Chez Minerve, en tout tems, résident la prudence,
La vertu, la raison.
Ne vous étonnez pas de cette différence :
D'une Déesse est né l'Amour ;
D'un Dieu Minerve tient le jour.

LE MARI MÉCONTENT.

Ma Femme est un animal
Original,
Qui, tous les jours, bien ou mal,
S'habille,
Babille,
Et se deshabille.

La charmante Cloris, & toi, puissant Amour,
Vous sçavez tour-à-tour,
A votre gloire mutuelle,
Travailler chaque jour.
Tu fais triompher cette Belle,
Tes traits lui doivent leur vertu ;
Sans ton secours, que feroit-elle ?
Sans ses attraits, que ferois-tu ?

LORSQUE Bellérophon, ce Héros si vanté,
Triompha dans les airs du monstre redouté,
Pégase l'y porta sur ses aîles légeres.
Par les Auteurs du tems monté,
Ce Cheval aujourd'hui porte bien des chimeres.



CONTRE la Gloire & le Dieu de Paphos,
Non, ce n'est pas mal-à-propos,
Raison, que, chaque jour, à plein gosier tu beugles;
Tous deux au genre humain font souffrir mille maux.
L'Amour fait des aveugles;
La Gloire, des manchots.



ON a beau vous marquer les plus tendres ardeurs,
La Raison, près de vous, sçait tout rendre inutile;
Vous la chassez de tous les cœurs,
Et le vôtre lui sert d'asyle.

NOUS voyons de certains Galants,
Qui, dans le célibat, consumant leur printems,
Satisfont chez l'Hymen leur ardeur inconstante,
Consolateurs vifs & pressans
Des épouses qu'on mécontente,
Ils font des Ménélas jusques à quarante ans,
Et, pour le devenir, prennent femme à cinquante.



UN bâtiment à reconstruire,
Un mal d'aventure à guérir,
Et, ce qui me semble encor pire,
Un procès à faire finir,
Sont trois choses que l'avarice
Fait durer autant que les fonds
Du malheureux Bourgeois qui met en exercice
Juges, Chirurgiens, Maçons.



BIEN loin que le trépas m'allarme,
Je le demanderois aux Dieux;
S'il devoit à de si beaux yeux
Coûter seulement une larme.



DES habitans de notre France
Plus d'un bon quart, au moins, travaille à l'Audience,
Ou pour instruire les procès
Sur lesquels les Clients poursuivent des Arrêts.
Parcourez l'Europe & l'Asie,
L'Afrique & les vastes pays
Nouvellement peuplés de mainte Colonie;
Vous ne trouverez point, je vous le certifie,
De climats où Thémis
Ait tant de serviteurs, & soit si mal servie.



QUAND

QUAND une Comtesse ou Marquise
Du Sort reçoit assez de bien,
Pour vivre en son domaine & ne manquer de rien,
Est-ce sagesse, est-ce sottise,
De solliciter, chaque jour,
Pour se procurer à la Cour
La gloire d'être mal assise ?



AUX doux accens de Philomèle,
L'hyver fait succéder un Aquilon grondeur.
De leur chevelure si belle
Les arbres dépouillés ont perdu leur vigueur.
Des ruisseaux, dont souvent j'allois voir couler l'onde,
La glace a suspendu le murmure flatteur.
Tout est changé, Cloris, sur la face du Monde,
Hors votre mérite & mon cœur.

CEUX à qui l'on enseigne, aux Écoles de Droit,
Du dédale des loix les routes difficiles,
Ressemblent fort, si l'on m'en croit,
A certains Généraux habiles,
Qui de la carte d'un pays
Se font exactement instruire,
Pour le traiter en ennemis,
Et pouvoir un jour le détruire.

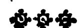
Le Drapier Nicolas nâge dans l'abondance,
Tandis qu'en ce métier Martin mange le sien :
Cela dépend d'un petit rien;
Et voici la raison de cette différence :
L'un, en coupant du drap, met le pouce en-delà,
Et l'autre le met en-deçà.



Lassé des rigueurs de Sylvie,
Pour finir des feux trop constans,
J'attendois le secours du Tems.
Vaine espérance, hélas ! quelle étoit ma folie !
Le Tems qui, dans l'excès de sa rapidité,
Sçait tout entraîner sur ses traces,
N'emporte point l'Amour, quand il est arrêté
Par la douceur & la beauté,
Par les sentimens & les graces.



Evitons les procès; ils nous portent dommage,
Malgré droit, justice & raison.
Tous les jours, au Palais, on me tient ce langage,
Que la forme emporte le fond.
Pour moi, j'en dis bien davantage;
Voyant ce que la forme opere en ces cantons,
Je soutiens qu'elle emporte & le fond, & les fonds.



TOUT ce qu'en l'art des Vers Ovide si vanté
Dit de la Nymphe Echo, me paroit une fable ;
Mais j'y trouve une vérité :
C'est que chez le Sexe adorable,
Qui pour le nôtre a tant d'appas,
L'usage de la langue est un don si durable,
Qu'à peine craint-il le trépas.

QUITTEZ, cher Papillon, quittez le sein de Flore;
Allez voltiger à l'entour
De l'Objet divin que j'adore ;
Sans peur, faites-lui votre cour.

Bien loin de vous brûler, les beaux yeux de Sylvie ;
Si vous aviez perdu le jour,
Vous rappelleroient à la vie ;
Et c'est leur doux pouvoir qui fait, dans ce séjour,
Revivre les Plaisirs, la Nature & l'Amour.



POUR vous peindre nos Crésus,
Longs discours sont superflus.
Deux petits Vers sont capables
De rendre au vrai ces Midas.
Aux louis d'or comparables,
Ils sont lourds, durs, ronds & plats.



CHEZ l'Amant Cadédis, est-il quelque ressource?
Non, non; qui s'y fieroit, seroit en grand danger.
Le corps, l'esprit, le cœur, l'équipage & la bourse,
Chez un Gascon, tout est léger.

❁❁❁

LA Vérité partit un jour
D'Amiens, son antique séjour,
Pour faire le tour de la France.
Mais chacun lui tournant le dos,
La fievre lui prit à Coutance;
Elle alla mourir à Bordeaux.

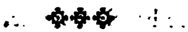
❁❁❁

VOUS n'avez pas encor cet âge plein d'attraits,
Où du Dieu de Paphos on sent les premiers traits;
Et déjà, de vos yeux une vive étincelle
D'amour nous fait mourir.
Trop jeune, à la fois, & trop belle,
Attendez, pour blesser, que vous puissiez guérir.

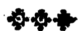
❁❁❁

GERONTE, homme prudent, dit à sa femme, un jour:
Nous avons deux garçons qui n'auront en partage
Qu'un très-modique bien; si tu m'en crois, m'amour,
L'un des deux a du verbiage,
Il en faut faire un Médecin:
Voüons l'autre au Palais. Votre conseil est sage,
Dit la femme, & déjà j'entrevois leur destin.

L'Esculape aura soin de faire
Des veuves & des orphelins,
Qui procureront à son frere
Bien des procès & des larcins.



NON, non, je n'aimerai jamais;
J'en ai fait le serment, & je vous le répete.
Puisque l'on ne peut vivre en paix
Sous l'empire d'une Coquette;
Puisque la plûpart des Objets
Sont vains, capricieux, & fiers de leurs attraits;
Non, non; c'est une affaire faite:
Non, non, je n'aimerai jamais....
D'autre que vous, jeune Lisette.



SI jamais, par quelque Sentence
Contraire au desir des Joueurs,
Dans ces climats on fait défense
Du Livre à quatre couleurs:
Plaisir, il faudra que tu partes;
Tout passe-tems sera perdu.
Sans la médisance & les Cartes,
Beau Sexe, hélas! que ferois-tu?

❖❖❖

APOLLON fut longtems le Dieu de nos Auteurs ;
Son regne est passé : c'est Mercure
Dont leur Muse, à présent, implore les faveurs.
Non, non, je ne crois pas, qu'en toute la Nature ;
Il soit de plus hardis voleurs.



VOUS préserve le ciel, de ces petits Auteurs ;
Auprès d'un Mécénas, hardis solliciteurs,
Superbes Avortons, dont la Muse impudente
Ose exiger le prix de quelques Vers croqués,
D'un ton plus assuré qu'un Colonel ne vante
Cinquante ans de service, & deux bras confisqués.

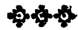
QUE de Femmes, hélas ! sont d'humeur obstinée,
Véritables esprits de contradiction,
Dont la bouche dit oui le jour de l'hyménée,
Pour acquérir le droit de dire toujours non !

DU bien-être & de l'abondance,
Plus d'un Cloître est la résidence :
Que de biens dans la pauvreté !
Là, pour les rangs, on se tourmente ;
On se débusque, on se supplante :
Que d'orgueil dans l'humilité !

DANS le *telonio* ceux qui paſſent la vie,
Traitent la bonté de folie ;
Rarement en voit-on dont le cœur ſoit humain.
Un des prodiges du Meſſie,
C'eſt d'avoir attendri l'ame d'un Publicain.



LES Ordres de Chevalerie
Ne me ſemblent point un abus.
Pour les exploits, pour les vertus,
C'eſt une récompenſe, à bon droit, établie ;
Mais, il faut vous dire une peur
Dont mon ame eſt, je crois, mal-à-propos ſaiſie.
Brodés ſur un habit, les ſignes de valeur
A tous les Chevaliers font-ils le même honneur ?
Et n'en eſt-il pas, je vous prie,
Qui ne les ont que ſur le cœur ?



JE ne ſuis point ſurpris du peu de naturel
Qu'on trouve aux parens de notre âge.
Jadis, on s'aimoit davantage.
Pourquoi ? Par la raiſon que chaque parentage
Venoit du côté paternel,
Auſſi-bien que du maternel.
Mais, hélas ! aujourd'hui, grace au libertinage,
Il n'en eſt preſque point de tel.

Et si nous ne voyons plus guères,
Dans les familles, d'amitié,
C'est que beaucoup de freres
Ne le sont qu'à moitié.



Les Voleurs, dans Paris, se comptent par milliers:
Dans la ville, aux fauxbourgs, en tous lieux & quartiers,
On vole au jour, comme aux lanternes.
Mais pour les meilleurs tours, & les vols les plus gros;
Laverne a désigné deux quartiers principaux:
Le premier aboutit à deux Places modernes:
Le second se rencontre entre deux vieux Châteaux.



Dans Paris, l'autre jour, Vénus porta ses pas.
Même jour, dans Paphos, vit arriver Hortense.
Personne, dans ces deux climats,
Ne s'apperçut de leur absence.



Si j'en crois ce que dit un Auteur non suspect,
Le mensonge est Normand; Gascone, l'hyperbole;
Le courage, François; la prudence, Espagnole;
La ruse, Italienne; & l'artifice, Grec.



DEMANDE.

En quoi les Grands & les Petits
Different-ils, à votre avis ?

RÉPONSE.

Les Grands, en beaux discours, débitent des fadaises ;
Les Petits, des *bibus*, en phrases très-mauvaises.
Le faux également regne en leurs entretiens.

DEMANDE.

Leurs occupations, en quoi different-elles ?

RÉPONSE.

Les Petits font de petits riens ;
Les Grands, de grandes bagatelles.

✿✿✿

Lorsque vous paroissez, quel triomphe éclatant !
Et que d'hommages vous arrivent !
Il n'est point de Beauté qui ne cede à l'instant,
Il n'est point de Mortel que vos yeux ne captivent.
Si vous dites un mot, toute oreille l'entend ;
Si vous faites un pas, tous les regards vous suivent.



Pourquoi Mercure a-t-il quatre ailes,
Quand Saturne, l'Amour, Zéphyr n'en ont que deux ?
C'est pour marquer qu'auprès des Belles,

Certain emploi, quoique honteux,
Fait, au ſommet de la richeſſe,
Voler avec plus de vîteſſe,
Que les talens les plus fameux.



PHILANDRE a depuis peu fini ſa deſtinée;
Sa femme doit, dit-on, en être conſternée.
Pourquoi? C'eſt qu'il étoit la perle des maris.
Quoiqu'il ne ſortît pas quatre fois dans l'année,
Jamais il n'étoit au logis.



CESSEZ, ceſſez, Tircis, de blâmer ma rigueur,
Et ne m'accuſez pas d'en écouter un autre.
Si je vous refuſe mon cœur,
C'eſt que je veux garder le vôtre.



DAMIS aura bientôt bourſe pleine, & je gage
Que ſa fortune ira grand train.
Pourquoi? C'eſt que du Sort il reçut en partage
Trois grands points; bouche d'or, cœur d'acier, front d'airain.



LA Fable étant œuvre enfantine,
Il lui faut un ſtyle enfantin.
D'un Auteur la Muſe badine,
Par-là, s'eſt fait un beau deſtin.

Cet admirable Fabuliste,
Le premier de toute sa liste,
Sur son Livre, qu'il a poli,
A séché longtems & pâli :
Mais dans son sublime modeste,
Nul travail ne se manifeste,
Les Graces s'y montrent sans fard ;
Chaque mot au vrai se mesure,
Et tant d'adresse y cache l'art,
Que l'on n'y voit que la nature.



DUSSIEZ-VOUS vivre cent années,
Vous ne verrez jamais ce que je viens de voir.
J'ai vû deux Prudes surannées
Passer, sans médisance, une heure au caquetoir.
J'ai vû de jeunes petits-maîtres
Se plaindre des rigueurs d'Iris.
J'ai vû deux Procureurs, vieux Reîtres ;
Terminer un procès *gratis*.
J'ai vû des Vestales champêtres
Garder leur sagesse à Paris :
Des Gascons blâmer leurs ancêtres ;
Des rivaux vivre en bons amis ;
Des serviteurs vanter leurs maîtres ;
Des femmes loüer leurs maris.



QUAND, par Diane la sauvage,
Actéon fut si maltraité ;
Sçavez-vous quel motif lui causa cet outrage ?
Fut-ce son indolence, ou sa témérité ?



EN vain contre Boileau vous osez déclamer,
Censeurs ; son Plagiat me paroît estimable ;
Et je crois qu'on peut le nommer
L'Imitateur inimitable.



CONTRE les Médecins, les Abbés, & les Femmes,
Critique, c'est en vain que toujours tu déclames.
Tant que le monde durera,
Toujours Femme coquettera ;
Toujours Abbé muguettera ;
Toujours Médecin trompera ;
Toujours des trois on médira ;
Toujours des trois on usera ;
Toujours des trois dupe on sera.



LE Dieu d'Amour en ce pays,
Mieux que l'Hymen, fait ses affaires.
Que de filles ont des maris !
Et que de femmes n'en ont guères !

MERE qui n'a jamais d'autre chose à nous dire,
Que ce qui touche ses enfans ;
Rimeur qui, tout le jour, ne cesse de nous lire
Ses Vers mauvais & fatigans ;
Plaideur qui, nous traînant dans cinquante Audiences ;
Nous dit, de vingt procès, toutes les circonstances ;
Bûveur, d'un babil importun,
Commençant vingt propos, sans en finir aucun ;
Bretteur qui nous décrit chaque assaut & bataille,
Où son bras dépêcha maint homme au monument ;
Vieillard qui, de son bâtiment,
Par le menu, tout nous détaille,
Sans nous faire quartier d'aucun coin ni réduit ;
Soupirant qui partout nous fuit,
Pour nous faire un récit très-plaintif & très-tendre
Des rigueurs que l'on a pour lui,
Sont des gens qu'il est bon de connoître & d'entendre,
Quand on voudra mourir d'ennui.

❦❦❦

THÉMIS, pour les Plaideurs, agit d'une façon
Contraire à ce qu'on fait à l'égard du poisson.
Le Pêcheur, toujours à propos,
Laisse aller les petits, & s'empare des gros.
Tout au rebours, Dame Thémis,
Laisse sauver les gros, & mange les petits.

❦❦❦

QUI veut se pousser, doit avoir
Recours à quelqu'Objet qui reçut en partage
Le don de plaire & d'émouvoir.
Tous ceux que nos Vénus ont dessein de pourvoir,
Sont Docteurs sans apprentissage.
Des Belles tel est le pouvoir,
Que c'est assez de leur suffrage,
Pour obtenir dispense d'âge,
De mœurs, d'esprit, & de sçavoir.

❖❖❖

LE ton brusque&fâcheux,l'humeur sombre&revêche,
Par moi sont condamnés chez Messieurs les époux.
Dans tous mes écrits je leur prêche
D'être galants, polis & doux.
Je ne veux pourtant pas que l'on soit débonnaire ;
Le mot de *Benin* me déplaît.
Certain Voyageur, qui connoît
Du pays de l'Hymen l'antique itinéraire,
A décidé l'affaire ;
Et voici son arrêt :
De *Débonnaire* à *Sot*, on n'a qu'un pas à faire :
Benin n'est pas loin de *Benêt*.

❖❖❖

PLUS d'une femme, ici, pourra se rencontrer,
Qui n'ait eû, de ses jours, galanterie aucune ;
Mais je ne pense pas qu'on m'en puisse montrer
Qui, tant qu'elle a vécû, n'en ait jamais eu qu'une.

❖❖❖

Tout Plaideur court à sa ruine.
Quelqu'un a dit avec raison,
Que la Justice est une épine ;
Il n'y passe pas un mouton,
Qui n'y laisse de sa toison.



De certains Livres recherchés,
Si, par hazard, vous retranchez
La vignette, & la dédicace,
L'avant-propos, & la préface,
Les observations, la table, & l'*errata* ;
Dites-moi ce qui restera.

❦❦❦

Des Humains la mere commune
Leur fit deux pieds, deux mains, deux oreilles, deux yeux.
Mais elle n'a placé qu'une langue chez eux ;
Et c'est encor trop que cette une.

❦❦❦

De l'aimable & simple Nature,
L'Auteur s'écarte à tout moment.
Dans son geste & dans son allure,
L'Acteur, tous les jours, la dément.
Chez Vénus, un art tyrannique
La gâte, en la voulant farder.
Les Membres du Corps Galénique
L'étouffent, en voulant l'aider.

❦❦❦

Si la Déesse pâle & sourde
Respecte désormais l'Honneur & la Vertu ;
Si, sous sa faulx tremblante & lourde,
Le Mérite, à la fin, cesse d'être abbattu ;
Si la Sagesse peut éterniser la vie ;
Si la faveur des Dieux affranchit du tombeau
Ce que dans l'Univers ils ont fait de plus beau ;
Que vous vivrez longtems, adorable Sylvie !



Tous les matins,
Bien des Robins
Vont, d'un pas différent, faire au Palais leur rôle.
Tout Président y marche gravement ;
Tout Conseiller, d'un pas léger, s'y rend ;
Tout Avocat y court ; maint Procureur y vole.

SUR UN COMMIS.

DAMIS.

C'est la meilleure main de France.

LYSIMON.

Il n'a pas, morbleu, les doigts gourds.

DAMIS.

On le nomme partout l'Aigle de la finance.

LYSIMON.

De tels Aigles sont des Vautours.



ÉNIGMES.



TOUT Philosophe Grec, Latin, Chinois, [Arabe,
Sont demeurés d'accord, vû mes effets divins,
Que je suis le monosyllabe
Le plus nécessaire aux Humains.
Mobile universel, ma voix enchanteresse
Sçait tourner les esprits, mieux que tout Cicéron;
Je fais obéir la Sagesse,
Et je commande à la Raison.
D'un mouvement exact pourvû par la Nature,
Toujours, dans mon emploi, je marche avec mesure.
Jamais ni *Colin*, ni *le Roi*,
Ni tous ceux du même Art, dont on nous fait l'éloge,
N'ont fait de pendule & d'horloge,
Qui vous marquent si bien les secondes que moi.
Les Sujets que Bellone excite,
Par moi, sçavent braver la mort;

Des Héros je fais le mérite,
Et, sans moi, le Vainqueur d'Hector
N'auroit été qu'un franc Thersite.
Vous faut-il quelque chose encor ?
Caché dans un asyle où jamais la lumiere,
Même en plein jour, ne s'apperçoit,
Cette sombre demeure est pour moi nécessaire:
Je ne suis plus, dès qu'on me voit.

ENVOI.

Le sens de cette Énigme est votre vrai ballot.
A qui, plutôt qu'à vous, doit-elle être adressée ?
Vous devez, pour trouver son mot,
Moins qu'une autre, être embarrassée.
Ce qu'elle vous présente est soumis à vos loix;
Vous en avez à votre choix,
De toute espece, & de tout âge:
Vos rivales jamais n'en eurent davantage.
Je suis surpris lorsque je vois
Qu'à deviner qui ce peut être,
Votre esprit incertain est encore empêché.
Quoique vous ne fassiez, Climene, que de naître,
Vous en avez déjà tant pris, & tant touché,
Que vous devriez le connoître. *Le Cœur.*

C'EST sur la vanité que mon pouvoir se fonde:
La Beauté me chérit, & me cherche en tous lieux.
Si je n'existois pas, il n'est personne, au Monde,
Qui pût voir, à son gré, ce qu'il aime le mieux.

Le Miroir.

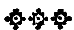


PARTOUT on me hait, on m'évite:
Je suis l'horreur de tous les cœurs;
Ce n'est pas sans sujet. Aux lieux que je visite
Je coûte, tous les jours, bien du sang & des pleurs.
Au sombre Nautonier je donne
De la pratique nuit & jour;
Le ciseau d'Atropos agit, quand je l'ordonne:
Rien ne sçait mieux que moi peupler le noir séjour.
Je me glisse en serpent, sans bruit, & sans paroître;
Dans un dédale obscur habile à me cacher,
L'oreille, ni les yeux ne me peuvent connoître,
Et je ne suis jamais sensible qu'au toucher.
Tout est indifférent à ma toute-puissance,
Maîtres & Valets,
Rois & Sujets.
Les qualités, le nom, le rang & la naissance,
Les plus fameux talens, les arts les plus vantés,
Par moi ne sont point respectés,
Et jamais de leurs droits je n'ai pris connoissance.

Dans les Hameaux, dans les Palais,
J'exerce fierement un tyrannique empire;
Et dans tous les lieux où je vais,
Pour qu'on vive, il faut que j'expire.
Dans cette ville de Paris,
J'ai cinq ou ſix cens ennemis,
Dont le fatal courroux à ma perte conſpire:
Tous enſemble ſouvent contre moi réunis,
Tout leur but, tout leur ſoin ne tend qu'à me détruire.
Cependant, j'oſe ici le dire,
Dans le Monde ils n'ont point d'amis
Qui leur faſſent le bien que je ſçais leur produire;
Malgré tout ce qu'ils font pour me perdre & me nuire,
C'eſt moi qui les ſoutiens, c'eſt moi qui les nourris.

La Fievre.

DU Mortel qu'en ces Vers je trace
Tâchez de deviner le nom.
C'eſt un vilain qui, de ſa grace,
Change le Pactole en poiſon.
C'eſt un ingrat, une ame baſſe,
Qui retient ſon maître en priſon. *L'Avare.*



QUAND je ſuis ſeul, je ne ſuis rien,
Et peu de choſe en compagnie;
Cependant je fais quelque bien:
Mais il faut qu'on me multiplie.

Je ſuis pere de trois enfans,
Moins forts, mais plus vieux que leur pere;
Quoiqu'ils ſoient bannis dès longtems,
On les voit dans plus d'une affaire.

Dans mainte Egliſe fréquemment
Des gens de robe, pour moi, viennent;
Et c'eſt-là qu'ordinairement,
Sans me regarder, ils me prennent.

Tous les ſoirs & tous les matins,
Je cours les fauxbourgs & la ville;
Mais la maiſon des Quinze-Vingts
Eſt mon principal domicile. *Le Liard.*



JE n'ai que deux pieds, & pourtant
Du nord juſqu'au midi, du levant au couchant,
Nuit & jour, en tout tems, & ſur terre, & ſur l'onde,
Je parcours tout le Monde.
Sans parler, entendre, ni voir,
C'eſt moi qui du Docteur mets au jour le ſçavoir;
Du devoir d'un Soldat, j'inſtruis le Militaire:
C'eſt par moi qu'un Banquier fait aller ſon comptoir;
J'enſeigne à l'Avocat ce qu'il doit dire & faire;
Garde-note & Greffier me tiennent tous les jours;
Philis m'occupe à ſa toilette.
Sans recourir à mon ſecours,

On ne fait pas la moindre emplette.
Des injures de l'air, & de l'âpre saison;
Quand je défends une maison,
Cela n'indique pas une grande opulence.
Je sers également le crime & l'innocence;
L'homme d'esprit, comme l'oison.
J'adoucis les maux de l'absence,
Et les rigueurs de la prison.
Je n'ai qu'un nom qui n'est pas long.
Tous les jours, cependant, dans la ville où nous sommes,
Et dans tous les autres cantons,
De plus de cent mille hommes,
Je porte tous les noms. *Le Papier.*



POUR sçavoir qui je suis
Il ne faut point, amis,
Un étude profonde.
Je n'offre ni couleur, ni figure, ni traits;
Je suis ce que jamais on n'a vû dans le Monde,
Et ce qu'on ne verra jamais.
Cette Énigme, pour vous, est-elle embarrassante?
Songez, pour me trouver, que je suis où l'on chante.

La Voix.



IL est certain être invisible
Qui blesse nos cœurs, malgré nous.
Le lieu le plus inaccessible

N'eſt point à couvert de ſes coups.
De lui, l'Oiſiveté, preſque toujours, accouche.
Du matin, juſqu'au-tems où le ſoleil ſe couche,
Loin de l'Objet aimé, partout il ſuit nos pas.
Son atteinte fâcheuſe, aux plus fiers Potentats,
Pour le peu qu'il les touche,
Fait étendre les bras.
Quelquefois méme, aux Rois il fait ouvrir la bouche.
Les modernes écrits le font naître, & ſouvent
L'Orateur le débite, & l'Imprimeur le vend. *L'Ennui.*

❁❁❁

JE porte le nom du ſéjour
Le plus riche de ceux où Plutus tient ſa cour.
C'eſt le doux Printems qui fait naître
Les mets dont j'aime à me repaître.
L'Été, l'Automne auſſi me donnent des repas:
C'eſt pourquoi ces ſaiſons ont pour moi des appas.
Mais avec ſoin, toujours au froid je me dérobe;
Tel que cet Ancien, qui, couvert d'un manteau,
Dit: *Omnia mecum porto.*
Partout où l'on me voit ſur ce terreſtre globe,
Je porte, avec moi, mon berceau,
Mon palais, & ma garde-robe,
Mes magaſins, & mon tombeau. *Le Limas.*

❁❁❁

ORIGINAIRE de Provence,
J'habite maintenant tous les lieux de la France;
Chez les Étrangers même on me voit quelquefois.

Des environs de la Samaritaine ;
La Mode me conduit dans les palais des Rois.
A mon pere souvent j'ai causé de la peine ,
Et mon esprit malin lui fit sentir du bois.
Je fais partout du bien ; j'ai même tant de charmes ,
Que sur la perte d'un procès ,
Sur les rigueurs d'Iris , & sur d'autres allarmes ;
J'endors le dépit des François.
Monté sur tous les tons , couvert de toute étoffe ,
Comique , sérieux , critique , adulateur ,
Délicat, polisson , véridique , menteur ,
Libertin , par état , & par fois , Philosophe ;
Berger , Soldat , Amant , Bûveur ,
Tout est de mon ressort , à tout je me destine.
J'ai , dans cette cité, trois soutiens principaux ,
(Qui pourra deviner , devine :)
Un petit , un grand , puis un gros.
Au Théâtre , je suis utile ;
Le silence , par moi , de la table s'exile ;
Dans les cercles , je sers en vieux & nouveau style ;
Des plaisirs du dessert agréable mobile ,
On m'admire à la Cour , on me fête à la Ville ;
J'amuse , sous l'ormeau , dans le champêtre asyle ;
Comme sur terre , en mer je dissipe la bile.
Veut-on encor un trait plus clair & plus facile ?
La rime vous dira qui je suis .... *Vaudeville*.



CANTATES.



CANTATE A DEUX VOIX,

SUR LA CONVALESCENCE DE M. LE DUC DE FRONSAC.

LA FRANCE, LA SANTÉ.

RÉCIT.

LA FRANCE.



UEL monſtre, échappé du Ténare,
Seme l'horreur autour de nous ?
Sur qui ſa colere barbare
Fera-t-elle tomber ſes redoutables coups ?
Que vois-je ? ô ciel ! quelle affreuſe diſgrace !
Mes deſtins ſont liés aux beaux jours qu'il menace,
Et je vais reſſentir le poids de ſon courroux.

Arbitres de mon sort, c'est en vous que j'espere.
Dieux puissans, signalez pour moi votre pouvoir.
La France attend du Fils le courage du Pere :
Sauvez du noir trépas ma gloire & mon espoir.

AIR.

Accourez, charmante Déesse;
Santé, revenez en ce jour.
Calmez, par votre heureux retour,
La vive douleur qui me presse.

Replongez au fond des enfers
Le monstre dont je crains la rage.
Rendez aux voeux de l'Univers
Le sang des Dieux & leur image.

RÉCIT.

LA SANTÉ.

France, rendez le calme à vos sens éplorés,
Mon secours a rempli votre juste espérance;
Celui pour qui vous m'implorez,
A, de l'enfer jaloux, dompté la violence.

AIR.

Loin de l'Objet de vos souhaits,
Si vous m'avez vû disparoitre,
C'étoit pour lui faire connoitre

L'importance de mes bienfaits ;
Pour toujours je l'ai fait renaître,
Je ne le quitterai jamais.

RÉCIT.

LA FRANCE.

Quel plaisir dans mon sein répand cette promesse !
Que ne devrons-nous point à vos soins généreux ?
Déjà dans tous les cœurs les soupirs douloureux
Sont remplacés par l'allégresse.

AIR.

Ah ! que mes sens sont enchantés !
L'Objet de notre amour a bravé l'onde noire :
Trompette bruyante, éclatez ;
Chantez, chantez,
Et nos plaisirs, & sa victoire.

RÉCIT.

LA SANTÉ.

Des Lys charmant espoir, ô Vous que la Santé
Rappelle des bords du Léthé,
Sur les pas d'un illustre Pere,
Remplissez la noble carriere
Que Vous préparent les Destins.
On connoît les Héros à des signes certains.

LA FRANCE.

Un doux préſage nous fait croire
Que Vous ſçaurez, par la valeur,
Éterniſer Votre mémoire.

DUO.

Des Dieux ſecondez la faveur:
Conſervez, pour notre bonheur,
Des jours deſtinés à la gloire.

Devant les yeux ayez toujours
Ce que de Vous l'État déſire;
Et ſouvenez-vous que Vos jours
Sont moins à Vous qu'à cet Empire.

Vos ayeux ont été le ſoutien de nos Rois.
Vivez, pour mériter, par de pareils exploits,
Une place dans l'Hiſtoire.

Vivez, pour contenter les vœux
De tous les habitans des lieux
Qu'arroſent la Seine & la Loire.

Des Dieux ſecondez la faveur:
Conſervez, pour notre bonheur,
Des jours deſtinés à la gloire.

AUTRE.

LE MARIAGE PAR INTÉREST.

RÉCIT.

QUEL ſpectacle enchanteur éblouit mes regards !
De quels ſons éclatans retentit ce rivage !
Un ſuperbe appareil m'offre, de toutes parts,
Des plus riches tréſors le brillant aſſemblage.
Non, ces lieux d'un mortel ne ſont point le ſéjour.
C'eſt le Temple fameux où l'Hymen tient ſa cour.
Que d'amants l'Avarice entraîne
Pour leur donner des fers aux pieds de ces autels !
Que de jeunes Beautés, que l'Intérêt amene,
S'y viennent enchaîner par des nœuds éternels !

AIR.

Quel tranſport fatal vous anime !
Quel délire trouble vos cœurs !
Amants, ouvrez les yeux ; voyez, craignez l'abîme
Que Plutus cache ſous les fleurs.
Un funeſte ſort va détruire
L'eſpoir qui ſçut vous enyvrer ;
Et le faux bien qui vous attire,
A de vrais maux va vous livrer.

RÉCIT.

Le Temple s'ouvre : ô ciel ! quelle image terrible,
Dans ce fatal moment, épouvante mes yeux !
Je frémis à l'aspect horrible
Des monstres dévorans qui désolent ces lieux !
Les Chagrins, les Regrets, la Douleur, la Tristesse,
Y font régner le Désespoir.
J'y vois le froid Dégoût étouffer la Tendresse,
Et l'Amour expirer dans les bras du Devoir.

ARIETTE.

L'épouse volage
Recherche l'hommage
D'un nouvel amant ;
L'époux infidele,
Près d'une autre Belle,
Trahit son serment.
La gêne, la crainte,
L'ennui, la contrainte
Les troublent toujours ;
Les soins, les allarmes
Détruisent les charmes
De leurs plus beaux jours.

RÉCIT.

Hâtons-nous de quitter un séjour détestable,
Qui, sous l'appas trompeur d'un dehors gracieux,

Nous cache un enfer véritable.
Fuyons, dérobons à nos yeux
De ces tristes époux le spectacle odieux.

AIR.

Voulez-vous qu'à vos souhaits
L'Hymen se rende propice,
Jeunes cœurs, que jamais
L'or ne vous éblouisse.
Des lieux où regne l'Avarice,
Les Dieux ont exilé la paix.
Que l'Amitié vous unisse;
Des liens remplis d'attraits
Rendront vos cœurs satisfaits.

CANTATILLE.

QUOI! déjà tu me fuis! & ton cœur inconstant
Va porter ailleurs son hommage!
Mon amour devroit-il éprouver cet outrage?
Hélas! hélas! le même instant
T'a vû satisfait & volage.
Reviens, reviens; qu'un prompt retour
De mes regrets calme la violence.
Si ton cœur ne veut pas me rendre son amour,
Ah! rends-moi du moins ta présence.

C'eſt ainſi que la Roſe en pleurs
Tâchoit de ranimer ſon amant infidele.
Vœux ſuperflus, vaines clameurs !
Pendant la plainte de la Belle,
L'Ingrat avoit déjà trompé deux autres fleurs.

ARIETTE.

Cruel Tyran des cœurs, que de maux tu nous cauſes !
Depuis longtems, hélas ! ſans fruit nous t'implorons.
Toutes les Belles ſont des roſes ;
Tous les Amants, des papillons.

AUTRE.

POURQUOI changer comme vous faites,
Diſoit, un jour, la Roſe au papillon léger ?
Petit inconſtant que vous êtes,
Vous verra-t-on ſans ceſſe voltiger ?

Sans raiſon, lui dit-il, votre courroux m'accuſe.
Ceſſez de m'imputer mes légeres ardeurs.
Non, non, les papillons ne manquent pas d'excuſe :
S'ils carreſſent toutes les fleurs,
C'eſt qu'aucune ne les refuſe.





VARIÉTÉS.



UE ce soit sagesse, ou folie,
Chacun est ici bas pour la variété,
C'est d'elle que dépend le bonheur de la vie.
Ce qui livre d'abord nos cœurs à la gaité,
Bientôt nous lasse & nous ennuie.
Lorsque je suis dans un chemin,
Et qu'il s'offre à mes yeux une grande avenue ;
Cet aspect, dans l'abord, flatte mon ame émue ;
Et j'en admire le lointain.
Mais bientôt sa longue étendue
Importune mon œil chagrin ;
Et pour avoir un autre point de vûe,
Je brûle d'en trouver la fin.



SI dans les Lunaires climats,
Comme Aristote le rapporte,
Zéphyr, sur ses ailes, emporte

K v

Tout ce que l'on perd ici bas.
Il faut qu'en ces vastes campagnes,
Dont les bords nous sont inconnus,
Il soit trois ou quatre montagnes
De conseils & de tems perdus.



UN homme enclin à la colere,
Colere qui souvent alloit à la fureur,
De ce vice, à la fin, sçut délivrer son cœur;
Et voici de quelle maniere:
Toutes les fois qu'il n'avoit pû
De cette passion dompter la violence,
De vin il s'imposoit la cruelle abstinence;
Pas un seul petit coup, ce jour-là, n'étoit bû.
Lorsque de ce vice, au contraire,
Un généreux effort l'avoit rendu vainqueur,
Du breuvage bacchique il doubloit l'ordinaire;
Beaucoup de vin, & du meilleur,
Du triomphe étoit le salaire.
De ce fait il advint que, petit-à-petit,
Par la fidélité qu'il eut à satisfaire
Au devoir qu'il s'étoit prescrit,
Il parvint à donner des loix à la colere.
On demande à présent quelle estime on doit faire
Du moyen dont il se servit?
Faut-il le condamner? Faut-il qu'on l'applaudisse?

Car, pour en parler ſainement,
C'eſt vaincre un vice par un vice.
Moi, je dis qu'il fit bien, & de mon ſentiment
Voici le fondement.
Les aveugles tranſports de ſa colere extrême
Retomboient ſouvent ſur autrui;
Femme, enfans, pere & mere même,
Chacun en reſſentoit un violent ennui;
Au lieu que, par le vin, en eût-il pris un muid,
Il ne faiſoit tort qu'à lui-même;
Tout l'inconvénient ne tomboit que ſur lui.



SI les Caſtors parloient, comme du tems d'Éſope,
Oh! qu'ils déclameroient contre la cruauté
Du Sort, qui les réduit à la néceſſité
D'envoyer leurs peaux en Europe,
Pour couvrir tant d'orgueil & de fatuité!



CE Charlatan n'eſt pas menteur,
Quand de ſon élixir il vante la puiſſance.
Le plus cruel des maux, c'eſt la triſte indigence.
Tous les jours ce remede en guérit ſon Auteur.



DANS ce tems-ci qu'est-ce qu'un Sage ?

RÉPONSE.

Je ne crois pas pouvoir vous en tracer l'image ;
L'autre jour, cependant, j'ai lû je ne sçais où,
Qu'un Sage est un mortel à qui les maux & l'âge
Ont ôté, malgré lui, le pouvoir d'être fou.



LE charmant fils de Sémélé,
Calme, par sa douce puissance,
Toute dispute & démêlé.
Jamais Thémis n'employa sa balance,
Pour les procès dont ce Dieu s'est mêlé.



VOUS qui sçavez à fond les cas de conscience,
Docteurs, tirez-moi d'embarras.
J'ai reçu de quelqu'un un plaisir d'importance :
Sa généreuse bienfaisance
M'a tiré d'un mauvais pas ;
En un mot, je lui dois la vie.
Ce quelqu'un, qui pour lors étoit homme d'honneur,
Et dont la renommée étoit bien établie,
Devient par la suite un voleur,
Un scélérat fieffé, de qui la barbarie
Répand aux environs & le meurtre & l'horreur.
Je puis, de sa fureur, délivrer ma patrie ;

Et si je dis un mot, il peut être arrêté.
Faudra-t-il, par reconnoissance,
Garder, pour le sauver, un éternel silence,
En trahissant le bien de la Société ?
Faudra-t-il, oubliant son premier caractere,
Et le plaisir qu'il m'a sçu faire,
Pour l'intérêt public perdre mon bienfaicteur ?
Je suis bon citoyen : mais je ne pourrois guère
A ce dernier parti déterminer mon cœur.

❧❧❧

DANS les sacrifices antiques,
Les Grecs & les Romains, sur ce point, fanatiques,
Vers les Dieux irrités s'acquittoient, aux dépens
Des quadrupedes innocens.
La dose s'augmentoit, plus l'offense étoit grande.
On vous sacrifioit dix, vingt, trente animaux;
Le nombre étoit plus fort de la part des dévots,
Et jusqu'à l'Hécatombe on a poussé l'offrande.
Quelle fatale erreur aveugloit nos ayeux!
Leur encens n'eût-il pas monté plus vîte aux cieux,
Si le vice immolé par leurs cœurs magnanimes,
Eût payé sur l'autel ses forfaits odieux,
Et si des passions on eût fait les victimes
Du sacrifice offert aux Dieux ?

❧❧❧

NUL Dieu, pas même le porteur
Des terribles feux du tonnerre,
N'a les bras longs comme l'Erreur;
Elle embrasse toute la terre.

❖❖❖

POUR tous états,
En tous climats,
La vie est pleine de tristesse.
Les chagrins & les maux,
Qui la suivent sans cesse,
De nos cœurs agités bannissent le repos.
Contr'elle, quelquefois, dans l'ennui qui nous presse,
Nous osons lâcher de gros mots.
Il n'est rien cependant qui plus nous intéresse,
On ne peut la quitter, & c'est une maîtresse
Qu'on aime avec tous ses défauts.

❖❖❖

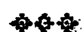
LE François est-il estimable?
A tous égards, nenni: je n'ose l'affirmer,
Vû la légereté dont son cœur est coupable,
Plus que je ne puis l'exprimer.
Bien est-il vrai qu'il joint à l'esprit sociable
D'autres dons qui le font aimer.
Bon bûveur, vif amant, intrépide guerrier;
A table, au combat, à Cythere,
Le goût, la valeur, l'art de plaire,
Réunissent chez lui, pampre, mirthe & lauriers.

❖❖❖

ALLER, venir, courir ſans ceſſe ;
Vouloir, ne pas vouloir, ſans raiſon, ſans ſujet ;
Toujours faire & trahir une vaine promeſſe ;
Etre étourdi, volage, inconſtant, indiſcret ;
Prodiguer follement, emprunter, mettre en preſſe ;
Dire tout à rebours, ne rien faire à propos :
Ce ſont-là les défauts de la vive Jeuneſſe ;
Mais qu'elle y joint de gentilleſſe !
Tes vertus, âge mûr, valent-ils ces défauts ?



QU'UN autre, mépriſant danger & précipice,
Parcoure les climats connus des Talapoins ;
Qu'il aille ſur les flots, conduit par l'avarice,
S'expoſer à ſervir de pâture aux marſouins ;
Pour une fortune bien grande,
Je ne ſuis point d'humeur à prendre tant de ſoins :
A la bonté des Dieux tout ce que je demande,
C'eſt de m'affranchir des beſoins.



SUR les confreres de Mercure,
Dont l'eſprit eſt benin, doux, commode, obligeant ;
Pourquoi l'importune cenſure
Lance-t-elle toujours quelque trait outrageant ?
Par maint exemple, il eſt notoire
Qu'à l'honneur cet emploi n'a rien de dérogeant.
A leur table, les Dieux ne laiſſent-ils pas boire

Ceux qui, pour ce métier, font voir de l'entregent.
C'est pour eux un canal & d'honneur & d'argent ;
Le grand Jupiter même y trouve tant de gloire,
Que de son propre fils il a fait son Agent.



L'Usage des santés que l'on boit à la table,
N'est pas autrement raisonnable :
J'ose le mettre au rang des abus les plus vains ;
Et je ne crois pas que la mode
Ait rien fait de plus incommode.
L'Architriclin, surtout, est celui que je plains.
Après avoir servi tour-à-tour tout le monde,
Les bras las & presque rendus,
Il faut que tout-à-coup il s'incline à la ronde,
Dix fois de suite, & souvent plus,
Pour répondre à tous ces saluts.
Il est encore une manie,
Que l'on verroit bientôt bannie,
Si l'on suivoit mon sentiment ;
C'est la vaine cérémonie
De choquer tous de compagnie ;
Et de trinquer à tout moment.
Dites-moi ce que signifie
Ce bruit perpétuel, ce continuel choc ?
A votre santé, tinc ; à la vôtre, toc, toc ;
Au retour de Monsieur, aux plaisirs de Madame ;

Que fait la bacchique liqueur,
Dont nous allons laver notre ame,
Aux plaisirs de Madame, au retour de Monsieur?



Pour jouir, dans l'hymen, d'un destin plus heureux,
Il auroit été nécessaire
Que Dame Nature eût sçu faire
Le mari sans oreille, & la femme sans yeux.
Dans les fréquens débats qui divisent leur ame,
On ne les verroit pas tomber;
L'époux n'entendroit point les clameurs de sa femme;
La femme ne pourroit voir son mari fourber.



Que reste-t-il, qu'emporte-t-on,
Cruelle Atropos, quand tu tranches
Le nœud qui nous attache au terrestre limon,
Et qu'on s'embarque en quatre planches,
Pour aller passer l'Achéron?



Quand l'age d'or regnoit au Monde,
Ce métal étoit inconnu;
Et c'est depuis que l'or abonde,
Que l'âge de fer est venu.



QUAND je vois, dans notre Paris,
Montrer au doigt tant de maris,
Cet abus enflamme ma bile.
En sont-ils la cause, entre nous ?
Dans le cœur d'une femme habile,
Croyez-vous qu'il soit bien facile
De prévenir de certains coups ?
Non, je ne puis voir, sans courroux,
Que, dans un vaisseau si fragile,
On ait mis l'honneur des époux.

✣✣✣

O Toi qui sçais mesurer les instans,
Fille de l'Art, interprete du Tems,
Montre, ma compagne chérie,
De ma fin, nuit & jour, ton mouvement exact
Avertit ma philosophie;
Et chaque fois que tu fais tac,
C'est autant de pris sur ma vie.

✣✣✣

EN VAIN la Fortune sévere,
Chaque jour, contre moi, redouble sa rigueur;
Tous les efforts de sa colere
Ne la feront jamais triompher de mon cœur.
Dût cette cruelle Déesse
Me réduire à la nudité,
J'aurai du moins, dans ma tristesse,

La consolante vanité
De ressembler, en ma détresse,
A l'Amour, à la Vérité.

❖❖❖

OUI, je l'ai déjà dit, & j'y suis entêté ;
Dans une agréable Jeunesse,
Quand je vois un air de gaité,
Et qu'aux charmes piquans de la vivacité
Elle joint une humeur dont le charme intéresse,
Je préfere sa gentillesse,
A la plus parfaite beauté.
Quelle erreur ! ciel ! quelle foiblesse !
Quoi ! l'épaisseur d'un *Carolus*
Sur la bordure d'une bouche ;
Le quart d'une nuance, au plus,
Sur la peau d'un minois qui touche ;
Dans l'orbite de l'œil une ligne de moins,
Balancera nos vœux & suspendra nos soins !
Si l'on nomme cela fine délicatesse ;
Si tel est le goût des Gourmets ;
Je n'en veux point de cette espece,
Et j'y renonce pour jamais.

❖❖❖

IL n'est point de malheur dont quelqu'un ne profite.
Des Créateurs d'impôts la guerre est le soutien ;
Quand tout le monde meurt, le Crieur ressuscite ;
La foudre & la tempête aux Couvreurs font du bien ;

La fiévre aux Médecins procure un bénéfice ;
Pour certains Charlatans, les Débauchés sont bons ;
Des Juges, la Chicane est la mere nourrice ;
Aux Exempts, aux Prevôts, il faut des Vagabonds.



ADVINT qu'un jour un Militaire
Des environs de Pézénas,
Facétieux, c'est l'ordinaire ;
Riche, c'est ce qu'on voit très-peu dans ces climats.
Advint, dis-je, qu'il fut blessé dans une affaire :
Voyant qu'il ne pouvoit fuir la loi d'Atropos,
Soit appas d'un bon mot, soit aigreur de la bile,
En haine du Chef inhabile
Qui l'avoit au péril livré mal-à-propos,
Il laissa, par son codicile,
Forte somme à des gens dévots,
Pour prier la Toute-Puissance
De vouloir donner à la France
De bons & prudens Généraux.
Par une semblable saillie,
Ou si, vous l'aimez mieux, folie,
Certain Seigneur, connu par de comiques traits,
Sur le point de finir sa vie,
Fit à sa Paroisse un gros legs,
Pour expier, par des prieres,
Les mensonges de ses valets,
Les vols des hommes d'affaires,

Les dédicaces des Auteurs,
L'encens perfide & les chimeres
Dont l'avoient bercé les Flatteurs.



D'UN très-modique bien les Dieux m'ont partagé;
D'un âge plus que mûr mon front porte l'affiche:
Je suis, malgré cela, content du sort que j'ai.
Quiconque ne doit rien, est riche;
Quiconque est sain, n'est pas âgé.

❖❖❖

QUAND on nous entretient de fameux Personnages;
Dont nous ne connoissons la taille ni les traits;
L'imagination nous offre leurs images,
Sous les dehors les plus parfaits.
Rempli de leur valeur, imbu de leurs hauts faits,
L'esprit jamais ne se figure
Que tant de grands travaux, tant d'exploits inoüis
Puissent avoir été produits
Par une petite figure.
Nous voyons leurs Auteurs beaux, grands & faits au tour.
Jugement faux, pure chimere!
Le vainqueur de Porus, Turenne & Luxembourg,
Sont une preuve du contraire.

❖❖❖

JADIS, la qualité de Citoyen Romain
Faisoit bien de l'honneur à qui l'avoit acquise;
Et même par un Souverain

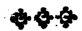
On assure qu'elle fut prise.
Celle de Bourgeois de Paris,
Loin d'être d'un semblable prix,
Aux moindres grimauds est permise.
Parfaite liberté s'accorde sur ce point,
Et c'est la qualité de ceux qui n'en ont point.



JE voudrois bien sçavoir si les Grecs, les Romains
Etoient faits, de leur tems, comme on les accommode;
Droits, empesés, faisant deux anses de leurs mains;
Portant, d'épais cheveux une charge incommode;
Par ressorts, mesure, & compas,
Remuant & leurs pieds, & leur tête, & leurs bras,
Comme un automate ou pagode.
Oh! que, si quelques-uns, du ténébreux manoir,
Revenoient dans ces lieux, où la Raison radote,
Ils seroient surpris de se voir
Fagotés comme on les fagote!



PÉGASE étant formé du sang d'une Gorgone,
Faut-il que l'on s'étonne
S'il est si hargneux, si fougueux;
Et si, par fois, il s'abandonne
A des transports si furieux?



J'Entends dire ſouvent à certains Perſonnages
Que les Arts libéraux, ſurtout celui des Vers,
Font à la République un notable dommage.
C'eſt-là le ſot diſcours d'un eſprit de travers.
Quelques-uns, j'en conviens, en font mauvais uſage :
Mais, pour cela, faut-il en priver l'Univers ?
De l'aſtre qui nous luit la lumiere féconde
Fait l'ornement des cieux, & le bonheur du monde ;
C'eſt lui qui regle les ſaiſons,
Qui fait naître les fleurs, qui mûrit les moiſſons.
Si ſes rayons, par fois, en perçant une nue,
Font ſouffrir un trépas ſoudain,
Lui doit-on, pour cela, le titre d'aſſaſſin ?
Et pour quelqu'imprudent qu'il tue,
En eſt-il moins utile à tout le genre humain ?



QUAND Alcide rendit Alceſte à la lumiere,
Il pouvoit la garder, ſans qu'Admete en colere
Pût réclamer ſes droits ſur un Objet ſi doux.
Sa vertu, cependant, fit un effort extrême ;
Le vainqueur du trépas fut vainqueur de lui-même :
Il rendit l'épouſe à l'époux.
Mais il eſt, ſur ce point, une remarque à faire,
Qui fait douter un peu de ſon cœur généreux.
Quand Alceſte, avec lui, du ſéjour ténébreux

S'éloigna, pour revoir l'astre qui nous éclaire;
Ils étoient, ces amants, tête-à-tête tous deux;
Et le chemin est long des enfers à la terre.

❖❖❖

J'ADMIRE tous les jours avec quelle harmonie,
Des Dieux la puissance infinie
Gouverne les mortels dans leurs états divers;
Et de quelle façon toutes nos destinées,
Par d'utiles besoins l'une à l'autre enchaînées,
Font subsister ce Tout que l'on nomme Univers.
Parcourez cette immense & commune famille:
Le Boulanger nourrit le Tailleur qui l'habille;
L'altéré Porteur d'eau porte au Cabaretier
Le prix de l'eau qu'il vend en ville;
Au Président, au Marguillier,
Le Perruquier se rend utile;
Pour avoir, en hyver, de quoi boire & manger,
Le Mâçon, en été, travaille à nous loger;
Le Courtier diligent, ingambe,
Par le Banquier est employé;
Le Bonnetier couvre la jambe
Du Cordonnier qui lui couvre le pié.
Par quelque acte ambigu, tous les jours, le Notaire,
Du Palais est le Nourricier;
L'Auteur barbouille du papier;
Le donne à bon prix au Libraire,
Qui le vend quelquefois bien cher, pour ennuyer.

C'est

C'est ainsi que la Providence,
Dans divers trafics & métiers,
Sçachant placer avec prudence
Les Marchands & les Ouvriers,
Fournit à tous la subsistance;
Et que, chacun prenant l'emploi qui lui convient;
Par différens travaux, l'un l'autre on se soutient.

❖❖❖

Érésicton, jadis, cet infâme glouton,
Pressé d'une faim dévorante,
Vendit, pour l'assouvir, une fille charmante,
Dont il mangea le prix, dit-on.
Ce n'étoit alors qu'une fable;
C'est vérité dans ce canton.
Paris, de nos cités la plus considérable,
Renferme dans son sein plus d'un Érésicton.

❖❖❖

Malgré le respect que je dois
A Messieurs de l'Académie,
Ils se trompent plus d'une fois;
Et je vais le prouver, si quelqu'un m'en défie.
Dans ce volume épais, pour qui la Compagnie
Sçut tant de fois se réunir,
L'homme est qualifié d'animal raisonnable;
C'est une erreur insoutenable.
Moi, je l'appellerai, pour le bien définir,
Animal indéfinissable.

J'ENTENDS avec plaisir ces tuyaux de métal,
Qui soutenus du vent, & d'une main sçavante,
Forment dans les lieux saints un accord musical;
Mais je ne puis souffrir la longueur assommante
D'un homme qui ne peut cesser.
Fût-on un Marchand, un Calviere,
De Forcroix, de Daquin eût-on la main légere,
Le jeu, jusqu'à l'ennui, ne doit pas se pousser.
Je veux que la raison subjugue
Les écarts combinés d'une éternelle fugue,
Et qu'on sçache finir avant de nous lasser.
Je ne veux pas non plus qu'un chant trop loin s'étende.
Quelque musique qu'on entende,
Malgré ces doux accords, malgré ces sons si beaux,
Malgré ces traits brillans du célebre la Lande,
L'*Amen* vient toujours à propos.



TOUT est singe à la Ville, ainsi qu'en la Province:
Le Marchand l'est du Conseiller;
Le Conseiller, de l'Officier;
L'Officier, du Seigneur; & le Seigneur, du Prince.
Dans les Arts libéraux même abus, même mal;
A tous Faiseurs de Tragédie
Voltaire sert d'original;
A tout Forgeron d'harmonie,
Rameau sert de modele & de maître banal;

Despréaux, qui suivit Horace & Juvenal,
Sert d'exemple à tous Satyriques ;
Marot, aux Auteurs de rondeaux ;
Rousseau l'est aux Faiseurs d'ouvrages Pindariques ;
La Fontaine, aux Conteurs nouveaux.
Plus de neuf aujourd'hui, plus de traits de génie ;
Le moule en est cassé, tout suit mêmes chemins ;
Et le meilleur des Écrivains
Est celui qui le mieux copie.



AUX amours de Femme coquette,
Faut-il laisser un libre cours ?
Musicien, Danseur, Poëte,
Sont-ils gens à voir tous les jours ?
Quand la fiévre, avec violence,
Nous presse & nous tient en échec,
Faut-il consulter la science
De ces Docteurs fourrés de Grec ?
Quand le devoir veut que l'on quitte,
Pour quelque tems, l'Objet chéri,
Faut-il en laisser la conduite
A la bonne foi d'un ami ?
Pour la conjugale alliance,
Doit-on préférer une Agnès
A la femme d'expérience ?
La légereté des Plumets,

Sur le massif de la finance,
Doit-elle emporter la balance ?
Contre l'Amour faut-il tenir ?
Faut-il ceder pour en guérir ?
Faut-il laisser dans l'ignorance
Une fille jusqu'à vingt ans ?
Faut-il, au sortir de l'enfance,
Lui donner quelque connoissance
Du monde, & des défauts du tems ?
Sur ces matieres d'importance,
Je répondrai, comme on répond
Dans le pays de Sapience,
C'est-à-dire, ni oui, ni non.

❧❧❧

Il faut avoir dans cette vie,
Pour jouir d'un sort gracieux,
Quand on est jeune, belle amie ;
Et bon ami, quand on est vieux.

❧❧❧

Il n'est point de pays, il n'est point de séjour
Pareil au Théâtre lyrique,
Pour mettre les talens au jour ;
Les planches de ce lieu magique,
Pour des pieds de quinze ans ont un charme mystique.
Quand on monte dessus (effet prodigieux !)
Elles ont quelquefois une force élastique,
Qui pousse un jeune Objet jusqu'au trône des Dieux.

❧❧❧

UN proverbe des plus antiques
Dit, qu'avec rien l'on ne fait rien.
Ces mots, à tous égards, me semblent véridiques;
Et pour s'avancer, je soutien
Qu'avec beaucoup d'esprit il faut un peu de bien.
Un Éleve, dont le génie
Se livre aux talens de Zeuxis,
Parviendra-t-il au point d'y remporter le prix?
Un Écolier en harmonie
Sera-t-il, quelque jour, au rang des Corellis?
Un apprentif Jurisconsulte
Connoîtra-t-il les loix à fond?
Un Enfant d'Esculape, en sa science occulte,
Se rendra-t-il assez profond,
Pour mériter qu'on le consulte?
Verrons-nous dans son art assez docte & fécond
Celui, qui sur le Pinde offre aux Muses son culte?
Si, depuis les plus tendres ans,
Jusques par-delà l'âge adulte,
Chacun d'entr'eux ne peut subvenir aux dépens
Qu'il faut pour devenir expert dans ses talens.
De ce que j'ai dit il résulte
Que sans un *certum quid*, sans quelqu'aide ou moyen,
La plus parfaite intelligence,
La plus active diligence,
Ne feront pas sortir de l'état mitoyen.

L'HOMME CONTENT.

J'AI dix mille hommes en Bourgogne,
Qui cultivent, pour moi, certain fruit plein d'attraits;
Dont Silene rougit sa trogne.
J'en ai dix mille ailleurs, dont toute la besogne
Ne tend qu'à m'apprêter les présens de Cérès.
C'est pour moi qu'un Marin, passant ligne & tropique,
Va chercher dans Bengale & dans Pondichéry
Ce qu'ils ont de plus magnifique,
De plus rare & de plus chéri.
C'est pour moi qu'à Moka le caffé se cultive;
C'est pour moi qu'en Égypte on file le coton;
C'est pour moi que du Gange on visite la rive;
C'est pour moi que l'on va dégarnir le Japon;
C'est pour moi qu'un Pêcheur sur l'Élément liquide,
Dès la pointe du jour, va tendre ses filets.
C'est pour moi qu'un Chasseur avide,
Par le cruel secours du salpêtre homicide,
Dépeuple l'air & les forêts.
Dans l'un & dans l'autre Hémisphere,
Pour moi, tous les Mortels ont des emplois divers;
J'occupe la Nature entiere,
Tout me sert dans cet Univers.

Je ne puis me mettre en pensée,
Pourquoi l'on a fait de Persée
Un demi-Dieu si renommé;
Ce qu'il a fait me semble un peu trop estimé.
Monté sur un cheval qui vole
Mieux que tous les enfans d'Éole,
La tête de Méduse en main,
Armé d'un bouclier, ouvrage de Vulcain,
Du casque de Pallas, & d'une grande épée
Dans l'onde infernale trempée,
Dans les airs, pour sa Belle, il s'élance soudain;
Et dans cet attirail, du triomphe certain,
Son bras tout-puissant a la gloire
D'abbattre le Monstre marin.
O le plaisant exploit! ô la belle victoire!
Autant en eût fait Arlequin.
Pour moi, quoi qu'en dise l'Histoire,
Je ne puis m'empêcher de croire
Que la demi-Divinité
Au prétendu Héros n'a pas assez coûté,
Et que les Contrôleurs du Temple de Mémoire
Eurent pour lui trop de bonté.

❖❖❖

Si l'Opéra n'a rien qui me flatte & m'amuse;
A tous ces beaux jargons qu'il prend dans les Romans
Si mon suffrage se refuse,

Mon dégoût, sur ce point, ne manque pas d'excuse.
Puis-je être satisfait d'un Spectacle où j'entends
Toujours les mêmes mots, toujours les mêmes chants?
Je suis si rebuté de l'amoureux mystere,
Que je voudrois enfin qu'il allât se cacher
A l'ombre d'un ormeau, sur la verte fougere.
Le son des chalumeaux ne peut plus me toucher;
Je m'endors au récit d'un papillon volage;
Le murmure de l'eau ne m'offre que fadeurs;
Je suis las des oiseaux, & de leur vain ramage;
Les roses & les lys me donnent des vapeurs;
Dégoûté des soupirs de Flore & de Zéphyre,
Quand j'entends, *Vastes Mers*! je suis presque noyé;
Pour moi, les doux plaisirs deviennent un martyre;
Les graces & les jeux n'ont plus rien qui m'attire;
Les ris ne me font plus rire que de pitié.

LE CHARME DU VAUDEVILLE A TABLE.

QUE feroit-on dans un repas,
Si la Chanson n'en étoit pas?
Rappellez-vous ce qui s'y passe,
Malgré la quantité des mets appétissans,
Qu'avec un ordre exquis sur la table on entasse,
Bientôt le sombre ennui vient assoupir les sens.
Dans une langueur insipide,
Sur l'assiette baissant les yeux,

Tous les gens du festin gardent le sérieux ;
Les hommes sont pesans, le beau sexe est timide :
Point de gaïté, cela dure jusqu'au dessert.
Aussitôt qu'on le sert,
Le joyeux Vaudeville arrive.
Quel changement ! sa voix récréative
De tous les Conviés excite les transports ;
Rend la Prude moins fiere ; & l'Agnès moins craintive ;
La liberté renaît, on s'épanche au dehors ;
Plus de contrainte. C'est alors
Que l'Hôte plus aimable, & l'Hôtesse plus vive
Font couler, à longs traits, les liquides trésors
Que la Seine, pour nous, conduit sur cette rive.
C'est alors qu'un joyeux Convive,
Saisissant un flacon scellé,
Qui de Reims & d'Aï tient la liqueur captive,
Fait sauter jusqu'à la solive
Le liége déficelé.
Tout le cercle attentif porte un regard avide
Sur cet objet qui les ravit ;
Ils présentent leur verre vuide,
Le nectar pétillant aussitôt le remplit.
On boit, on goûte, on applaudit ;
On redouble, & par l'Assemblée
La mousse Champenoise à plein verre est sablée.
De-là naissent les ris, les transports éclatans ;
La séve & tout son feu, jusqu'au cerveau montans ;

Font naître des débats, des querelles polies
Qui réveillent l'esprit de tous les Assistans.
On attaque, on répond, les traits & les saillies
S'enchaînent l'un à l'autre, & partent sur le tems.
On voit paroître alors ces fornettes jolies,
Ces contes amusans, ces riens dits à propos,
Badinage, impromptu, fleurette, petits mots,
Enfin tout ce recueil d'agréables folies,
Qui, du tems fugitif semblant fixer le cours,
Prolongent les repas, & les font trouver courts.

PERMETTRAI-JE à mes pieds d'écraser ce fourmi!
Dois-je tuer ce ver au soleil endormi?
Sur l'ouvrage de la Nature
Ai-je des droits assez puissans?
N'est-ce pas lui faire une injure
Que de détruire ses enfans!

LORSQUE la Déesse infernale
Qui préside aux fâcheux débats,
Des Grecs & des Troyens suscita les combats,
Ce fut par le secours d'une pomme fatale.
Je pense que ce fruit a des charmes secrets,
Pour semer la discorde & diviser les hommes.
La Normande Province est le pays des pommes.
On sçait qu'elle est aussi le pays des procès.



ÉTRENNES
ET BOUQUETS.

A MONSIEUR DE L**.

AIR : *Ici je fonde une Abbaye.*



REÇOIS le tribut ordinaire
Du Doyen de tes Compagnons ;
Chacun te fête à sa maniere,
La mienne est toujours en Chansons.

Mon cher Ami, veux-tu m'en croire ?
L'Amour nous plut dans le Printems ;
Au Dieu charmant qui nous fait boire,
Donnons l'Octobre de nos ans.

Si notre Été nous abandonne,
Faut-il nous livrer aux douleurs ?
Doit-on se plaindre de l'Automne,
Quand elle a du fruit & des fleurs ?

Bien ſouvent la grêle & l'orage
Viennent en Juin nous ennuyer ;
Tandis qu'un ſoleil ſans nuage
Nous vient en Septembre égayer.

Il n'eſt point de ſaiſon ſi belle
Que celle où les raiſins ſont beaux ;
Prions le bon fils de Sémele
De remplir toujours nos tonneaux.

De ſes faveurs s'il nous honore,
Rien ne m'allarme, & j'ai raiſon ;
Je vis, & je veux vivre encore,
Puiſque je trouve le vin bon.

Couronné de pampre & de lierre,
Je ſuis plus glorieux qu'un Roi ;
Pour trône un berceau ſçait me plaire,
Le verre eſt un ſceptre pour moi.

C'eſt ainſi que mon cœur tranquille
Brave les caprices du ſort ;
Avec l'arme la plus fragile,
J'abbats le chagrin le plus fort.

Suis-moi, tu ne ſçaurois mieux faire ;
Prends un peu de ce jus divin.
Dieu, s'il n'étoit pas ſalutaire,
Auroit-il changé l'onde en vin ?

Des Médecins, sur ce breuvage,
N'écoute plus les sots discours ;
S'ils nous en défendent l'usage,
C'est qu'il rendroit vain leur secours.

Ces Docteurs n'ont point d'ennemie
Plus à craindre que la Santé ;
Soutiendroient-ils une ambroisie
Qui l'entretient dans sa beauté ?

Souviens-toi du papa Silene ;
Penses-tu qu'il ait pris dans l'eau
Cette ronde & grosse bedaine,
Qu'il conserva jusqu'au tombeau ?

Jette l'œil sur moi, je te prie :
Est-ce à ta boisson que je dois
Cette demi-lune fleurie,
Et tout l'embonpoint que tu vois ?

Que mon plaisir seroit extrême,
Si le discours que je te tien,
Dans ce qui fait mon bien suprême,
T'engageoit à chercher le tien !

Tâchons pourtant que la Sagesse
Gouverne toujours nos desirs ;
Buvons, chantons, mais que l'yvresse
Ne souille jamais nos plaisirs.

Qu'auprès de nous, toujours à table,
La Raiſon puiſſe nous parler;
Buvons, pour la rendre agréable,
Non pour la perdre & l'immoler.

AU MESME.

AIR : *Dans ma Cabane obſcure.*

QUAND le Dieu du Permeſſe
Me vient offrir des fleurs,
Pour fêter la richeſſe,
Ou l'éclat des grandeurs,
Je fais la ſourde oreille,
Et je ſuis endormi;
Mais bientôt je m'éveille,
Pour chanter mon Ami.

Que l'aveugle Fortune
Me pourſuive toujours;
Que ſa vieille rancune
Dure autant que mes jours:
Contre ſa violence,
Mon cœur eſt affermi;
Et j'en ris, quand je penſe
Qu'il me reſte un Ami.

Par le Dieu de Cythere
Que je ſois immolé,

Du poids de sa colere:
Que je sois accablé ;
Malgré toute la haine
De ce fier ennemi ,
Je charmerai ma peine ;
En chantant mon Ami.

Vous , que l'intérêt mene
Où regne le crédit ,
Mon cœur plaint votre peine ,
Et ma sagesse en rit.
Toute la bienveillance
De Séchelle & Paulmy ,
Dans ma juste balance ,
Pese moins qu'un Ami.

Si quelque maladie
Vient s'attaquer à moi ,
Quoique j'aime la vie ,
Je n'en ai point d'effroi ;
Du danger , pour moi-même ,
Je n'ai jamais frémi ;
Mais ma crainte est extrême ,
Pour les jours de l'Ami.

Les faveurs de Bellone
Nous coûtent des regrets ;
La richesse ne donne
Que des biens imparfaits ;
Des plaisirs de Cythere ,

Souvent on a gémi ;
S'il est un bien sur terre,
C'est un fidele Ami.

Ce n'est point l'excellence
Des ragoûts délicats,
Ce n'est point l'abondance
Qui fait les bons repas ;
N'eût-on, pour toute chere,
Que grillade & salmi,
Aux festins je préfere
La table de l'Ami.

O toi, qui pour De L**.
Nous fait voir tant d'ardeur,
Pour le fêter en forme,
Bois de cette liqueur ;
Prends-en bonne mesure,
Ne mets point d'eau parmi ;
Qu'elle soit aussi pure,
Que le cœur de l'Ami.

Vous, que l'Hymen engage,
Tâchez d'etre d'accord ;
Songez que du ménage
L'union fait le fort.
Il faut, quand on s'allie,
Ce que l'on trouve ici :
Dans la femme, une Amie ;
Dans l'époux, un Ami.

Dans ce jour d'allégresse,
Que chacun d'entre nous
S'abandonne à l'yvresse
Des transports les plus doux :
Charles, pour ceux qu'il aime,
Ne fait rien à demi;
Comportons-nous de même
Pour ce fidele Ami.

Novembre, je t'honore,
La saint Charle est chez toi.
Un autre mois encore
A des attraits pour moi;
C'est celui dont la porte
S'ouvre par saint Remi.
Ce bon mois nous rapporte
De quoi boire à l'Ami.

AU MESME,

En lui présentant son Portrait pour Bouquet.

AMI, dussé-je te déplaire,
Je vais te peindre d'un seul trait.
Bien penser, bien dire, & bien faire,
C'est ce qu'ensemble on ne voit guère;
Et c'est, en trois mots, ton Portrait.

A MADAME DE L**.

C'EST aujourd'hui ſainte Opportune,
Fête, dans ce tems-ci, pour moi très-importune,
Et qui me fait un peu peſter ;
Car enfin que vous préſenter ?
Des fleurs ? On en voit peu, l'hyver a glacé Flore,
Et la belle ſaiſon n'eſt pas fort belle encore.
Offrirai-je mon cœur ? Inutile recours !
Cette offre eſt inſipide, & paroît peu ſincere ;
Les cœurs ſont, dans ce ſiecle, un préſent très-vulgaire,
Que l'on offre ſans ceſſe, & qu'on retient toujours.
Des vœux ? Autre fadeur, rien n'eſt plus ordinaire.
Et puis quels vœux former ? Ma foi, je n'en ſçais rien.
Vous avez des attraits, de la ſanté, du bien ;
Il ne me reſte en tout qu'un ſeul ſouhait à faire ;
Si j'en croyois mon cœur, je le riſquerois bien :
Mais je crains, entre nous, que quelqu'un n'en murmure.
Ce quelqu'un eſt l'époux, & cet époux m'aſſure
Qu'il m'aime, & je l'en crois, avec juſte raiſon.
Malgré cela, je conjecture
Qu'il trouveroit fort mal, dans cette conjoncture,
Ce que je trouverois fort bon.



A LA MESME.

D'UN Ami du vieux tems vous voyez le Bouquet :
Recevez-le, Madame, au gré de mon ſouhait ;
    C'eſt une faveur que j'eſpere.
L'amitié ne craint rien du tems qui tout détruit ;
    Et bien loin que l'âge l'altere,
Semblable à la liqueur que l'Automne produit,
Elle eſt, en vieilliſſant, & meilleure & plus chere.

A MADAME T**.

SOUS les loix de l'hymen vous êtes engagée ;
Cécile, de mes Vers ce ſera le ſujet.
Le deſir de vous voir d'un doux ſort partagée,
    Me dicte aujourd'hui ce Bouquet.

Que tout ce qui produit les guerres inteſtines,
    Contradictions, bruits, clameurs,
Plaintes, rebuts, débats, caprice, humeurs chagrines,
Jamais de votre hymen ne troublent les douceurs.
Les amours d'aujourd'hui n'ont pas fortes racines,
Six mois, le plus ſouvent, détruiſent les meilleurs :
Que vos heureux liens, de Saturne vainqueurs,
Soient plus forts dans vingt ans que dans leurs origines.
    Quoiqu'en ces bas lieux les douleurs
    Des plaiſirs ſoient toujours voiſines,

Puissiez-vous ne point voir des ris naître les pleurs:
Qu'au contraire toujours, pour flatter vos deux cœurs,
Les Amours & les Jeux entourent vos courtines.
Que, loin d'employer les rigueurs
Qu'exercent les maris des cités transalpines,
Le vôtre, de la France imitant les Seigneurs;
Dorme tranquillement sur la foi de vos mœurs.
D'un grand nombre d'époux les flammes clandestines,
Chez nos Laïs & nos Corines,
Vont chercher follement des coupables faveurs,
Qui souvent causent leurs ruines:
Que le vôtre, abjurant les brutales fureurs
De ces crapules libertines,
Pour des charmes divins, pour des vertus divines,
Renferme, en vous aimant, tout ce qu'il a d'ardeurs.
Certains maris, dont les lésines
Font que tout manque en leurs cuisines,
Sont au jeu des dissipateurs;
Des indiscrets va-tout les pertes assassines
Menent à l'hôpital mari, femme & mineurs:
Que votre ami, toujours éloigné des joueurs,
Ne fasse pas chez lui des épargnes mesquines,
Pour aller tout répandre ailleurs.
La plûpart des époux sont lourds, fâcheux, grondeurs:
Que T** n'ait jamais que des graces badines,
De galants procédés, des mots doux & flatteurs.
La plûpart des maris sont des fagots d'épines:
Que le vôtre toujours soit un Bouquet de fleurs.

❧❧❧

A M. DE V**.

DANS ce jour où cinquante-quatre
A fait place à cinquante-cinq,
Ma Muſe, pour toi, va s'ébattre
Dans un ouvrage très-ſuccint.
N'ayant point de plus forte envie,
Que de pouvoir, toute la vie,
Te voir heureux plus qu'à demi;
Je te ſouhaite, cher Ami:

Dans ta maiſon paix fraternelle,
Que le tems ne puiſſe affoiblir;
Point d'embarras dans ta çervelle,
Dans ton cœur point de vain deſir;
Dans ta bourſe de quoi fournir
Aux vœux d'une ame noble & belle;
Dans ton cellier un élixir
Dont la bonté ſoit naturelle:

Dans ton oncle, pour t'affermir,
Vigueur & lumiere éternelle;
Dans ta Moitié, pour ton plaiſir,
Grace & beauté toujours nouvelle;
Dans tes enfans, pour t'obéir,
Des cœurs ſoumis, jamais rebelles;
Dans tes gens, pour te bien ſervir,
De bons bras, & des mains fidelles.

A MADAME DE V**.

HIER dans un promenoir errant à l'aventure,
Je rêvois au Bouquet qu'il falloit vous donner.
Le choix m'embarrassoit ; dans cette conjoncture,
Quelqu'un que j'entrevis sçut me déterminer.
C'étoit Apellius : à l'instant sa présence
Rappella dans mon souvenir
Ce portrait véridique où votre ressemblance
Sçait si bien frapper & saisir.
Le pinceau de ce jeune Apelle,
Dans tout ce qu'il trace est fidele ;
Mais on peut dire que son art
Brille surtout à vôtre égard.
Il a, dans votre image, attrapé la nature
Bien mieux que ne feroit le plus célebre Auteur ;
Par moi-même j'en ai la preuve la plus sûre,
Et quand on me fit voir ce portrait enchanteur,
Je sentis tout-à-coup le vrai de la peinture,
Par le mouvement de mon cœur.
Après avoir rendu d'une justesse extrême,
Dis-je alors en moi-même,
Tout ce qui, chez Thémire, enchante nos regards,
Que tu serois, cher Peintre, honoré chez les Arts,
Si ton pinceau pouvoit décrire
La beauté de son ame, & tout ce qu'elle inspire !

A LA MESME.

JE vous offre, Thémire, un tribut si léger,
Qu'un Zéphyr n'auroit point de peine à s'en charger.
Nous autres habitans du Mont à double cime,
Si fort brouillés avec Plutus,
Que nous ne connoissons la richesse qu'en rime,
Nous donnons volontiers force voeux, rien de plus.
Ceux-ci sont au surplus
Enfantés par mon cœur, & c'est lui qui s'exprime.

Que la capricieuse & volage Borgnon,
Qui fait, sur un pivot, tourner le sort du monde,
Se fixe auprès de vous, & si bien vous seconde,
Que vous puissiez, sur rue, avoir plus d'un pignon.
Que l'infernal trio de ces vieilles Fileuses,
Qui de Parques portent le nom,
Changeant en humeurs gracieuses
Leur esprit fâcheux & grognon,
N'ourdissent, pour vos jours, que des trames soyeuses,
D'un tissu plus uni que le plus beau linon.

Que l'Envie au teint pâle, au maigre & noir chignon,
Ne puisse vous blesser de ses dents venimeuses;
Que les roses, pour vous, ne soient point épineuses;
Et n'éprouvez jamais ni revers, ni guignon.
Surtout pour empêcher la camarde Guenon

De m'envoyer dormir aux rives ténébreuses ;
Ne donnez jamais lieu de mettre des pleureuses
    Sur des manches de drap-Pagnon :
Qu'un bonheur toujours pur, qu'un sort exemt d'allarmes
Vous conserve toujours cet embonpoint mignon,
    Qui donne du prix à vos charmes,
Et que vos yeux jamais ne versent d'autres larmes,
Que celles qu'autrefois, sur les bords du Lignon,
Le plaisir fit répandre à la fidelle Astrée,
    Quand son ame étoit pénétrée
    Des feux de son cher Compagnon.

A LA MESME.

Dans ces premiers jours de l'année,
L'usage & l'amitié demandent que par moi
    Vous soyez, Thémire, étrennée.
Je suis prêt d'obéir à cette douce loi ;
    Mais pour avoir votre suffrage,
Il faut que quelques traits nouveaux & délicats
    Vous recommandent mon ouvrage,
    Et, ma foi, c'est-là l'embarras.
Si dans un Madrigal ma Muse vous expose
Que le Printems vous suit même au tems des frimats,
Et que l'on voit en vous tout l'éclat d'une rose
Dans les beaux jours de Mai nouvellement éclose,
De ces vieux lieux communs vous ferez peu de cas.

Dirai-je

Dirai-je que vos yeux ont un charme admirable,
Qui fixe les Amours auprès de vos appas ;
Que des Graces, des Jeux, des Ris la troupe aimable,
D'Amathonte, pour vous, a quitté les climats ?
De ces mots rebattus on est si las, si las !
Aux Divinités de la Fable
Oserai-je vous comparer ?
Outre qu'en cette idée il n'est rien d'estimable,
Nulle d'elles ne peut avec vous figurer.
Je vois dans Cytherée une franche Coquette,
Qui, ne se bornant pas à l'hommage des Dieux,
D'un Chasseur, d'un Berger mendia la fleurette,
Et souvent, pour la terre, abandonna les cieux.
Dans l'Aurore je vois une Belle innocente,
Qui, pouvant se donner un époux gracieux,
Pleure, tous les matins, la sottise éclatante
Qu'elle a faite en prenant un mari froid & vieux.
Je vois dans Flore une Jeunesse
Dont le cœur un peu trop ouvert
De tous les Papillons approuve la carresse ;
Et par trop de bonté se perd :
Dans Diane une Chasseresse,
Qui des bois n'aimoit le couvert,
Que pour jouir de la tendresse
Du beau Galant qui lui fut cher :
Dans Minerve une Prude, un esprit sombre & fier ;
Comme l'oiseau que la Déesse
Porte sur son casque de fer :

Dans Cybele je vois une folle Déesse,
Qui, dans son temple, eut la foiblesse
De s'entêter d'un jeune Clerc;
Et dans Junon une Diablesse,
Dont les transports jaloux font damner Jupiter.
De vous, à ces objets, grande est la différence.
Ainsi, de ce côté, perdant toute espérance,
Je prendrai le parti de finir en deux mots;
Et pour ne point lasser par d'ennuyeux propos,
Je me contenterai de dire
Qu'en vous, tous leurs charmes, Thémire,
Ne sont accompagnés d'aucun de leurs défauts.

A LA MESME.

J'AI toujours fui les tendres feux;
Mais si jamais mon cœur soupire,
Je veux que l'Objet de mes vœux
Soit fait ainsi que je vais dire.

D'abord, & pour premier souhait,
Je veux qu'une taille mignonne,
Deux beaux yeux noirs, un nez bien fait,
Se trouvent chez cette personne.

Je veux qu'un joli petit bras,
D'une rondeur appétissante,
Conduise mes yeux aux appas
D'une main fraîche & ragoûtante.

Je veux qu'un pied bien figuré
La rende légere à la danse,
Et qu'un embonpoint mesuré
Des Graces lui laisse l'aisance.

Je veux que la sincérité
Fasse d'elle une bonne amie,
Et qu'elle rende la beauté
Compagne de la modestie.

Je veux qu'avec le sentiment
Le goût, chez elle, se rassemble;
Que l'esprit & le jugement
Soient surpris de s'y voir ensemble.

Je veux qu'exemte de hauteur,
Dans l'air elle ait de la noblesse,
De l'égalité dans l'humeur,
Dans son parler de la justesse.

Je veux que son esprit badin
Paroisse un peu malin, sans l'être;
Et qu'au rebours son cœur mutin
Soit un peu fier, sans le paroître.

Chez elle, je veux voir unis
Vénus & l'enfant de Cythere;
Qu'elle ait tout l'agrément du fils,
Toutes les graces de la mere.

Je veux, (& c'eſt mon dernier vœu,)
Que, fuyant le commun ſyſtême,
Des autres elle parle peu,
Et moins encore d'elle-même.

Voilà le fidele portrait
De la perſonne que j'envie.
Où trouveras-tu cet Objet,
Dira quelqu'un ? je t'en défie.

A cela je réponds en bref,
Qu'un ſi digne Objet eſt trouvable;
Et que, vis-à-vis ſaint Joſeph,
On en pourra voir un ſemblable.

A MADEMOISELLE DE V.

Pour Étrenne aujourd'hui recevez, petit Cœur,
Les vœux que l'amitié forme en votre faveur.
Que jamais ſouci, ni triſteſſe
De vos ans ne trouble le cours:
Daignent les Dieux veiller ſans ceſſe
Sur votre ſort, & ſur vos jours.
Vivez, pour remplir l'eſpérance
Que les charmes de votre enfance
Nous font juſtement concevoir.
D'un bon Maître bonne Écoliere,

Vivez, pour acquérir tout ce qu'il faut avoir
De connoiſſance & de ſçavoir.
Vivez, pour exceller dans le talent de plaire;
Talent, chez vous, héréditaire;
Que vous faites déjà preſqu'auſſi-bien valoir,
Que ceux dont le ſoin vous éclaire.
Au Dieu d'Amour vous êtes chere:
Son zèle pour vous s'eſt fait voir,
Par d'heureux dons qu'il ſçut vous faire.
Dans quelques ans, pour vous pourvoir,
Il doit s'entendre avec ſon frere.
Vivez, pour augmenter ſa gloire & ſon pouvoir.
Attentive toujours à la voix du devoir,
Vivez, pour chérir une Mere,
Dont l'eſprit & le caractere
Des vôtres ſont le vrai miroir.
Vivez, pour contenter un Pere
Dont vous êtes l'amour, le plaiſir & l'eſpoir.

A LA MESME.

LE Dieu du double Mont, lui dont l'eſprit futile
Dans le ſombre avenir lit mieux qu'une Sybille,
Vient de me déclarer que l'aimable Fanſan,
Pour qui Flore aujourd'hui décore cet aſyle,
Quand l'âge la rendra nubile,
Soumettra tout au doux Tyran
Qui du monde eſt le vrai mobile;

Et qu'elle doit un jour briller dans la grand'ville ;
Qui porte le beau nom d'un des fils de Priam,
Comme y brille l'Objet qui la fit si gentille.
La Maman fut ce qu'est la Fille ;
La Fille, avant de voir dix fois le jour de l'an ;
Deviendra ce qu'est la Maman.

A MADEMOISELLE C***.
En lui envoyant un bouquet de soucis.

SI j'ose aujourd'hui vous donner
Un bouquet de cette nature,
Ne formez contre moi ni plainte, ni murmure.
Le choix des fleurs pourra vous étonner :
Mais il n'est point à condamner.
Quelque raison m'y porte, & c'est pour vous apprendre
Que, dès longtems, pour vous, ayant pris du souci,
Autant que deux beaux yeux jamais en ont fait prendre,
Je voudrois que, pour moi, vous en prissiez aussi.
Non pas de ce souci qui tue,
Qui, le jour & la nuit, rend une ame abbattue,
Et jusques au trépas s'obstine à l'affliger ;
Mais un autre souci moins dur & plus léger :
Souci qui fait que l'on désire ;
Souci qui fait que l'on soupire ;
Souci que le plus beau des Dieux
Fait sentir, & sentit lui-même ;
Souci qui sçait rendre ennuyeux

Tout ce qui n'eſt pas ce qu'on aime ;
Souci qui fait compter les mois,
Les jours, les momens de l'abſence ;
Souci qui ſouvent, dans les bois,
Fait chercher l'ombre & le ſilence ;
Souci qui rend penſif ; ſouci qui fait trouver
Un plaiſir ſecret à rêver ;
Souci qui fait qu'une Bergere,
Senſible aux ſoins de ſon Berger,
S'occupe de lui ſeul, ne cherche qu'à lui plaire,
Et brûle de le ſoulager ;
Souci qui, des grandeurs dédaignant l'avantage,
Par l'éclat des tréſors ne peut être adouci ;
Qui, dans les tendres cœurs, ne ſouffre aucun partage,
Et ſçait les délivrer de tout autre ſouci.

ÉTRENNES POUR M. LE M**.

JE voudrois, dans l'an qui commence,
Marqué par un, ſept, cinq & neuf,
T'aſſurer, cher ami, de ma reconnoiſſance,
Par quelque opuſcule tout neuf ;
Et c'eſt pour ſatisfaire à cette bonne envie,
Que ma Muſe, en commerce avec les animaux,
Comme fut autrefois l'Eſclave de Phrygie,
Va chercher dans le ſein d'une ménagerie,
Matiere pour des vœux nouveaux.

Que la faveur des Destinées,
Des jours qui me sont chers conservant le flambeau;
Te fasse vivre autant d'années
Que la corneille & le corbeau;
Que le cerf, si tu veux, ou la biche légere;
Quand l'un & l'autre ont le bonheur
D'échapper au plomb du Chasseur.
Pour toutes les fleurs de Cythere,
Je crois que l'on fait bien d'être un peu papillon;
Sois toujours tel, n'y reste guère,
De l'abeille, en cela, suis la sage leçon.
Surtout, pour éloigner la fin de ta carriere,
Évite avec grand soin le sort du hanneton.
Si tu veux, en un mot, dans le tendre mystere
Passer encor quelque saison,
Tourterelle ou colombe auront de quoi te plaire,
Caille & poulette encor pourront te satisfaire;
Fixe toi-là, c'est la raison:
Mais éloigne de toi, cher Frere,
Toute chouette, margot, pigrieche & guenon.
Ton talent & ton sçavoir faire
T'approchent quelquefois du beau Sang de Bourbon.
La complaisance étant chez les Grands nécessaire,
Fais-en voir: mais ne sois nulle part limaçon,
Chien couchant, ni caméléon.
Veux-tu que, dans chaque maison,
Ta présence toujours, comme aujourd'hui, soit chere?

Bannis le ſot orgueil de l'oiſeau de Junon.
Ne ſois en aucune maniere
Chat-huant, ours, ni hériſſon:
Mais ne ceſſe jamais d'être, à ton ordinaire,
D'un facile & bon caractere,
Sans être pourtant trop mouton;
Car avec ſon cœur débonnaire,
Mouton tous les jours eſt dindon.
Puiſſe-t-on voir toujours en toi, mon cher Patron,
Du ſerpent qui s'endort, ſans fermer la paupiere,
La prudente précaution;
Le ſoin de la fourmi pour faire,
En tems & lieu, proviſion;
Du cygne la candeur, la bonté du minon
Qui de Coco, chez toi, porte le joli nom;
L'amitié fidelle & ſincere,
Ce zèle ardent que rien n'altere
Chez Barbet, Caniche & Bichon;
L'amour du pélican pour ceux dont il eſt pere;
L'eſprit fin du renard, la force du lion,
Du Roi des baſſes-cours la tête noble & fiere;
L'œil auſſi perçant, auſſi bon
Que l'oiſeau qui, jadis, enleva Ganimede;
Tout le vif du moineau, tout le feu du pigeon;
Toute la gaité du pinçon,
Tout l'appétit du quadrupede
En quoi fut changé Lycaon.
Pour t'exemter enfin de l'indigeſtion,

Mal commun qui du noir Pluton
Peuple fort la demeure obscure,
Que ton Médecin te procure,
Par son exacte attention,
Le bon estomach dont Nature
Fit à l'autruche l'heureux don.
Pour n'omettre aucune pécore
Qui puisse à quelque vœu donner occasion,
Je te souhaiterois encore
Certaine vertu qui décore
Le rablu croqueur de chardon:
Mais sur un tel point la décence
Veut que l'on garde le silence.
Gardons-le donc, & vite à la conclusion.
Si, de tant d'animaux rassemblant le mérite,
Tu remplis tous mes vœux, je te jure, ma foi,
Que le phœnix, malgré tout ce qu'on en récite,
Sera bien moins phœnix que toi.

MOTET FRANÇOIS

POUR LA FESTE DU MESME,

Mis en musique par M. Blaise.

RÉCIT.

QUE la reconnoissance en ces lieux vous appelle,
Vous qui brillez dans l'Art d'*ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*.
Préparez en ce jour une Fête nouvelle;

Mais, pour nous épargner une langueur mortelle,
Gardez-vous d'imiter les récits d'Opéra.

AIR DE MOUVEMENT.

Célébrez, par le chant, un ami dont le zèle
Toujours, avec ardeur, les beaux Arts appuya.
Pour fêter cet ami fidele,
Chantez, chantez *Alleluia*.

CHŒUR.

Pour fêter cet ami fidele,
Chantons, chantons *Alleluia*.

RÉCIT.

Celui qui, sur ces bords, attire notre hommage,
D'un encens prodigué craint les fortes odeurs.
Que de sinceres vœux soient l'offrande & le gage
De la tendre amitié qu'il inspire à nos cœurs.

PRÉLUDE GRAVE.

Prions le Maître du tonnerre
Que jamais, à ce bon ami,
La peine & le souci
Ne déclarent la guerre.

Item:

Que la bonté des Dieux à jamais lui conserve,
Dans sa bonne Maman, la plus sage Minerve,
Qui soit depuis Lima jusqu'à Jérusalem.

Item:

Aux fruits de ſon hymen que le ciel ſoit propice :
Qu'un heureux ſort les garantiſſe
D'*Oremus* & de *Requiem*.

Item :

Qu'il n'éprouve jamais ni perte, ni dommage ;
Et ſi quelqu'envieux oſe lui faire outrage,
Qu'il ſoit mis en cage,
Secundùm legem.

Item :

Toutes les fois que le compere
T'implorera, Dieu de Cythere,
Sans biais & ſans détour, fais lui réponſe *ad rem*.

Item :

S'il cueille, en ton jardin, quelque roſe naiſſante ;
Que cette roſe, Amour, d'épines ſoit exemte ;
Et qu'il puiſſe toujours, ſans danger, faire *idem*.

Item :

D'une bonne ſanté toujours dépoſitaire,
(Car c'eſt-là le grand *tu autem*,)
Qu'aucune fievre ne l'altere ;
Que le rhume jamais ne l'oblige de faire
Hem, *hem*, *hem*.

Item :

Pour n'être point ſitôt privé de la lumiere ;
Et s'en aller tard *ad patrem*,
Qu'il triomphe, à ſon gré, de la Parque ſévere ;

Qu'il soit plus longtems sur la terre,
Que Nestor & Mathusalem.

Tandem :

En faveur, & pour récompense
Du zèle, de l'ardeur, & de la bienfaisance
Qui nous rendent si cher *amicum Joannem*,
Que la divine Puissance,
Dans tous les tems, lui dispense
Fortunam, honorem,
Gloriam & pacem.
Amen, amen, amen.

CHŒUR.

Que la divine Puissance, &c.

POUR LE MESME.

Entre la Fille & le Papa,
Dans ce doux instant, me voilà.
Maitre des Dieux, à votre table
Je me plairois moins de moitié :
Je suis, dans cette place aimable,
Entre l'Amour & l'Amitié.

Que ne puis-je être incessamment
Comme je suis dans ce moment !
Jamais du plaisir que j'éprouve

Je ne me sens rassasié :
Quand, chez le M * *, je me trouve,
Entre l'Amour & l'Amitié.

De Plutus les plus doux bienfaits
Ne rempliroient pas mes souhaits ;
Il est un bien plus estimable,
Et par mon cœur plus envié :
C'est celui que l'on goûte, à table,
Entre l'Amour & l'Amitié.

C'est en vain que le Sort jaloux
Voudroit m'accabler de ses coups ;
Bientôt, grace au jus qu'on me verse,
Tout chagrin seroit oublié :
En a-t-on ; quand Bacchus nous berce
Entre l'Amour & l'Amitié.

Voici Philis, voici du vin :
Tous deux balancent mon destin.
Nul ennui jamais ne nous trouble ;
Quand le plaisir est varié :
Et que l'on rend son bonheur double,
Par l'Amour & par l'Amitié.

Pour être heureux à tous égards,
De nos loisirs faisons deux parts ;
Moitié pour un Sexe adorable,

Pour nos amis l'autre moitié.
Que le partage est agréable
Entre l'Amour & l'Amitié!

Quoique ma Musette n'ait pas,
Fameux Auteurs, vos grands éclats,
Il ne faut point qu'on la condamne:
Phœbus a dit, sur son trépié,
Que les chalumeaux sont l'organe
De l'Amour & de l'amitié.

A MONSIEUR LE L**.

BIEN nous en prend, mon cher Le L**,
Que, pour conforter notre cœur,
Tu sçaches composer palmire, eau de genievre,
Cinnamome, scubac, & mainte autre liqueur.
Chez toi l'on a besoin de ce secours flatteur.
On y voit une Dame à qui le petit mievre,
Que l'on appelle Cupidon,
De blesser tous les cœurs a départi le don.
Seine & Marne jamais, ni riviére de Bievre,
N'ont rien vû de tel: car elle a
Plus d'appas que jamais il n'en fut, & sera
Depuis Charenton jusqu'à Sévre.

Aussi dès qu'on la voit, adieu la liberté.
Non, non, quand on auroit l'âge & la gravité
Du feu Président de Bellievre,
L'on ne pourroit jamais d'Amour braver les loix.
Quand je l'apperçus, moi, pour la premiere fois,
Soudain je fus saisi d'une brûlante fievre;
Et si, d'abord, je n'eusse fui
Aussi vîte qu'un jeune lievre,
Peut-être serois-je, aujourd'hui,
Pour tempérer mes feux, réduit au lait de chevre.
Or donc, cher ami, si tu veux,
Que l'on aille chez toi passer une heure ou deux,
Puisqu'un cruel devoir nous sevre
De cet Objet si gracieux,
Soulage nous du moins par un jus précieux;
Et qu'il puisse souvent nous humecter la levre.
Sois certain, au surplus, qu'une place en ton cœur
Est un bien, pour moi, plus flatteur
Que tout l'or & l'argent qu'on voit chez maint Orfévre,
Et que tous ces bijoux de prix,
Qui font dans le Palais, & sur le Quay de Gesvre
Venir, ces jours-ci, tout Paris.
Adieu. Ne trouvant plus pour toi de rime en *evre*;
Ma Muse, plus longtems, ne peut t'entretenir;
Et je t'embrasse, pour finir.

A MADAME LE L**.

L'Amour, dont tous les soins ne tendent qu'à vous plaire,
Pour vous, a cueilli cette fleur.
Mais n'osant vous l'offrir, quoiqu'il soit téméraire,
Il a prié sa bonne sœur
De tenter ce qu'il n'ose faire.
Daignez donc, pour Bouquet, recevoir en ce jour,
Des mains de l'Amitié, le tribut de l'Amour.

A MONSIEUR B**.

Reçois, B**, mon Compliment.
La Nature & le Sentiment,
De ton pinceau guides fideles,
Du siécle où nous vivons t'ont rendu l'ornement.
Tu semes tes tableaux de fleurs toujours nouvelles,
Et, pour la vérité, comme pour l'agrément,
On peut te comparer aux plus fameux modeles.

Conduit par le bon goût à l'immortalité,
La nuit des tems ne peut obscurcir ta mémoire;
Mais pour mener ton cœur à la félicité,
Ce n'étoit pas assez que cet excès de gloire:
Et l'Amour a voulu, pour combler tes desirs,
A des honneurs si grands égaler tes plaisirs.

Plus d'une fois ta main ſçavante
Nous fit de ce Vainqueur une image parlante.
Dans ſon air, dans ſes traits, tout eſt ſi bien frappé,
Qu'aucun Peintre jamais ne l'a mieux attrappé.
D'un prix plus cher que l'or & que toute richeſſe,
Il a récompenſé ton zèle & ton adreſſe:
Dans le choix d'un Objet on eſt ſouvent trompé.
Pour t'en préparer un digne de ta tendreſſe,
Tout ſon art s'eſt développé.
Il s'eſt, à le former, tout entier occupé.
Et pour combler d'attraits cette aimable Mortelle
Qui, de ton nom, s'appelle,
A ſes ſoins rien n'eſt échappé,
Jugeant bien qu'il falloit pour le nouvel Apelle,
Une nouvelle Campaſpé.

BOUQUET A MADAME G**.

CERTAIN Aveugle, ce matin,
M'a dit que c'étoit votre Fête.
Vîte, vîte, ai-je dit ſoudain,
Il faut que ma Muſe s'apprête
A faire un Bouquet pour G**.
A ces mots Phœbus, ſur le champ,
Et ſans attendre autre requête,
M'eſt venu ſouffler dans l'eſprit,
Plus vîte qu'un trait d'arbalête,
Ce qu'ici vous voyez écrit.

Qu'à Paris, & dans la Campagne,
La ſaillante gaïté toujours vous accompagne.
Que, pour votre fécilité,
Tout le cercle des Dieux s'entende;
Et que leur ſuprême bonté,
Chez vous, à pleines mains répande
Biens, honneur, plaiſir & ſanté.

Dans cet endroit, G **, je ceſſerois d'écrire;
Mais j'ai quelque choſe à vous dire
Sur l'eſpece & la qualité
De l'Aveugle que j'ai cité.
Je pourrois, d'un ſeul mot, ſur ce point, vous inſtruire:
Mais un certain motif, que le reſpect m'inſpire,
Me défend de vous le nommer.
Je vous dirai pourtant, (& je puis l'affirmer,)
Que cet Aveugle-là n'a point de tire-lire;
Que pour l'âge, les traits, la taille & les habits,
Il eſt tout différent de ceux qui, dans Paris,
Traînant jaquette brune & faite en houpelande,
Connoiſſent à fond la légende
De tous les Saints du Paradis;
Et qui, dans les ſaints lieux admis,
Sous l'appui royal que leur prête
La reſpectable fleur de lys,
Bredouillent volontiers mainte antienne longuette,
Et des *oremus* à ſouhait,

Pourvu ſeulement que l'on mette
Le quart d'un ſou dans leur godet.

Quel eſt donc mon Aveugle? Un peu moins de myſtere:
C'eſt un aimable enfant auſſi beau que ſa mere;
C'eſt un petit lutin, qui n'eſt, dans tout ſon corps,
Guères plus grand qu'une bamboche:
Mais qui de l'humaine caboche
Sçait déranger tous les reſſorts,
Par de certains traits qu'il décoche.
Devant lui tout ſe taît, tout tremble à ſon approche.
Les géans les plus forts ſont moins puiſſans que lui.
Il vous ſuit en tous lieux; partout il me raccroche:
Il vous comble de gloire; il m'accable d'ennui.
C'eſt mon Vainqueur, & votre Eſclave:
Vous l'enchaînez; il me donne des fers:
Vous le bravez; & lui me brave:
Il vous ſert; & moi, je le ſers.
Enfin, ſi, pour vous en inſtruire,
Tout cela ne pouvoit ſuffire,
C'eſt un petit fripon que nous portons tous deux:
Moi, dans le cœur; vous, dans les yeux.

A MADAME DE T**.

TOUS les jours Cupidon me réveille pour vous;
Mais aujourd'hui dans ma chambrette,
Plutôt que de coutume, il eſt entré tout doux.

Comment! dit-il, tu dors, & rien ne t'inquiette!
Ignores-tu, mon cher, que tu dois, ce matin,
Visiter, de ma part, un Objet tout divin,
Pour qui, moi-même, je soupire?
C'est sa Fête aujourd'hui; devroit-on te le dire?
Allons, allons, debout; sors vîte, & va soudain
Porter à cet Objet ces fleurs de mon jardin.
De la commission je m'acquitte avec joie,
Dans l'attente du prix qu'on ne peut refuser
A tous ceux que l'Amour, dans pareil cas, emploie.
Ce n'est or, ni bijoux qu'il veut que l'on m'octroie:
C'est un don que mon cœur cent fois sçait plus priser.
Qu'est-ce donc? C'est une monnoie,
Qu'au pays de Cythere on appelle un baiser.
Pour le port du Bouquet que l'Amour vous envoie,
Faites-moi l'amitié de m'en favoriser.

A MONSIEUR D. L. T.

MODELE des Époux, Couple tendre & fidele,
Vous qui me disputez l'honneur de faire voir
Que la bonne amitié du siecle de Cybele
N'a point perdu tout son pouvoir;
Daignez tous les deux recevoir
Ces Vers, ouvrage de mon zèle,
Sur le don que le Ciel vous fit hier au soir,

Les fruits que produit l'hyménée,
Quand on a, ſous ſa loi, vû couler quelqu'année,
Sont ordinairement les enfans du devoir.
Chez vous, ce qui m'étonne & me plaît davantage,
C'eſt que le gros jouſflu qui vient de voir le jour,
Après ſix ans de mariage,
Soit encore enfant de l'Amour.

A MADEMOISELLE J**.

JE n'en ai que trop d'aſſurance,
Et trop bien, hélas! je le voi:
Très-ſenſible eſt la différence
Qui ſe trouve entre vous & moi.
Vous avez des beautés divines,
Du Ciel j'obtins peu de faveurs;
Je ſuis dans l'âge des épines,
Vous êtes dans l'âge des fleurs.

J'oſe, pourtant, belle J**,
Vous offrir encor mon tribut.
Peut-être fais-je une folie;
Mais, ſuppoſé que cela fût,
Doit-elle vous mettre en colere?
Faut-il, pour cela, m'en vouloir?
A qui n'en feriez-vous pas faire?
Peut-on être ſage, & vous voir?

Pour porter les cœurs au délire,
L'Amour sçut vous former exprès.
A quel âge peut-on se dire
Exemt de ceder à vos traits?
Vos yeux font sentir leur puissance
Aux barbons, ainsi qu'aux enfans;
Vous avancez l'adolescence,
Et vous reculez les vieux ans.

A MADEMOISELLE P**.

POUR accomplir la loi que l'amitié m'impose,
Je dois de quelques Vers accompagner la fleur
Que dans vos mains, de ma part, on dépose.
Souffrez donc que, pour vous, aujourd'hui je compose,
Ou plutôt qu'en votre faveur
Ma Muse rime quelque prose.
Mon Bouquet n'aura point d'encens, ni de fadeur.
Je ne vous y dirai, Céphise, qu'une chose
Nécessaire à votre bonheur.
L'Enfant qui de nos cœurs dispose,
Par un langage séducteur,
A mille regrets nous expose;
De tous nos maux il est l'auteur.
Qui s'y livre à l'excès, jour ni nuit ne repose.
Qu'à ses progrès toujours votre raison s'oppose;
Ne vous abandonnez jamais à ce trompeur.

Quelque avantage qu'il propose,
L'amertume bientôt succede à la douceur.
Quand l'abeille pique la rose,
Elle n'effleure que le cœur.
Que l'Enfant de Paphos, si par hazard il ose
Tenter d'être votre vainqueur,
N'y fasse pas plus longue pause.
N'ayez, de l'amoureuse ardeur,
Qu'une légere & foible dose :
Vous brillerez toujours au jardin de l'honneur.
Jaloux & médisans auront la bouche close ;
Et vos attraits, exemts de la métamorphose
Que cause une tendre langueur,
En conserveront mieux leur gloire & leur fraîcheur.

A MONSIEUR D**.

DONNER des bouts rimés, cher ami, pour Bouquet,
Cela, je crois, ne se fait guere ;
Qu'importe ? risquons le paquet :
Par la variété, quelquefois, on sçait plaire.

Quelle erreur aux beaux Arts t'attache, cher D** !
Reçois, pour t'en distraire, un sage & bon conseil.
Quand ton esprit seroit le plus beau de l'Europe,
Quand tu l'emporterois sur l'Auteur de Merope,
Quand tu joindrois aux dons d'Euterpe & Calliope
Tout ce qu'ont sçu Leibnitz, Newton, Descarte & Pope,
Si

Si le vil pinchina te couvre & t'enveloppe,
Si ton logis n'est pas mieux meublé qu'une échope,
Nulle fète pour toi, pas le moindre appareil;
Tout Forgeron de Vers, sans bien, n'est qu'un Cyclope.
L'indigence aujourd'hui, telle qu'un microscope,
Rapetisse un objet, & si fort le syncope,
Qu'il paroît, fût-ce un pin, plus petit que l'hysope.
Veux-tu donc que, chez toi, la Fortune galope,
Pour t'offrir ce qui rend dodu, frais & vermeil,
Bourse pleine : renonce à l'esprit misanthrope
Qui chez toi te renferme & te livre au sommeil;
Que, dès le point du jour, l'intérêt t'ouvre l'œil;
Leve-toi, sors, vas, cours, vole, non chez Procope;
Mais chez un protecteur: assiste à son réveil,
Vante son air, ses traits, fût-il fait comme Ésope;
Courtise l'homme en place: en un mot, sois pareil
A celle de nos fleurs qu'on nomme Héliotrope:
Sans cesse tourne-toi du côté du soleil.

AU R. P. S***. *Prédicateur du Roi.*

VOUS dont l'Éternel a fait choix
Pour émouvoir le cœur des Rois,
Écoutez, je vous en conjure,
Ce que deux Sœurs en Jésus-Christ
Vous ont tracé dans cet écrit;
Une amitié fidelle & pure

Y brille plus que leur esprit.
Vous faites revivre, en cet âge,
Le saint Fondateur des Feuillans;
Vous êtes la parfaite image
De ses mœurs & de ses talens.
A cette gloire non commune
Volontiers nous applaudissons.
Mais vous qui, chaque jour, nous donnez des leçons,
Souffrez que l'on vous en fasse une.
Rien n'est plus beau que les travaux
Où l'amour de Dieu vous engage;
Et pour atteindre, un jour, au rang des saints Héros,
Il faut, au bien public, se voüer sans partage:
Mais dans un si pénible ouvrage,
Faut-il se refuser un moment de repos?
Inspiré désormais par un zèle plus sage,
N'oubliez plus votre santé;
Et que la prudence ménage
L'organe de la Vérité.

A MONSIEUR LE CURÉ DE SAINT-JACQUES DE CORBEIL,

Vérité, mon cœur t'implore:
Viens du céleste séjour
Peindre celui que j'honore,
Et que l'on fête en ce jour.

Que des siécles l'ombre noire
N'efface point la mémoire
D'un fidele & bon Pasteur,
Dont le plaisir & la gloire
N'ont qu'un but, notre bonheur;
Dont la dévotion vraie
Se consacre avec ardeur
Au soin d'extirper l'ivraie
De la moisson du Seigneur:
Dont le zèle apostolique,
Confirmant, par la pratique,
Les leçons de l'Oratêur,
Sçait puiser dans l'Évangile
Cette éloquence fertile
Qui va germer dans le cœur:
Qui, dans sa doctrine aisée,
N'a point l'enflure empesée
De ces Docteurs hérissés,
Méprisans & méprisés:
Qui, scrupuleux sans foiblesse,
Bannissant des saintes mœurs
Une sauvage rudesse,
Couvre la vertu de fleurs;
Sçachant à la politesse
Joindre la sincérité,
L'agrément à la sagesse,
La décence à la gaité;

Que nul attrait mercénaire
N'enleveroit aux desirs
De son Troupeau qu'il préfere
A tous biens, à tous plaisirs:
Qui court avec zèle & joye,
Mais sans éclat & sans bruit,
Où la Charité l'envoye,
Où l'Esprit-Saint le conduit:
Qui, loin de souiller sa vie
Par la sordide manie
D'enfoüir de vains trésors,
Au Pauvre qui le reclame,
Fournit les besoins de l'ame,
Sans oublier ceux du corps:
Qui, sur les pas des Saints Peres,
Reglant tous ses mouvemens,
Fait aimer à tous ses Freres
Son esprit par ses lumieres,
Son cœur par ses sentimens.





VŒUX POUR MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

1742.

ARBITRES souverains des Princes & des Rois,
Dieux puissans, écoutez ma voix,
Plaise à vôtre bonté suprême,
Que l'Héritier des Lys chérisse avec ardeur
Cette heureuse candeur
Dont ils portent l'emblême ;
Et que, dans tous les tems, elle regne en son cœur.

Que ce Prince élevé sous les yeux de Minerve,
Télémaque nouveau, prenne un illustre essor ;
Et pour devenir Grand, qu'en son ame il conserve
Tout ce que lui dit son Mentor.

C'est à toi, Châtillon, que le choix équitable
D'un Monarque judicieux
Commit ce dépôt précieux.
Que ton ardeur infatigable
Sçait bien justifier un choix si glorieux!
Fut-il jamais emploi de plus grande importance?
Ton Prince est sous ta loi, ton Maître t'est soumis:
Oui, lorsque de ce soin l'on chargea ta prudence,
Le destin de l'Europe en tes mains fut remis.

Qu'attentif aux conseils de son auguste Mere;
De la vertu, sans cesse, il goûte les attraits;
Et que, dans l'exemple du pere,
Il puise la justice & l'amour de la paix.

Que sa santé si nécessaire
Ait toujours la fraîcheur d'une fleur printaniere;
Que jamais la fievre en son sein
N'allume une ardeur meurtriere,
Qui fasse, à ses côtés, veiller un Médecin,
Souvent plus que la fievre, à la santé contraire.

Pardonne-moi ce trait, habile Chicoyneau;
Ton sçavoir, je le sçais, profond & salutaire,
Peut suspendre le coup du funeste ciseau;
Sur ses plus grands secrets la Nature t'éclaire:
Puisses-tu cependant, jusqu'au siécle nouveau,
Gagner ton argent sans rien faire.

Une bonté senſible, un courage indompté,
De tout tems, des Bourbons ont été l'appanage:
Du Dauphin que ces dons deviennent le partage;
Mais pour notre intérêt, & pour ſa ſûreté,
Je ſouhaite que ſon courage
Lui ſerve moins que ſa bonté.

Oh! que cette vertu, ſous la pourpre, eſt aimable!
Un Prince bienfaiſant, affable
Jouit, comme Titus, du don de tout charmer;
Sans cela vainement on y voudroit atteindre:
L'éclat fait admirer, la puiſſance fait craindre;
La ſeule bonté fait aimer.

Chéri de ſon Peuple fidele,
Qu'un Prince, ſur ſon trône, eſt fort!
Les Cœurs le gardent mieux que toute Sentinelle:
L'Amour veille toujours, mais le Devoir s'endort.

A mon Héros naiſſant déjà tu ſers de guide,
Raiſon: pour le couvrir, prends en main ton égide;
Sur ſes pas fixe ton regard;
Dans le cours orageux de l'ardente jeuneſſe,
Contre les paſſions ſois ſon ferme rempart;
Puiſſe-t-il n'éprouver jamais, par nul écart,
Que l'âge de la force eſt l'âge où la foibleſſe,
Dans l'oubli du devoir, fait tomber la ſageſſe.

Charmés de lui prouver & leur zèle & leur foi ;
De jeunes Courtisans un cercle le contemple ;
Qu'il ajoute à l'honneur de leur donner la loi,
L'honneur cent fois plus beau de leur donner l'exemple.

Dans le choix d'un Conseil combien se sont déçus !
Rien n'est si difficile, & rien n'importe plus.
A bien placer sa confiance,
Instruis-le de bonne heure, ô divine Prudence ;
Des Narcisses & des Burrhus,
Fais-lui sentir la différence.

Puisse-t-il, quelque jour, trouver des Favoris ;
Tel que Rosny parut au plus grand des Henris.

Dans la lecture de l'Histoire,
Qu'il cherche des leçons utiles à sa gloire ;
Et pour mieux profiter de ce qu'il y verra,
Qu'il pense que son siécle aura
Des Suétones, des Plutarques,
Censeurs qui porteront, avec sincérité,
Le flambeau de la vérité,
Sur la conduite des Monarques.

Pour les Muses, rempli de bontés & d'égards,
Près du Trône, souvent, que sa voix les attire.
Un Roi doit proteger les Arts,
Pour le soutien de son Empire.

Dans'un nuage radieux,
La Gloire que je vois paroître,
Vient sans doute à mon jeune Maître
Inspirer des combats les desirs furieux.
De cette brillante chimere,
Que LOUIS se dégage aux traits de ta lumiere,
Sagesse : fais-lui voir le ridicule abus
De ces ambitieux, vrais fléaux de la terre,
Qui, toujours combattans, ont, au bout d'une guerre,
Cent mille hommes de moins pour un Château de plus.

Oh ! qu'ils sont aveuglés ces Vainqueurs redoutables !
Pour s'élever au rang des Héros respectables,
Faut-il tout ravager, tout mettre dans les fers ?
Non, non : par la douceur la route est plus aisée,
Et le pouvoir du Dieu qui régit l'Univers
Se fait tout aussi-bien sentir par la rosée,
Que par la foudre & les éclairs.

Le céleste flambeau qui sur tout autre excelle,
Devise de nos Rois, doit être leur modele.
Cet astre bienfaisant enrichit nos climats :
Il échauffe la terre, & ne l'embrâse pas.

Que cette vérité chez mon Prince s'imprime ;
Clément, vertueux, magnanime,
Qu'il soit aimé, béni, comblé de gloire : enfin,
(Ciel, à ce dernier vœu sois le plus favorable ;)

Qu'en ses respects pour toi son cœur inébranlable
Fasse de t'obéir son bonheur souverain.
Fils & premier Sujet du plus grand Roi du monde,
Qu'il l'imite, qu'il le seconde ;
Pour apprendre à regner, qu'il soit longtems Dauphin.





CONSEILS
A
UNE JEUNE DEMOISELLE.



QUE d'autres, chez Flore, aillent prendre
De quoi galamment vous fêter ;
De l'hommage qu'on doit vous rendre
Les Muſes ſçauront m'acquitter.
D'un ton plus utile qu'aimable,
Je vais, ſi vous le permettez,
Dans le langage de la Fable,
Vous dire quelques vérités.

L'inſecte dont la trompe aigue
Picote les dons du Printems,
Au ſein même de la cigue
Sçait trouver des ſucs bienfaiſans :

Ainsi ma Muse, en sa naissance,
Vouée au genre des Chansons,
Du sein même de la licence,
Sçut tirer d'utiles leçons.

Sur l'éclat naissant de vos charmes;
Mes Vers, s'il vous plaît, se tairont;
Vos yeux, où l'Amour prend des armes;
Mieux que moi vous en instruiront.
Déjà des traits qu'ils vous présentent,
Sans doute vous leur sçavez gré :
Si l'on croit les yeux, quand ils mentent;
Que fait-on, lorsqu'ils parlent vrai ?

Fiez-vous aux vôtres, Cécile,
Puisqu'ils disent la vérité;
Mais craignez la pente facile
Qu'ils vous font à la vanité.
L'orgueil est la peste maudite
Des attraits, comme du sçavoir;
Il n'est point de plus beau mérite
Que de croire n'en point avoir.

Le Dieu du Pinde, qui sçait lire
Dans l'avenir le plus obscur,
M'éclaire assez pour vous prédire,
Qu'un destin brillant vous est sûr.
Aujourd'hui, sous la vigilance

D'une Tante pleine d'amour,
Méritez, par l'obéissance,
L'honneur de commander un jour.

L'âge agréable où l'on sçait plaire,
Est l'âge où les périls sont grands;
Les soins d'une guide si chere
Rassureront vos pas tremblans.
Ses conseils seront votre égide:
Non, vous ne tomberez jamais,
Avec un appui si solide,
Dans aucuns piéges, ni filets.

Quelque attrait qui chez vous éclate,
Conservez toujours la douceur;
Cet heureux don si fort nous flatte,
Qu'il soutient jusqu'à la laideur:
C'est à cette vertu qu'on donne
Le prix dans la société;
C'est le *Sancy* de la couronne,
Dont on doit parer la beauté.

Sans cet appas que rien n'égale,
Le demi-Dieu si renommé,
Qui, jadis, brûla pour Omphale,
N'eût jamais été désarmé.
Ce que Géant, Hydre, Cerbere,
Taureaux & Lions en fureur

Contre Hercule n'avoient pû faire,
L'Amour l'a fait par la douceur.

Ce feroit une loi trop dure,
Que de bannir l'ajuftement ;
Donnez, Cécile, à la Nature
Le fecours de quelque ornement :
Mais que le foin de la parure
N'en détruife pas un meilleur ;
Songez, en parant la figure,
Qu'il faut orner auffi le cœur.

Parez-vous de la modeftie :
Rien au monde ne fied fi bien.
De toutes les vertus amie,
C'eft leur appui, c'eft leur foutien.
De fes traits les nuances fombres
Leur donnent un luftre plus beau ;
De même, à peu près, que les ombres
Font fortir les jours d'un tableau.

Du foin matinal de l'abeille
Les Dames font fi peu de cas,
Qu'à midi plus d'une fommeille ;
Croyez-moi, ne les fuivez pas.
Ce que ma Mufe ici vous prêche
Ne peut altérer votre teint ;
L'Aurore en eft-elle moins fraîche,
Pour fe réveiller du matin.

Tous les traits d'un esprit sublime ;
Tous les trésors d'un corps charmant,
Ne méritent que peu d'estime,
Sans les mœurs & le sentiment.
La beauté fût-elle adorable,
Je fuis, quand le cœur n'est pas bon ;
Que me fait un vase admirable,
Qui n'enferme que du poison.

C'est sur la raison que se fonde
Toute la gloire de nos jours ;
Vous en priverez bien du monde :
Tâchez de la garder toujours.
Ses rayons déjà vous éclairent :
Ne donnez pas dans le défaut
De tant d'esprits qui ne l'acquierent,
Que pour l'immoler aussitôt.

Plus d'un Tircis, avec adresse ;
Vantant aux Belles ses ardeurs,
Sçait, pour endormir leur sagesse,
Les bercer avec des fadeurs.
Au cœur trop crédule il en coûte ;
Fuyez ces conteurs doucereux :
Tous les hommes que l'on écoute,
Ne sont que des menteurs heureux.

Du penchant la flatteuſe amorce
Trop ſouvent, hélas! nous ſéduit;
Pour vous armer contre ſa force,
Retenez-bien le trait qui ſuit:
Une Belle a bien de la gloire,
Quand elle regne ſur les cœurs;
Sur ſe ſien gagner la victoire,
C'eſt-là le comble des honneurs.

Cette victoire eſt fort douteuſe,
Dans le grand monde & le fracas:
C'eſt une mer trouble, orageuſe,
Pleine d'écueils à chaque pas:
La raiſon, ſouvent aveuglée,
S'y perd & reſſemble au poiſſon,
Qui, dans l'eau bourbeuſe & troublée,
N'apperçoit aucun hameçon.

La roſe orgueilleuſe & ſuperbe
Recherche l'éclat du grand jour;
L'humble violette, ſous l'herbe,
Fixe ſon modeſte ſéjour:
Celle-ci longtems eſt fleurie,
L'autre ne dure qu'un ſoleil;
Laquelle des deux, je vous prie,
Prendrez-vous pour votre conſeil?

De tous les biens que l'on désire ;
Aucun ne vaut la paix du cœur ;
Je ne puis trop vous le redire,
Conservez-la par la rigueur :
Les meilleurs Amans sont à craindre ;
Chez eux le changement est prompt ;
Sitôt qu'ils ne sont plus à plaindre,
Ce sont leurs Belles qui le sont.

Une chagrine indifférence
N'est pas ce que je vous prescris ;
Les ris soumis à la décence
Par Minerve vous sont permis.
On peut être sage & sévere,
Sans renoncer à l'agrément ;
Et le devoir le plus austere
Sympathise avec l'enjouement.

La Nature nous a fait naître
Pour aimer la société ;
Cherchons-la : mais il faut connoître,
Pour s'y livrer en sûreté.
Bien des dangers sont à sa suite,
Et souvent nous nous y noyons ;
Presque toujours notre conduite
Dépend de ceux que nous voyons.

Si jamais il vous prend envie
De former quelque liaiſon ,
Prenez bien garde à quelle amie
Vous ouvrirez votre maiſon :
La contagion nous attrappe
Par la ſeule odeur du venin ;
Un grain gâté dans une grape ,
Corrompt bien vîte ſon voiſin.

Si l'on en croit la voix publique ,
Le Sexe à cauſer eſt ſujet ;
Sans approuver cette critique ,
Voici mon avis ſur ce fait :
La langue , aux Mortels , ſçait produire
Du bien & du mal ; c'eſt ſelon :
Ne la reglons pas , rien n'eſt pire ;
Gouvernons-la , rien n'eſt ſi bon.

Dans un cercle on eſt ſûr de plaire ,
Quand on décoche un trait malin ;
Il faut , ſi l'on oſe le faire ,
Que la prudence y mette un frein :
Bien ſouvent , tel qui toujours drape ,
Voudroit n'avoir pas ſçu parler ;
Songez qu'un mot qui nous échappe ,
Ne peut jamais ſe rappeller.

Des Deſtins l'Arbitre ſuprême
Doit , un jour , par ſes tendres ſoins ,

Vous mettre au point de ne pas même
Craindre l'approche des beſoins :
Dans quelque aiſance que l'on vive,
Cécile, il ne peut être beau
Qu'une Dame toujours oiſive
Méconnoiſſe aiguille & ciſeau.

L'emploi du tems eſt d'importance,
Sa perte eſt la ſource du mal ;
D'une pareſſeuſe indolence
Craignez l'effet toujours fatal :
Au travail quiconque s'adonne,
N'y peut trouver qu'à profiter :
Vaquez-y, non pour ce qu'il donne,
Mais pour ce qu'il fait éviter.

Liſez : la lecture eſt utile,
Pour le goût, pour le jugement ;
Mais ſouvent on la rend ſtérile,
Pour n'en pas uſer ſagement :
Il faut qu'avec ſoin l'on choiſiſſe
Des Livres qui portent du fruit ;
Et que notre cœur ſe nourriſſe
De ce qui repaît notre eſprit.

Qui veut tout apprendre, s'expoſe
A ne rien ſçavoir comme il faut :
C'eſt à quoi la raiſon s'oppoſe ;

Tâchez d'éviter ce défaut.
Il est un dégré de lumiere
Dont chaque état doit se pourvoir;
Faites votre étude premiere
De ce que vous devez sçavoir.

Des talens l'exercice aimable
Procure un innocent plaisir;
C'est un passe-tems agréable
Qui charme l'ennui du loisir:
Cultivez-les, leur doux usage
Sçait divertir utilement:
Mais au lieu d'en faire un ouvrage,
N'en faites qu'un amusement.

Votre Patrone est le modele
Qui doit diriger tous vos pas:
Elle a chanté; chantez comme elle:
Mais de grace n'oubliez pas
Qu'un bonheur pur & sans allarmes
Aux seuls agrémens n'est point dû;
Et qu'il faut, au clinquant des charmes,
Réunir l'or de la vertu.

Toute la terre étant remplie
De ces cruels épilogueurs,
Dont la maligne jalousie,

Sur des riens, fait procès aux mœurs;
Il faut que, sur les bienſéances,
Le Sexe ſoit très-attentif;
Du mal les ſeules apparences,
Pour lui, ſont un mal effectif.

Voulez-vous donc rendre inutile
Des envieux le noir poiſon?
Que votre conduite, Cécile,
Soit à l'abri de tout ſoupçon.
La ſageſſe veut qu'on retranche
Tout ce qui bleſſe le devoir:
Elle eſt comme une étoffe blanche;
La moindre tache s'y fait voir.

Peut-être eſt-ce trop pour votre âge,
Qu'un langage ſi ſérieux.
Auſſi jamais un tel ouvrage
N'eût été mis devant vos yeux,
Si je n'avois preuve évidente
Que l'eſprit, le goût, la raiſon,
Grace à votre guide prudente,
Sont chez vous avant la ſaiſon.

Daignez, avant que je finiſſe,
Agréer un vœu que je fais:
Que des Dieux la bonté propice
Conſerve & protege à jamais

La Tante si sage, si bonne,
Qui, pour vous conduire aux vrais biens,
Avec tant de zèle vous donne
L'ordre, l'exemple & les moyens.

VERS
ENVOYÉS A L'AUTEUR
Par M. F**.

Au sujet de la Piece précédente.

J'AI vû tes Conseils à Cécile ;
Ce ne sont point-là des Chansons :
Tu joins aux agrémens du style
La solidité des leçons.
D'instruire, en riant, la Fillette,
Ton art a trouvé le moyen :
En toi, j'estime le Poëte,
Et plus encor l'homme de bien.





DERNIERS OUVRAGES *DE L'AUTEUR.*

A UN GRAND SEIGNEUR, Sur sa retraite du Monde.



BÉNI ſoit à jamais le jour de ton bonheur ;
Jour illuſtre où le ciel a ſçu toucher ton cœur.
Ce cœur, qu'un amour pur, qu'un zèle ardent [excite,
Pour conſacrer ſes vœux à de ſolides biens,
Du monde & de la chair briſe tous les liens.
Soumis à l'Eſprit-ſaint, qui dans ton ame habite ;
Tu ſçais t'anéantir dans le ſein des grandeurs ;
Et, pour vivre à Dieu ſeul, à toi-même tu meurs :
Permets, en bon Chrétien, que je t'en félicite.

Qu'il eſt beau, dans un âge où l'ardeur du deſir
Aux réflexions nous arrache,

De ſentir tout le faux du terreſtre plaiſir,
D'entrevoir ſous les fleurs le poiſon qu'il nous cache,
Et de montrer qu'on s'en détache,
Dans un tems où chacun s'empreſſe à le ſaiſir!
Ce ſage procédé nous prouve
Que tu connois le vrai, que tu ſçais le choiſir;
Et, pour peu que l'on penſe, il faut que l'on t'approuve.

Devons-nous, en effet, pour regarder le Ciel,
Attendre que les ans nous penchent vers la terre?
Eſt-il tems de courir au laurier immortel,
Que préſente aux Élus la main de l'Éternel,
Quand des pieds chancelans, & que la goutte altere,
D'un corps lourd & matériel
Ne peuvent plus porter la maſſe octogénaire?
Quel aveuglement! quel abus!
Une ſageſſe peu ſincere,
Des remords que la fiévre opere,
De vains retours qui ne ſont dûs
Qu'à l'impuiſſance de mal faire,
Seront-ils au rang des Vertus?
Porter aux pieds ſacrés de la Toute-puiſſance
Ce que le Monde ne veut plus,
Eſt-ce un bien qui mérite une ample récompenſe?
Et la ſuprême Majeſté
Peut-elle n'être pas bleſſée,
Quand on lui vient offrir, avec indignité,

Les restes languissans d'une victime usée
Sur l'autel de la Volupté ?

Ne nous abusons point par trop de confiance :
Quoique l'Etre éternel soit bon par excellence,
Et qu'un seul repentir le ramene au Pécheur,
Sa justice devant mesurer sa clémence,
On ne peut croire, sans erreur,
Que deux jours de sagesse excités par la peur
Auront dans sa balance
Même poids que trente ans de zèle & de ferveur.

A la Grace, il est vrai, tout âge peut prétendre :
Mais c'est trop y compter, que de toujours attendre ;
Lorsque depuis longtems dans la fange embourbé,
Des noires eaux du siécle un cœur est imbibé,
Qu'il est rare d'y voir la céleste rosée
S'y tracer une route aisée !
Que difficilement l'homme, près du tombeau,
Se fait un cœur nouveau !
Et que l'effet tardif de la foible vieillesse
N'a guères de pouvoir contre un vice obstiné,
Que la débauche & la mollesse
Dans une ame ont enraciné !

Non, non, quiconque veut en faire un sacrifice,
Ne s'y peut appliquer trop tôt, ni trop longtems ;
Cet ouvrage où les Saints donnoient tous leurs instans,

Du travail le plus dur demande l'exercice.
Pour nous rendre, en un mot, de nous-mêmes vainqueurs,
Pour maîtriser nos sens, pour changer nos humeurs,
Il faut que la raison, sur nous, sans cesse agisse ;
Encor voyons-nous peu que son soin réussisse,
Et que tout son effort nous plie aux bonnes mœurs.
Le moyen qu'elle nous fléchisse !
La Nature a formé nos cœurs
De fer pour la vertu, de cire pour le vice :
Par un maudit penchant, hélas ! trop général,
Nos premiers mouvemens sont toujours pour le mal ;
Et pour le moindre bien il faut qu'on réfléchisse.

Sages réflexions, heureux qui vous saisit !
Plus heureux mille fois, qui vous met à profit !

C'est par leur secours salutaire
Que la Grace, chez toi, fit un effet si prompt ;
Jeune Athlete, elle vient de t'ouvrir la barriere :
Vas, cours, vole, poursuis. Pour couronner ton front,
La Victoire t'attend au bout de la carriere.
Quelle gloire t'apprête un triomphe si beau !
Quelle leçon pour nous ! & qu'un pareil flambeau,
Sur l'horison Chrétien, répandra de lumiere !

Dans leur poste éminent les Grands sont vûs de loin ;
Tous les yeux, avec soin,
Contemplent leur image ;

Sur leurs vertus, ſur leurs travers,
Notre cœur aiſément s'engage
A regler, bien ou mal, ſes mouvemens divers.
J'en tire cet heureux préſage,
Qu'utile aux Seigneurs de ton âge,
Ton exemple bientôt prudemment obſervé,
De la ſaine raiſon leur apprendra l'uſage;
Que de les éclairer l'hônneur t'eſt réſervé;
Et que, du haut dégré qui t'échut en partage,
Leur découvrant l'orage
Qui tourmente ſans ceſſe un Monde dépravé,
Tu ſçauras les guider dans le chemin du Sage:
Semblable à ce fanal dans Pharos élevé,
Qui montroit les écueils, & par qui du naufrage
Plus d'un vaiſſeau fut préſervé.

NOUS connoiſſons, grand Dieu, le prix de tes ouvrages;
Des prodiges divers par ta main opérés
Nous ſentons tous les avantages;
Et par toi nos yeux éclairés
Ont ſçu percer tous les nuages
Dont la Fable & l'Erreur nous avoient entourés.
Ces bienfaits mis à part, ainſi que l'eſpérance
De jouir, avec toi, d'un bonheur ſans égal,
Pardonne-moi, grand Dieu, ſi quelquefois je penſe
Que le plus ſtupide animal,

Le moindre de tous ceux qu'a formé ta puissance,
Sur nous, en plus d'un point, obtint la préférence;
Et que dans ces bas lieux son sort est moins fatal.

Soumis aux loix de la Nature,
Il trouve en son sein libéral
Ce qu'il lui faut de nourriture;
Sans se donner soins, ni torture,
Il a tout ce qui coûte à l'homme tant de mal.
L'habit qu'en naissant il apporte,
Tant qu'il existe, lui suffit;
Cet habit est si bon, l'étoffe en est si forte,
Qu'à l'animal même il survit;
De façon que ce qu'il nous laisse
Sert encore après son trépas;
Et que, dans ce secours, notre foible vieillesse
Trouve de quoi braver l'âpreté des frimats.
Quand il est attaqué de quelque maladie,
Sans consulter la Chirurgie,
Ni des cerveaux coeffés d'un bonnet doctoral,
Sa santé promptement se trouve rétablie.
Bien mieux que la science & la philosophie
De tout le Corps Médicinal,
Connoissant ce qui peut lui conserver la vie,
Jamais d'un *quiproquo* la dangereuse erreur
Ne l'expose à cesser de vivre;
Et son heureux instinct le sauve du malheur
Où le novice empoisonneur,

Par son imprudence, nous livre.
Quand d'un sang pétillant l'essor impétueux
Le porte à des excès fougueux,
Les loix & le devoir, qui toujours nous enchaînent,
N'ont point d'obstacles qui le gênent.
Quoi qu'il ose tenter, dans ses vœux indiscrets,
La Raison ne lui fait jamais aucun reproche ;
De nous son flambeau ne s'approche
Que pour nous découvrir l'horreur de nos forfaits,
Et pour nous accabler de honte & de regrets.
Sur son destin futur n'ayant lumiere aucune,
Dans le sein du repos l'ignorance l'endort,
Nulle crainte ne l'importune :
Pour nous, qui sçavons notre sort,
Et que nous ne pouvons, malgré tout notre effort,
Echapper à la loi commune,
La certitude de la mort
Nous fait mourir cent fois pour une.

Pourquoi donc notre Auteur a-t-il ainsi traité
Notre chétive humanité ?
Sans trop fouiller dans des mysteres
Qui doivent être révérés,
Croyons, sur le rapport des céleftes lumieres
De tant de Docteurs inspirés,
Qu'à quelques douceurs passageres,
A quelques biens imaginaires,

Dieu n'a pas voulu voir les Mortels trop livrés ;
Et que l'homme est ſoumis à toutes ces miſeres ,
Pour mériter les biens qui lui ſont préparés.

VEUX-TU, me dit un jour Damis,
Qu'à nos derniers neveux ton renom ſoit tranſmis ?
Veux-tu que des lauriers d'éternelle durée
Faſſent fleurir ta gloire au bout de l'Univers ?
Que la Religion ſoit par toi déchirée ;
Contr'elle & ſes Soutiens, que ta fureur outrée
De fiel & de venin lance des flots amers :
Comme les fiers Titans, eſcaladant les airs,
Attaque le Très-Haut juſques dans l'Empirée ;
C'eſt le goût dominant de ce ſiécle pervers.

Je le ſçais bien, lui dis-je ; oui, c'eſt une manie
Qui ſçut, dans tous les tems, troubler bien des eſprits ;
Mais je te fais ferment que jamais de ma vie,
D'un trait ſi digne de mépris
Ma plume ne ſera ternie.
Eh ! quoi ! le texte pur du Volume ſacré
Sera malignement, par mes Vers, dénigré !
Ma Muſe, renverſant tout ce qu'on nous enſeigne,
Fera regner le vice où l'innocence regne !

Par des ouvrages criminels,
J'égarerai l'adoleſcence

D'un fils que les ſoins paternels
Auront, à la Vertu, formé dans ſon enfance!

Sans demander ni qui, ni quoi,
Sans porter leurs regards au-delà de leur ſphère,
De bons Chrétiens ſont faits à plier ſous la Foi;
Leur ſoumiſſion leur eſt chere;
Elle fait leur bonheur: Et moi,
De leur docilité Cenſeur atrabilaire,
J'irai les dépouiller d'une peur ſalutaire
Qui de leurs ſaints devoirs leur fait remplir la loi!

Deux Époux, dans le ſein d'une paix exemplaire,
Béniſſent l'hymen, & leur ſort;
Une douceur que rien n'altere,
Les met aux cieux avant leur mort:
Et ma Muſe licencieuſe,
Par d'infâmes leçons dignes de Lucifer,
Riſquera de changer leur paix en guerre affreuſe,
Et leur paradis en enfer!

D'aveugles Libertins au bord du précipice
Ont été pouſſés par l'Erreur;
Leur trépas eſt certain, pour peu que leur pied gliſſe:
Et moi, témoin de leur malheur,
Loin de leur tendre un bras propice,
Sans le moindre ſcrupule, & de gaité de cœur,
J'irai les enfoncer dans la fange du vice!

Raillant dans les ſaints Lieux le pieux Orateur ;
Sa Morale, quoique puiſée
Dans le Livre divin de l'infaillible Auteur,
En public par moi mépriſée,
D'un peuple d'étourdis deviendra la riſée !
Et puis tous les cris du Docteur
N'auront point d'autre fruit qu'une poitrine uſée !

Non, je ſuis trop ami de la Société ;
Je ſçais trop de quelle importance
Il eſt d'autoriſer l'homme dans la licence ;
Où ſon cœur n'eſt que trop porté.
Connoiſſant tout le faux d'un ſyſtême illuſoire ;
Si contraire à l'humanité,
Je n'ai point une ame aſſez noire
Pour trahir, en oſant le croire,
Raiſon, juſtice, & vérité.

D'un dédale d'erreurs perçant l'obſcurité ;
J'ai triomphé du doute, & je dois ma victoire
A tant de traits où Dieu ſe montre avec clarté,
A l'exiſtence ſi notoire
D'une ſuprême Majeſté,
Qui, ſans ceſſe, & de tout côté,
Pour nous faire embraſſer le parti méritoire ;
Nous frappe des rayons de ſa divinité.

Vous n'aurez donc jamais l'art de m'en faire accroire,
Vous qui flattez du prix de l'immortalité

Ce que l'Esprit malin dicte à l'impiété.
J'aime mieux de mes Vers n'avoir ni fruit ni gloire ;
J'aime mieux de l'oubli supporter le déboire,
Et voir mon nom s'anéantir,
Que de livrer mon ame au ver d'un repentir,
Qui, dans mon sang troublé, renouvellant l'histoire
De ce fou qu'un Vautour ne cesse de punir,
Jour & nuit offriroit ma faute à ma mémoire,
Et rongeroit mon cœur jusqu'au dernier soupir.

QUAND je leve les yeux au-dessus de la terre,
De tout ce que je vois sur le globe azuré,
Charmé, surpris & pénétré,
J'en cherche la cause premiere.
L'évidence aussitôt lance un trait de lumiere,
Dont mon esprit est éclairé.
Tout cela, dis-je alors, ne s'est pas fait soi-même.
A ces mots me jettant aux pieds de leur Auteur,
J'adore sa bonté suprême ;
Et j'admire, en tremblant, les traits de sa grandeur.

J'APPROUVE que, matin & soir,
Au Créateur on rende hommage :
C'est un tribut, c'est un devoir
Dont on n'est dispensé par l'emploi, ni par l'âge ;

Mais qu'on ne s'imagine pas,
Que, pour quelque oraiſon qu'on marmotte tout bas,
On puiſſe impunément exercer l'injuſtice.
C'eſt pourtant un abus en tous lieux répandu.
Combien en voyons-nous qui, de l'hommage dû
Croyant s'être acquittés dans un court exercice,
Par de longs bâillemens, vingt fois interrompu,
Satisfont tout le jour à leur fougueux caprice,
Et livrent leur cœur corrompu
'A toutes les noirceurs qu'enfante la malice,
Nourriſſant cette erreur dans leur eſprit tortu,
Que des grimaces de vertu
Leur donnent le plein droit de ſe vouer au vice.

SI malheureuſement l'homme n'a pas vécu
Dans la regle & dans l'innocence;
Si ſon cœur, pour le vice, a quitté la vertu;
De quoi lui ſervira la profonde ſcience,
Dont l'étude l'aura pourvû?
Quel profit, quelle récompenſe
Aura-t-il pour avoir tout feuilleté, tout lû?
Je vous dis avec aſſurance
Que ce ſera, pour lui, vain travail, tems perdu.
Du deſtin des Mortels, quand le Maître abſolu
Viendra nous prononcer nos dernieres ſentences;
Ce ſera ſur nos mœurs, non ſur nos connoiſſances,

Que le décret ſera rendu.
C'eſt ce qu'on aura fait, non ce qu'on aura ſçu,
Qu'il peſera dans ſes balances.

QUICONQUE reſpire ici-bas,
Par un arrêt irrévocable,
Doit paſſer de vie à trépas ;
C'eſt un tribut indiſpenſable :
Rien ne peut ſauver de ce pas.
Or, de quel œil faut-il que l'homme l'enviſage ?
Devons-nous craindre ce paſſage ?
Devons-nous ne le craindre pas ?
Quel eſt, à cet égard, le parti le plus ſage ?
Mille Auteurs, juſqu'à ce moment,
Ont tenu, ſur ce point, un différent langage.
Pour moi, voici mon ſentiment.
Dieu, notre juge, eſt un bon pere,
Qui veut, en nous frappant, à lui nous attirer ;
Quoique digne de ſa colere,
L'homme qu'il a formé, peut tout en eſpérer.
Par une obéiſſance entiere,
Soumis à ſa ſuprême loi,
Regardons notre heure derniere,
Avec les yeux de notre Foi.
Sans être, à ſon aſpect, foible ni téméraire,
Nous devons l'attendre, je croi ;

Non, dans ce fier repos dont l'orgueil est le pere;
Et qui présume trop de soi;
Mais avec une peur utile & salutaire,
Qui, cependant, jamais n'aille jusqu'à l'effroi.

DIEU vous aide, Dieu vous benisse,
Dieu vous assiste, Dieu vous gard',
Que Dieu vous en envoye; ici, comme autre part,
Ces mots sont, tous les jours, dictés par l'avarice.
C'est ainsi que pour être exemts
D'assister la triste indigence,
Sur les fonds de la Providence
Nous assignons des mandemens.
Si le Ciel les acquitte avec un soin extrême,
C'est ce que je sçais mal; mais je gagerois bien
Que, quand nous compterons au Tribunal suprême,
Celui que nous chargeons de faire ainsi du bien,
Ne nous tiendra compte de rien.

POURQUOI ceci? Pourquoi cela?
D'où procede cet effet-là?
D'où vient encor cette autre chose?
De la façon dont chacun glose,
Les *si*, les *car*, & les *pourquoi*
Ne finiront jamais, je croi.

Toutes ces questions, que l'esprit nous propose,
Retardent nos pas vers le bien.
Puisqu'en ces profondeurs notre œil ne perce rien;
Nous voyons les effets, respectons-en la cause.
La curiosité, ce funeste aiguillon,
Nous cause, en pure perte, un embarras extrême.
Ainsi, sans rechercher ce que l'Etre suprême
A mis hors de notre horison,
De pratiquer le bien, faisons-nous un systême.
Il saisit, on le sent, par lui seul il est bon;
Et toujours il porte en lui-même,
Et son salaire, & sa raison.

A Quoi bon surcharger notre foible cervelle
De ce que tant d'Auteurs ont écrit sur la Foi?
Croire sans examen, pratiquer avec zèle;
Ces deux points, du Chrétien forment toute la Loi.

SUR notre ame & sur notre essence,
Si la fourmi vouloit raisonner en Docteur;
Si son petit orgueil se donnoit la licence
De fouiller avec arrogance,
Dans les replis de notre cœur:
Nous nous moquerions tous de cette extravagance,
Nous gémirions de cette erreur.
Combien plus grande est la distance

De nous à notre Créateur !
Combien plus grande eſt la démence
D'un vil Mortel, dont l'ignorance
Voudroit du ſouverain Moteur
Meſurer la grandeur immenſe,
Sonder de ſes décrets l'auguſte profondeur,
Et comprendre avec évidence
Notre incompréhenſible Auteur !

LA bonté, l'innocence, & la ſimplicité
Paſſent pour foibleſſe & ſottiſe.
Elles ſont toutes trois, dans ce ſiécle effronté,
Les ſynonimes de bétiſe.
Je penſe, moi, quoi que l'on diſe,
Que cette triple qualité,
Chez la ſuprême Majeſté
Là-haut ſur un nuage aſſiſe,
Poſſede grand crédit & grande autorité.
Non, de tous les Humains qui, dans l'Éternité,
Partageront la gloire aux bons Chrétiens promiſe,
Aucun, je le ſoutiens, ne ſera mieux traité,
Que ceux qui feront voir par une preuve admiſe,
Qu'ici-bas ils ont eu, tant qu'ils ont exiſté,
Ce beau *trio* que l'on mépriſe,
La bonté, l'innocence, & la ſimplicité.

❀❀❀

QUELS objets effrayans à mes regards offerts !
Nos yeux ſont aveuglés par le feu des éclairs,
Les eaux vont inonder la terre ;
Et les Tyrans du Nord, échappés de leurs fers ;
Déclarent aux Mortels la plus terrible guerre.

Malgré ces bruits affreux, raſſurez-vous enfin ;
Le Ciel, de notre ſort, voudroit-il voir la fin ?
Non, non ; nous allons voir ſa colere appaiſée.
Le coup dont vous tremblez, vient de la même main
Qui s'eſt ouverte ce matin,
Pour verſer dans nos champs la fertile roſée.

SUR les points importans de la Religion,
Il faut qu'avec reſpect tout le monde s'obſerve ;
Mais ſi jamais quelqu'un, dans cette occaſion,
Doit ſcrupuleuſement ſe tenir en réſerve,
Et ne point expoſer de fauſſe opinion,
C'eſt l'homme qui, par ſes ſciences,
Par ſes profondes connoiſſances,
S'eſt mis, dans le Public, en réputation.
Quand un Eſprit de ce mérite
S'échappe à des propos faits ſans attention,
Voyez quelle funeſte ſuite
Traine après ſoi ſon indiſcrétion.

Le haut sçavoir qui l'accrédite,
Faisant regarder comme loi
Tout ce qu'il écrit ou débite,
Au dérangement il excite
Ceux qui, dans leurs foyers, suivent de bonne foi
La route qui leur est prescrite.
Il détourne du bien un jeune prosélite;
D'une ame timorée il dissipe la peur;
Dans ses entêtemens confirme l'incrédule;
Bannit la honte & le scrupule;
Rend, de la nouveauté, l'esprit foible amateur;
Dans le sentier du vrai retarde notre cœur;
Par des doutes nous inquiette;
Et dans l'aveuglement nous jette,
En mettant la Raison du parti de l'Erreur.

MAITRE absolu des destinées,
Toi qui tiens les trésors sous ta suprême loi;
Si tes soins paternels s'abbaissent jusqu'à moi,
Pour finir en repos le cours de mes années,
Des biens que ta bonté départ,
Daigne m'accorder quelque part.
Mais, je te prie avec instance,
Borne tes dons à mon égard,
Et sauve-moi de l'abondance;
Mes souhaits ne vont pas plus loin

Que ce qu'exige le besoin ;
Renfermes-y ta bienveillance.
Je suis homme, & partant, si jamais l'opulence
De ma porte passoit le seuil,
Et vouloit établir chez moi sa résidence ;
Elle ne viendroit pas sans amener l'orgueil,
Le fier dédain, l'impertinence,
Les procédés ingrats, les insolens propos ;
La dureté de cœur, l'audace, l'impudence ;
Et l'avarice, encor pire que tous ces maux.
Quel cortége, bon Dieu ! quelle noire affluence !
J'aime mieux de Codrus avoir l'humble indigence ;
Que tout l'or de Crésus, avec tant de défauts.

A UN JEUNE HOMME.

DU doute importun qui t'agite,
Sur la Foi qui nous est prescrite,
Je voudrois dégager ton cœur ;
Mais malgré l'ardeur qui m'excite,
Du soin d'instruire un Prosélite,
M'acquitterai-je avec honneur ?
Sur cette importante matiere
Ma connoissance est trop légere,
Pour me flatter de ce bonheur.
Autant qu'il est en ma puissance,
Je vais pourtant te conseiller ;

Sincerement, & comme il pense,
Mon cœur, ici, va te parler.
Le zèle outré du fanatisme
N'a jamais troublé mes esprits;
Tout ce qui sent le cagotisme,
N'excite en moi que du mépris.
Je ne suis point non plus du nombre
De ces Sceptiques entêtés,
Dont la doctrine vaine & sombre
Se refuse à des vérités.
Sans approfondir des Mysteres,
Que je révere infiniment,
A nos Docteurs, à leurs lumieres,
J'assujettis mon sentiment:
Et dans le sentier de mes Peres
Je sçais marcher tout uniment.
Ainsi, d'une ame très-soumise,
Je crois tout ce que croit l'Eglise;
Mais pour resserrer le lien
Qui m'attache à cette loi sage,
Voici, cher Timandre, un moyen
Que ma raison met en usage,
Et dont je me trouve assez bien.
Sur la différente conduite
De l'Incrédule & du Croyant,
Souvent, en secret, je médite;
Leur comparaison me profite,
Et je m'éclaire en la voyant.

De la Foi ſolide & conſtante,
De la ſoumiſſion prudente
De l'homme qui vit en Chrétien ;
Je vois n'arriver que du bien.
Du déſordre affreux où ſe plonge
Celui qui traite de menſonge
Notre Texte ſaint & moral,
Je vois n'arriver que du mal.
D'un côté je vois la folie,
La malice, l'iniquité,
L'impoſture, la perfidie,
L'orgueil & l'inhumanité :
J'apperçois de l'autre côté,
Des mœurs & des maximes pures ;
La ſageſſe, la probité,
L'oubli, le pardon des injures,
La douceur & l'humanité.
Il ne faut pas qu'un long uſage
Nous ait appris à nous guider,
Pour voir à quoi notre ſuffrage
Doit, en pareil cas, s'accorder ;
Et, pour le parti le plus ſage,
Un coup d'œil doit nous décider.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

FAUTES A CORRIGER.

Tome I.

Page 187, Vers 4, *lisez*, débats.

Tome IV.

Page 70, Vers 23, *lisez*, de l'édredon.
Page 127, Vers 21, *lisez*, mignon fortuné.
Page 133, Vers 15, de ce Vers faites-en deux;

Celle d'après
Pour les valets.

Page 151, Vers 9, *lisez*, pendant ce dur combat.
Page 178, Vers 20, *lisez*, du revenant-bon.
Page 211, Vers 20, *lisez*:

Sous le modeste habit qui le couvroit alors.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Œuvres de M.* PANNARD: Et je crois que le Public y trouvera de l'esprit, de la facilité & de l'abondance. A Paris, ce 6 Mai 1762. *Signé*, MARIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos amés les Sieurs PANNARD & ... Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & réimprimer des ouvrages qui ont pour titre, *Œuvres de M.* PANNARD; *Œuvres de M.*... s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer & réimprimer lesdits ouvrages, autant de fois que bon leur semblera,

& de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression ou de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers ausdits Exposans, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression & réimpression desdits ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre scel des Présentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10

Avril 1726 ; qu'avant de les exposer en vente les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdits ouvrages seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans & leurs ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le seiziéme jour du mois

de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante, & de notre Regne le quarante-sixiéme. *Signé*, LOUIS. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre 15 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°, 13, fol 101, conformément au Réglement de 1723 qui fait défenses, article 41, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris ce 24 Septembre 1760. G. SAUGRAIN, *Syndic.*

J'ai cedé à M. Duchesne, Libraire à Paris, ce présent Privilege, pour en jouir en mon lieu & place; & ce moyennant les conventions faites entre nous. A Paris, ce premier Octobre 1760. *Signé*, PANNARD.